
U d'/of Ottawa
39003021498091



LA MAISON

JOHN BULL & CIE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

JOHN BULL ET SON ÎLE, 61e édition.	1 vol.
LES FILLES DE JOHN BULL, 52e édition	1 —
LES CHERS VOISINS! 22e édition	1 —
L'AMI MACDONALD, 10e édition	1 —
JONATHAN ET SON CONTINENT, 15e édition	1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11812-6-94. — (Encre Lorilleux).

LA MAISON
JOHN BULL & CIE

LES GRANDES SUCCURSALES

LE CANADA, L'AUSTRALIE, LA NOUVELLE-ZÉLANDE

L'AFRIQUE DU SUD

PAR

MAX O'RELL

QUATRIÈME ÉDITION





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

A MES DEUX COMPAGNES DE VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

MA FEMME ET MA FILLE

AVANT-PROPOS

L'EMPIRE BRITANNIQUE DÉTAILLÉ

— Monsieur, disait un jour un Anglais à un Français, veuillez ne pas oublier que le soleil n'est jamais couché sur les possessions des Anglais.

— Je le sais, répondit le Français, et cela ne m'étonne pas : le soleil est obligé d'avoir toujours l'œil ouvert sur ces gredins-là.

Voici les détails de cet Empire britannique qui empêche le soleil de dormir tranquillement sur les deux oreilles. Je les emprunte à *John Bull et son Ile* dont le présent volume est le supplément :

« Le domaine de John Bull, qui s'arrondit tous les jours, se compose des Iles Britanniques, auxquelles il a donné le nom de *Royaume-Uni*, pour faire

croire aux gens que l'Irlande lui est attachée ; des îles de la Manche ; de la forteresse de Gibraltar, qui lui permet de passer à son aise au milieu du plus resserré des détroits ; des îles de Malte et de Chypre, qui lui servent de sentinelles avancées dans la Méditerrannée. Il ne possède pas Constantinople — ce qui est fort regrettable. Si jamais il réussissait à s'en emparer, il ne chercherait plus à rien acquérir en Europe.

» En Égypte, il n'est pas encore installé à son aise. Il s'est bien gardé d'inventer le canal de Suez ; il a bien au contraire remué ciel et terre pour en empêcher la construction. A l'époque où M. Ferdinand de Lesseps exposa son projet, les Anglais le traitèrent de *fou dangereux*. Aujourd'hui John Bull a placé cent millions dans l'affaire, et quand il empoche ses dividendes, ses gros yeux d'actionnaires jubilent.

» A l'extrémité de la mer Rouge, à Aden, il peut se reposer en contemplation devant le plus beau joyau de sa couronne, l'empire des Indes ; un empire habité par deux cent quatre-vingt-cinq millions d'individus, gouvernés par des princes couverts d'or et de pierreries qui lui cirent ses bottes.

» A l'ouest de l'Afrique, il possède Sierra-Leone, la Gambie, la Côte-d'Or, Lagos, l'Ascension, Sainte-

Hélène, où il a tenu enchaîné le plus redoutable monarque des temps modernes. A l'est, l'île Maurice lui appartient. Au Sud, il a le Cap de Bonne-Espérance, le Natal, et il *protège* Zoulouland, Pondoland, Basutoland, Nyassaland, Bechuanaland, Mashonaland, Matabeleland, etc.

» En Amérique, il est loin de posséder ce qu'il avait à son actif au siècle dernier ; mais il est philosophe et nous dit qu'il peut s'en passer. Il compte encore, parmi ses possessions, le Canada, Terre-Neuve, les Indes Occidentales, la Jamaïque, une partie des Honduras, l'île de la Trinité, la Guyane anglaise, Falkland, etc.

» A proprement parler, l'Océanie lui appartient tout entière. La Nouvelle-Zélande est deux fois plus grande que l'Angleterre, et l'Australie, a elle seule, couvre, à peu de chose près, une superficie égale à celle de l'Europe.

» John Bull a acquis tous ces territoires en versant relativement peu de sang ; il les garde avec une armée considérablement inférieure en nombre à celle des autres grandes puissances européennes, et composée du rebut de la société, et je ne sache pas, à l'heure qu'il est, qu'aucune de ces possessions coure le moindre danger.

» Telle est la sécurité de John Bull, que les Compagnies d'assurances permettent aux volontaires

anglais de s'assurer sans payer autre chose que la prime ordinaire des bourgeois les plus paisibles.

» Mais à quoi sert-il de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme? disent les Ecritures. C'est bien ce à quoi John Bull a pensé ; aussi s'est-il adjugé, dans l'autre monde, le royaume des cieux, qui est pour lui une possession britannique tout aussi incontestable que les Indes, le Canada, le Cap ou l'Australie. »

Voilà, à part quelques omissions plus ou moins importantes, l'actif de LA MAISON JOHN BULL ET C[ie], dont nous allons étudier les succursales.

LA
MAISON JOHN BULL & CIE

I

La France est le premier pays du monde. — Les étrangers et ce que l'on entend par là. — Le monde britannique. — Les Anglais chez eux et les Allemands chez les autres. — Les succursales de la maison John Bull et Compagnie.

La France est le premier pays du monde. C'est là un fait qu'il serait puéril de chercher à prouver, puisque les Français sont les premiers à le reconnaître.

Heureux dans leur pays qui les nourrit, les Français sont, de tous les peuples qui habitent la terre, ceux qui s'inquiètent le moins de ce qui se passe à l'étranger, et leur ignorance du monde, chez la masse du peuple, est tout simplement crasse.

L'Anglais méprise l'étranger; le Suisse l'aime comme le chasseur aime le gibier; l'Allemand le regarde comme un envoyé du ciel qui lui permet de

gagner tranquillement sa vie loin de sa patrie transformée en caserne immense. Le Français a, vis-à-vis de l'étranger, des sentiments tout différents : il ne le déteste ni ne le méprise; il le plaint et le trouve fort amusant. Le Français croit même, en son bon intérieur, que l'étranger a été créé et mis au monde pour le divertir. Le Belge est bon enfant, l'Italien braillard, l'Allemand lourdaud, l'Américain fou, l'Anglais excentrique et du dernier comique. Et tout cela réjouit son cœur.

J'ai vu des Français rire à chaudes larmes en m'entendant leur dire que les Anglais prenaient le champagne au dîner et le bordeaux au dessert.

Eh! mon Dieu, c'est encore bien un peu là ma manière de voir et de penser. Que voulez-vous, on n'est pas né Français pour rien.

Cependant, huit années de voyages incessants à travers le monde ont dû rogner mes angles de provincialisme français, et je crois être devenu assez cosmopolite pour que les impressions (je dis *impressions* et non point *renseignements*), contenues dans ce petit volume puissent être acceptées par le lecteur comme assez impartiales.

En tout cas, ce dont je suis bien convaincu, c'est que les nations ne sont ni meilleures ni pires que les autres, mais tout simplement différentes. Telle est la conviction profonde que l'on acquiert en voyageant.

Pour bien des gens, le mot *étranger* signifie *ori-*

ginal, barbare même. Pour le voyageur, un étranger est un brave homme qui en vaut un autre et qui appartient à un pays qui a ses qualités comme le nôtre. Après tout, on ne naît pas étranger, on appartient à quelqu'un, n'est-il pas vrai?

Je me rappelle un bon Américain qui, un jour, entra en conversation en me lançant, comme préliminaire, l'interrogation suivante :

— Étranger, eh?

— Je le serai, lui dis-je, quand j'aurai mis le pied sur le sol de votre pays.

Nous étions alors sur le paquebot entre Liverpool et New-York.

Si tout le monde voyageait, la paix du monde serait assurée.

Voyager, a dit madame de Staël, est un triste plaisir. C'est, je trouve, moi, une occupation fort intéressante, et puis, enfin, c'est aussi jusqu'à présent le seul moyen qui ait été inventé de voir et de connaître un peu le monde. L'humanité m'intéresse partout, qu'elle soit blanche ou noire, civilisée ou sauvage, voilà pourquoi je voyage.

Mais, dans ce volume, il ne s'agit pas du monde en général, il s'agit du monde britannique dont l'Angleterre ne peut donner qu'une idée très faible. Pour voir l'Anglais, — le *Briton* plutôt, — dans toute sa gloire, il faut le voir dans ces pays où il a ses coudées franches, où rien ne le gêne et où il a pu librement développer ses traits caractéristiques.

C'est dans ce but que, pendant deux ans, par tous les climats imaginables, depuis quarante degrés de froid jusqu'à quarante degrés de chaleur (de vrais bains turcs), je suis allé fouiller tous les coins des États-Unis et du Canada ; j'ai visité les îles du Pacifique, l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, du nord au midi, de l'est à l'ouest, sans laisser passer le moindre kraal ou le plus petit trou de ville ; j'ai parcouru dans tous les sens l'Afrique du Sud, la colonie du Cap de Bonne-Espérance, le Natal, les républiques, aujourd'hui indépendantes, du Transvaal et de l'État libre d'Orange ; en un mot, tous ces mondes que l'activité anglaise a fait surgir, comme par enchantement, au milieu des océans les plus lointains.

Une autre conviction que j'ai acquise en voyageant, c'est que les peuples sont comme les individus : quand ils réussissent, c'est qu'ils possèdent des qualités qui expliquent leurs succès. Et j'espère que le lecteur pourra s'expliquer, après avoir fini ces pages, comment les Anglais sont arrivés à fonder l'Empire britannique.

J'ai gardé l'Inde pour un autre voyage.

L'Inde n'est pas une colonie dans le sens propre du mot, c'est une possession à l'actif de la maison John Bull et Cie ; les colonies que j'ai visitées sont les grandes succursales de ladite maison. La différence est bien tranchée.

Aux Indes, vous voyez John Bull Pacha, un grand seigneur suivi de serviteurs aux costumes bariolés qui lui font des salamalecs jusqu'à terre. C'est le maître au milieu d'un peuple conquis. Dans les colonies le peuple conquis a disparu. Au Canada, vous voyez John Bull chez lui, actif, gros et gras, le nez légèrement piqué, la tête couverte d'un bonnet de fourrure. C'est John Bull pelotonné. C'est le phoque. En Australie, vous le voyez long et maigre, nonchalant, insouciant, la figure brûlée, la tête couronnée d'un chapeau de feutre léger à larges bords, marchant à pas lents, les jambes démesurées, les bras pendants. C'est John Bull allongé. C'est le kangourou.

Mais c'est bien encore John Bull, John Bull jeune, associé de la grande maison, mangeant le matin sa bouillie d'avoine, et vivant toujours comme s'il était toujours dans sa vieille île, de rosbif aux pommes de terre et de plum-pudding, le tout arrosé de thé ou de whisky. On ne nous l'a pas trop changé.

Deux longues années, sans un instant d'arrêt, quel voyage! deux années sans pouvoir parler ou entendre autre chose que de l'anglais! Pas un pauvre petit mot de français — excepté au Canada — quelle humiliation pour un concitoyen de Jacques Cartier! Dieu merci, ce qui m'a remonté le moral, c'est que partout je me suis fait cirer mes bottes et servir à table par des Allemands. Je ne parle ni ne

comprend l'allemand, et je suis assez bête pour m'en vanter; mais cela ne m'a causé aucune espèce d'inconvénient. Les Allemands parlent anglais et oublient même souvent leur propre langue. Ils sont très sensés, car il est beaucoup plus facile d'apprendre l'anglais qu'on ne sait pas que de se rappeler l'allemand qu'on sait. Voilà pourquoi les Allemands de New-York, de Chicago, de Sydney, d'Adelaïde et du Cap de Bonne-Espérance, parlent, pensent, croient et prient comme des Anglais.

Je demandais un jour à un écrivain anglais distingué, l'honorable Lewis Wingfield[1], qui avait plusieurs fois fait le tour du monde, s'il avait l'intention de publier ses impressions de l'Australie.

« Mon cher ami, me répondit-il, les habitants des colonies sont si aimables, si hospitaliers, si fiers de leur pays! Comment, diable, voulez-vous que j'aille écrire un volume pour leur dire combien je me suis ennuyé chez eux? »

Le fait est qu'on ne saurait s'attendre à trouver le pays qui a de l'avenir aussi intéressant que le pays qui a un passé. M. Wingfield n'était pas seulement écrivain, il était artiste, et les pays nouveaux offrent rarement à l'artiste de quoi satisfaire ses goûts. Si, cependant vous éprouvez de la sympathie pour votre sujet, si la nature humaine vous

1. Mort en 1892.

intéresse, si vous voulez apprendre comment les nations ont commencé et comment un caractère national s'est développé, n'y a-t-il pas pour vous dans les colonies, comme dans les États-Unis d'Amérique, un vaste champ d'observation à explorer?

Il y a soixante ans l'Angleterre envoyait ses galériens en Australie, comme nous envoyons aujourd'hui les nôtres à la Nouvelle-Calédonie. A l'heure qu'il est, l'Australie a des villes aussi importantes et aussi peuplées que Marseille et Liverpool.

Ne sera-t-il pas intéressant de voir ce qu'est devenu John Bull déguisé en Australien, ne jurant plus que par l'Australie et prêt à mettre les Anglais à la porte de son nouveau pays s'ils se permettaient de venir se mêler un peu trop de ses affaires? Ne sera-t-il pas piquant d'observer l'évolution de toutes les excentricités du caractère anglais?

Si mon confrère anglais s'est ennuyé dans les colonies, moi je m'y suis fort amusé. J'ai manqué, il est vrai, bien des paysages pittoresques; mais ce n'est pas ma faute, j'étais entre les mains d'un impresario[1] qui me rappelait constamment, quand je le priais de me mener voir tel ou tel beau site

1. Du 21 septembre 1891 au 21 août 1893 j'ai fait quatre cent quarante-six conférences publiques aux États-Unis, au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique sous la direction de M. le major Pond aux États-Unis et de M. Robert-S. Smythe aux Colonies.

dans les environs, qu'il n'était pas *tourist agent* mais seulement *lecture manager*, et il s'entendait si bien à son métier qu'il eût été ingrat de ma part de faire entendre un seul murmure. Mon impresario n'avait pas l'amour du paysage et le seul spectacle qui réussissait à l'enchanter était la vue d'une salle bondée de gens venus m'entendre causer.

Si je n'ai pas vu tout le pays, je crois avoir vu tous les habitants. C'est là l'essentiel pour des études qui, si légères qu'elles soient, sont des études de caractères.

Étudions donc les Anglais dans tous ces pays que vous verrez marqués en rouge sur les cartes du monde qui se publient en Angleterre, ces pays que John Bull a acquis en versant peu de sang et beaucoup de whisky, en convertissant les naturels au christianisme et leur territoire à son profit.

II

Le Canada français. — Les arpents de neige de Voltaire. — Québec. — Un morceau de France enseveli sous les neiges. — Les Canadiens français sont des Français du XVIIe siècle. — Le catholicisme puritain. — Les aspirations politiques des Canadiens. — Montréal. — Le Saint-Laurent. — Les sports. — Je rencontre Tartarin.

Si vous êtes pressé d'arriver à San Francisco, prenez, à New-York, le chemin de fer du *New-York Central*, et arrêtez-vous aux chutes du Niagara, le monde n'a rien de plus grandiose à vous offrir. Quand vous vous serez bien repu les yeux — mais vous aurez du mal à vous déclouer de l'endroit — remontez en chemin de fer et, pendant deux jours et demi, ne vous arrêtez nulle part : brûlez le chemin, et baissez les stores pour vous épargner la monotonie des interminables prairies. Lisez, mangez, fumez, dormez. Arrivé à vingt ou trente milles de Denver, levez les stores et regardez : les montagnes Rocheuses

sont en vue. De Denver à San Francisco, ne manquez pas un seul détail du paysage, c'est une série d'enchantements qui vous attend, et qui va se dérouler devant vos yeux.

Si vous n'êtes pas pressé, allez visiter le Canada, le Canada français surtout, c'est ce que vous trouverez de plus intéressant sur le grand continent de l'Ouest.

En Amérique, John Bull n'a pas à son actif autant de territoire qu'il en possédait il y a une centaine d'années, mais il en prend facilement son parti ; il est philosophe. Il va même jusqu'à féliciter son cousin Jonathan de s'être rendu maître chez lui, et la sainte tartuferie britannique affirme qu'il est prédit dans les Saintes-Écritures que la maison d'Israël se séparerait un jour et qu'un important rejeton déclarerait son indépendance. Par la maison d'Israël, ou peuple choisi de Dieu, il faut entendre la nation britannique.

Le rejeton, c'est l'Amérique. Tout cela est simple comme bonjour.

Le Canada appartient toujours à la couronne d'Angleterre, et c'est là un fort joli morceau d'une superficie à peu près égale à celle des États-Unis.

Je ne connais rien de plus pittoresque que le paysage de New-York à Albany le long de l'Hudson-

River, pendant l'automne, alors que l'Amérique se revêt de son manteau d'or et d'écarlate.

D'Albany, passez dans le Maine et la Nouvelle-Angleterre, à travers d'immenses forêts de sapins, et entrez dans les montagnes Blanches, commandées par le mont Washington. Gorges, précipices, torrents, tout est là, et la Suisse n'offre rien de plus sauvage et de plus pittoresque. De là enfoncez-vous dans le Canada, et allez à Québec au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles.

Je n'oublierai jamais ce que je ressentis en débarquant sous l'énorme falaise au sommet de laquelle se trouvent la citadelle et la ville de Québec, et en traversant ces rues escarpées je me demandais si je rêvais que j'étais dans ma vieille Bretagne ou si j'étais vraiment à mille lieues de la France.

Québec, c'est Saint-Malo à s'y méprendre, Saint-Malo enseveli sous la neige, avec ses rues qui serpentent et grimpent, ses maisons carrées à hautes fenêtres, bâties en pierres de grès. Quand j'entendis les gens parler, l'illusion devint complète. C'est la même intonation chantante : « Ah, dame, qué que vous voulez donc ! » et les noms sur les boutiques, Langlois, Maillard, Clouet, Pinel, Morel et tous les noms familliers de mon enfance ! Et les enseignes, *Au bon Saint-Joseph*, *A Notre-Dame des douleurs, Au petit Agneau sans tache!* et les charretiers encourageant leurs chevaux par des *hue-là, hue donc!* j'étais en Bretagne ou en Basse-Normandie. Il n'y avait point

d'illusion, c'était bien une réalité. J'étais en France. Ces bons Canadiens français, il est vrai, chantent *Dieu sauve la reine* (pas bien fort), mais en Normand-Breton cela signifie *Dieu sauve mes champs.* Ils ont donné leur foi à l'Angleterre, mais ils ont conservé leur cœur à la France; non-seulement leur cœur, mais leurs coutumes, leur langage, leur voix même. Ils sont restés parfaitement français.

Je ne saurais décrire le plaisir et l'émotion que j'éprouvai à voir ces enfants de la vieille France qui aujourd'hui, à part la bonne société bien entendu, pensent et parlent comme on pensait et comme on parlait sous Louis XIV. Leur langue est restée l'ancien dialecte normand de la langue d'oïl telle que la parlent encore les paysans de la Basse-Normandie, sans diphthongue : « *Si t'as sef, eh ben va bère un coup* ». Vous entendez *cor* pour *encore*, *des foués* pour *quelquefois*, *à cette heure* pour *maintenant*. Ajoutez à cela l'influence de la langue anglaise, et vous vous expliquerez des expressions comme les suivantes : *Ètre particulier* pour *faire attention*, *résigner* pour *donner sa démission*, *lecturer* pour *faire des conférences*, *crosser* pour *traverser*, *laisser* pour *quitter*, et l'emploi fréquent du passé défini au lieu du passé indéfini. Vous lirez dans le journal : « un incendie eut lieu cette nuit », « le gouverneur arriva ce matin ».

Le catholicisme des Canadiens français est celui qui, il y a deux cents ans, avait à concourir avec le

calvinisme, non pas le catholicisme moderne qui n'est plus ennemi d'un peu de gaieté et de tolérance, mais le catholicisme austère, maussade, hargneux, tyrannique et presque puritain du XVIIe siècle, qui défend aujourd'hui la danse et les plaisirs les plus innocents aux jeunes gens du Canada.

L'importation des œuvres de Voltaire est encore interdite à Québec à cause de leur caractère antireligieux, et aussi, il faut le dire à la louange des Canadiens français, à cause de leur caractère souvent antipatriotique. C'est Voltaire qui s'écria, lorsque la France eut perdu Québec : « A quoi bon nous occuper de quelques arpents de neige ! » Les Canadiens ne l'ont pas oublié. Aussi exècrent-ils le nom de Voltaire, et, pour m'être une fois permis en public de l'orner d'un adjectif flatteur, je fus sur le point d'être mis au ban du Canada français, et je n'oublierai jamais les douches que m'administrèrent les journaux bien pensants de Montréal et de Québec. Oui, les Canadiens aiment toujours cette France qui les a abandonnés et qui aujourd'hui ignore presque entièrement leur existence.

Les Canadiens français s'occupent fort peu de politique. Ils sont économes et laborieux, et tant que les Anglais les laisseront tranquilles et leur assureront la jouissance de leurs biens, ils seront paisibles. Ils ne désirent point se voir annexés aux États-Unis, et un fait bien curieux et bien intéressant, c'est que,

pendant la guerre d'Indépendance, le Canada fut conservé à l'Angleterre grâce aux Canadiens français qui haïssaient les Yankees beaucoup plus qu'ils ne haïssaient les Anglais. La Fayette crut que tous ces vieux Français se hâteraient de se rallier à son étendard ; mais il se trompa : ils refusèrent net et menacèrent, si on les forçait à se battre, de loger leurs balles dans la poitrine des révoltés.

Si ces Français d'Outre-Atlantique étaient libres de faire un choix, ils proclameraient leur indépendance, vivraient en paix avec leurs voisins, et se feraient gouverner par un envoyé de Sa Sainteté aux idées de feu le Père Le Tellier.

Les basses classes sont d'une ignorance crasse. Trente pour cent des enfants ne vont pas à l'école. Les Anglais n'osent pas introduire l'instruction gratuite et obligatoire. Ils permettent à l'Église catholique d'avoir le seul contrôle de l'instruction publique. Les écoles de Québec ne sont autre chose que les succursales du confessionnal. Les Anglais ferment les yeux ; ils ont un pacte avec l'Eglise qui leur dit : Vous ne vous occuperez pas de l'instruction du peuple ; de mon côté, je ne m'occuperai pas de politique, et je n'inculquerai chez le peuple que des sentiments de loyauté envers l'Angleterre. Pour sauvegarder leurs intérêts et s'assurer la tranquillité du peuple, l'Angleterre soutient le catholicisme au Canada comme elle soutient le bouddhisme aux Indes.

Les Canadiens français se multiplient avec une

telle rapidité que dans quelques années la province de Québec sera aussi française que l'est aujourd'hui la ville de Québec. Tous les ans ils avancent de 'est à l'ouest. Ils se marient très jeunes et sont d'une moralité très grande. Le clergé tout-puissant ne tolère pas ces unions libres qui abondent malheureusement en France. Si un jeune garçon est vu en compagnie d'une jeune fille, le prêtre lui dit : « Pierre, fais-tu la cour à Marie? » Si la réponse est affirmative, le jeune couple est conduit à l'autel séance tenante, et sans autre forme de procès la bénédiction nuptiale leur est infligée. Aussi voit-on fréquemment des familles de douze, quinze et vingt enfants. La plupart restent dans le pays. Quelques-uns vont cultiver la terre dans la Nouvelle-Angleterre.

Quel est l'avenir du Canada?

On ne trouve dans le pays que deux partis politiques, les libéraux et les conservateurs, à la tête desquels se trouvent deux Français, MM. Laurier et Chapleau que nous retrouverons à Ottowa, la capitale de la Dominion. Le pays lui-même est divisé en quatre camps : ceux qui aspirent à l'indépendance, ceux qui sont en faveur de l'annexion aux Etats-Unis, ceux qui désirent faire partie d'une confédération britannique ayant son centre à Londres, et ceux qui sont contents de leur sort et désirent rester soumis à l'Angleterre.

Naturellement les Canadiens français ne veulent à

aucun prix entendre parler d'une confédération qui anéantirait leur existence politique. La haute société canadienne tient à rester anglaise. Le reste du peuple est divisé en forces qui me semblent à peu près égales.

Si vous me demandiez ce que j'en pense, je vous répondrais que le Canada semble destiné, par sa position et par ses intérêts, à faire un jour partie de la grande famille américaine. Mais si jamais cette annexion se fait, elle se fera sans qu'il se tire un coup de fusil et sans qu'il se verse une goutte de sang.

Qu'il est beau, gai et salubre, ce climat du Canada pendant l'hiver ! Que le paysage est joli avec ses couleurs vives et bien tranchées ! Le ciel bleu clair, la neige unie d'une blancheur éclatante faisant ressortir le vert intense des sapins, l'air vif et sec et si plein d'électricité que tout ce que vous touchez de métallique avec la main fait jaillir une étincelle [1] et que, en vous brossant les cheveux, vous entendez de petits craquements pareils au bruit que l'on fait en marchant sur du sable fin. La température peut être de quarante degrés au-dessous de zéro, c'est à peine si vous vous en apercevez : des fourrures sur la tête et sur le corps, des oreillettes, et vous n'avez rien à craindre. Seulement faites attention à votre nez et ayez toujours l'œil dessus.

1. Au moyen de cette étincelle, j'ai plusieurs fois allumé le gaz avec mon doigt.

On craint si peu le froid au Canada qu'on n'y trouve point en hiver de voitures couvertes. Je me suis promené trois et quatre heures en traîneau découvert, même dans le Manitoba, sans éprouver aucune sensation de froid. Le sang circule si librement que, en sortant des fourrures, vous vous sentez plein de vie.

J'aurais aussi voulu voir Québec dans l'été. Du sommet du roc le coup d'œil doit être splendide. Je n'ai jamais vu de montagnes aussi bleues; pour les peindre il ne faudrait se servir que de cobalt.

Les environs de Québec sont des plus pittoresques ; mais ce qui m'enchantait, ce qui me fascinait le plus c'était ce vieux monde français; ces fermes en rubans placées les unes à côté des autres, dont les palissades passaient la tête à travers la neige. Tout respirait la paix et la prospérité, tout me rappelait la patrie. Et en rentrant à l'hôtel de Florence, joli petit hôtel français d'où l'on obtient une vue magnifique des alentours, quel plaisir nous éprouvâmes à trouver tout prêt un excellent dîner, des plus simples il est vrai, mais préparé avec beaucoup de soin, et servi par une bonne servante française, polie et attentionnée, l'antipode, l'antidote de la demoiselle des hôtels américains qui vous fait regretter qu'il soit nécessaire de manger deux ou trois fois par jour, et dont la présence, hargneuse et malhonnête, semble mettre des cheveux

dans votre potage, et du sable et du vinaigre dans tous vos aliments.

J'ai quitté Québec avec le regret que je ressens chaque fois que je quitte ma bonne petite ville natale.

De Québec à Montréal le chemin de fer prend à peu près six heures.

Montréal est une ville de deux cent quarante mille âmes, bien bâtie, et possédant plusieurs édifices d'importance, pour la plupart des églises, dont trente sont catholiques et les autres consacrées au culte protestant dans toutes ses branches et variations, depuis l'église anglicane jusqu'à l'armée du Salut.

La ville est située entre le majestueux Saint-Laurent et le Mont-Royal d'où elle tire son nom.

Pour arriver de la station au plus joli quartier, vous avez d'abord à grimper à travers des rues étroites dont les boutiques vous rappellent, avec leurs noms bretons et normands, que vous êtes en France comme vous y étiez à Québec. Vous continuez à grimper, et les rues deviennent plus larges et les noms plus anglais, puis vous arrivez sur un vaste square où se trouve l'hôtel Windsor, le meilleur hôtel du continent américain. La cuisine et le bien-être qu'on y trouve répondent aux prétentions architecturales de cet immense caravansérail.

A mon arrivée on me mena immédiatement voir des courses sur le Saint-Laurent, non pas des

courses de bateaux, mais de chevaux. Le fleuve était gelé. Des rails avaient été placés sur la glace et le tramway marchait en toute sécurité d'une rive à l'autre. Le spectacle était nouveau et piquant. Pendant quatre mois le Saint-Laurent est gelé et aussi sûr que le macadam. Puis arrive ce que les habitants appellent le déluge. C'est la débâcle. Le fleuve charrie, le bas de la ville est inondé. Huit jours après le dégel, la neige est absorbée par la terre, un soleil généreux vient immédiatement féconder la nature qui, en quelques jours, présente une verdure luxuriante.

Montréal est la ville des sports par excellence.

D'abord c'est le palais de glace bâti tous les ans au carnaval avec des blocs de glace d'un mètre cubique de grosseur, cimentés avec de l'eau. Ce superbe palais a plusieurs étages, est illuminé et chauffé, et l'on s'y livre à la danse et à mille jeux athlétiques.

C'est ensuite le toboggan, le grand sport canadien. Le Mont-Royal se prête à l'exercice. Vous montez près du sommet, vous vous asseyez dans un petit traîneau et vous vous laissez glisser le long de la montagne. La pente est telle que vous glissez à raison d'un kilomètre et demi la minute.

— Je ne voudrais pas avoir manqué la sensation pour mille livres sterling, me dit un jour un Anglais; mais, ajouta-t-il, je ne voudrais pas recommencer pour deux mille livres.

Un autre Anglais, à qui je demandais s'il avait jamais été en toboggan, me répondit avec le sang-froid flegmatique de sa nation :

— Monsieur, quand on vient au Canada, il faut aller en toboggan... et j'y suis allé.

Puis ce sont les excursions sur la neige, les pieds dans des raquettes et le corps dans de la bure. On part à neuf ou dix heures du soir, quand la lune est dans son plein, on revient à deux ou trois heures du matin. J'ai vu ainsi partir une trentaine de Canadiens qui s'étaient donné rendez-vous à l'hôtel.

Dans presque tous les pays, le froid fait rester les gens chez eux. Au Canada, c'est le contraire, on dit : « Il fait froid, sortons. » Il n'y a que la pluie qui retient les Canadiens à la maison.

Tous ces exercices du corps, dans un climat rigoureux mais des plus salubres, font que les Canadiens sont d'une santé resplendissante.

J'ai été plusieurs fois à Montréal. J'espère bien y aller encore.

J'aime le pays, j'aime les habitants encore davantage.

Pendant mon séjour à Montréal et à Québec, j'avais souvent rencontré un Français qui était descendu aux mêmes hôtels que moi, un bon Parisien, gros et gras, joyeux vivant, charmant causeur, heureux de vivre et trouvant tout ce qu'il voyait amusant

au possible; un peu blagueur, il est vrai, mais si peu : un Tartarin d'excellente société.

Le jour de mon départ de Montréal, je le rencontrai dans le vestibule de l'hôtel Windsor affublé d'une tunique en bure blanche à capuchon, serrée à la taille par une ceinture rouge, d'un bonnet de laine avec un gland qui lui lui tombait cavalièrement sur l'épaule, de gros bas à revers, de Knickerbockers, et à la main des raquettes et un alpenstock, le vrai Canadien sur le point de partir en expédition.

— Ah ! ah ! lui dis-je, vous voilà parti sur les neiges...

— Pas du tout, répondit-il, et sa bonne figure ouverte s'épanouit de joie... je vais me faire photographier.

Les Tarasconnais ne sont pas les seuls Français de Tarascon.

III

Ottawa. — Le gouvernement du Canada. — Toronto. — Les femmes au Canada. — Le dimanche à Toronto. — Les contrastes. — L'instruction au Canada. — Garçons et filles. — Les Indiens dans du coton. — Winnipeg. — Encore la vieille France. — Les sauvages. — Rentrée aux Etats-Unis. — Un douanier américain se mêle de mes affaires.

Ottawa, à trois heures de chemin de fer de Montréal, est la capitale de la *Dominion*. Comme Washington aux Etats-Unis, la ville est entièrement consacrée à la politique, et il n'y faut pas chercher autre chose. Cependant, quand vous arriverez dans la ville, ne manquez pas de vous arrêter sur le pont de la rivière. vous y verrez un tableau digne de votre attention : à droite la cascade et les rapides ; à gauche, au sommet d'un roc à pic, une série de monuments superbes en pierre de grès, le Parlement et les ministères, qui se détachent nettement entre un ciel d'une pureté sans pareille et une masse de neige d'une blancheur

éclatante. Visitez la bibliothèque du Parlement. Elle est d'une grande valeur, et la disposition des pièces admirablement étudiée est d'une ingénuité merveilleuse.

Les deux chambres du Parlement sont spacieuses et les politiciens y sont dans du coton. J'ai eu la chance d'assister, dans la chambre basse, à un débat des plus intéressants, un véritable duel entre M. Chapleau, l'un des chefs du parti conservateur alors au pouvoir, et M. Laurier, chef du parti libéral en opposition. Ces deux messieurs sont Français. Les combattants avaient à leur disposition des armes d'un calibre tout différent. Le premier est un tribun éloquent, véhément, emporté. L'autre est un érudit calme, toujours maître de lui et de ses paroles. C'était un duel entre un lion court et trapu, à la crinière épaisse, et un renard fin, élancé, toujours prêt à glisser entre les griffes de son adversaire sans attraper une égratignure.

La résidence du gouverneur général, Rideau-Hall, située à un kilomètre de la ville, est une maison des plus simples qui ne diffère pas d'un hôtel de province fréquenté par la petite bourgeoisie des environs. Le seul luxe est au salon où l'on voit des panneaux peints par la princesse Louise, marquise de Lorne, peintre et sculpteur de beaucoup de talent, qui occupait ainsi ses loisirs pendant que son mari gouvernait le Canada au nom de Sa Majesté britannique.

Plus on s'avance vers l'ouest, plus les villes prennent l'aspect américain et les habitants l'aspect anglais.

Toronto, sur le lac Ontario, est une ville de deux cent cinquante mille habitants, parfaitement américaine, avec ses parallélogrammes de blocs à angle droit, ses rues larges, ses maisons et ses murs couverts d'annonces et de réclames enluminées, et ses fils de télégraphe et de téléphone qui forment au-dessus de la tête d'immenses toiles d'araignée.

Les faubourgs sont jolis et plus anglais. Les villas de plaisance sont entourées de jardins bien entretenus qui nous rappellent que les habitants sont Anglais. Les Américains n'ont pas le temps de s'occuper de jardinage, ni de cultiver les fleurs qu'ils achètent toutes poussées chez le fleuriste pour en orner leurs appartements.

Je ne connais pas de ville au monde où j'aie vu plus de jolies femmes qu'à Toronto.

La Canadienne est une heureuse combinaison de l'Anglaise et de l'Américaine. Elle a la beauté physique, la taille fine et élancée et le teint de la première ; elle a les allures décidées, le naturel, le regard franc de la seconde. Si vous pouviez y ajouter le bon sens, le piquant et l'esprit de la Parisienne. la Canadienne serait une femme idéale.

Rien n'est plus gracieux ni plus pittoresque que de voir ces Canadiennes emmitouflées jusqu'au menton, enfouies dans un traîneau au milieu de four-

rures foncées qui font ressortir leur teint de lait et de roses.

Au lieu d'imiter leurs cousines des États-Unis qui, pour faire une centaine de mètres, prennent le tramway, les Canadiennes marchent et se livrent aux jeux athlétiques, à l'équitation, au patinage, à tous les exercices du corps, et c'est là ce qui leur donne cette fraîcheur et ce bel air de santé que vous admirez tant.

Les enfants surtout sont exquis. Qu'ils sont jolis ces petits minois mignons encadrés de fourrures! Qu'ils sont gracieux ces enfants jouant au hockey sur la glace et patinant avec une agilité merveilleuse !

Toronto est une ville d'églises. Dans une de mes promenades, j'en ai compté vingt-huit en un quart d'heure. Toutes les convictions et toutes les superstitions sont dûment représentées : les catholiques, les anglicans, les presbytériens, les wesléyens, les méthodistes, les anabaptistes, les congrégationnalistes, les sociniens, les luthériens, les swedenborgiens, etc., C'est la foire au salut.

Le samedi, à partir de sept heures du soir, les tavernes sont fermées et ne rouvrent que le lundi suivant. Les Canadiens sont plus logiques que les Anglais qui, le dimanche, ferment les musées mais permettent aux taverniers d'ouvrir leurs ignobles bouges. Les Canadiens ferment tout. En Angleterre

la Bible concourt avec la bière, l'évangile avec le gin ; au Canada, la bible jouit d'un monopole. Vous ne pouvez, le dimanche, trouver ni un tramway, ni un omnibus, ni un cab. L'Ecosse elle-même est enfoncée.

Les murs de cette ville d'églises et de chapelles présentait, pendant mon séjour, un spectacle des plus curieux. Ils étaient littéralement couverts d'énormes placards annonçant l'arrivée d'une troupe de femmes qui devaient donner des représentations d'un échevelé épouvantable. L'un de ces placards représentait Cléopâtre dans une barque tirée par des esclaves toutes nues. Un autre une cavalcade de femmes vêtues d'une chevelure abondante. Un autre représentait le bureau de location assiégé par une foule de vieux beaux, le monocle dans l'œil, le crâne chauve, et se léchant les babines à l'idée de la fête qui les attendait dans l'intérieur de la salle. Enfin un autre placard exhibait les appas de la propriétaire. Ne pas croire, toutefois, qu'il y eût rien d'indécent dans la représentation. Ces placards étaient simplement des tire-l'œil. Mieux que cela, ces dames voyageaient de ville en ville dans deux *palais-cars* de louage, et il était annoncé, au bas du programme, qu'elles étaient reconduites à la gare après chaque représentation, et bouclées pour la nuit dans les voitures.

A côté de ces placards, se trouvaient les annonces des prédicateurs pour le dimanche suivant. L'éternel

contraste anglo-saxon de piété farouche et de grossièreté révoltante. Une de ces annonces promettait, dans une chapelle dissidente, un sermon sur la destruction du monde. Au bas de l'affiche se trouvait l'avis d'usage : « Il sera fait une quête ». Un farceur avait ajouté au crayon : « Pour aider aux frais des réparations ».

Ce que j'ai peut-être le plus admiré au Canada c'est le système de l'instruction publique.

Non seulement l'instruction primaire est gratuite et obligatoire, mais l'instruction secondaire aussi est gratuite, sinon obligatoire.

Les enfants des riches et des pauvres étudient ensemble, dans les mêmes bâtiments, dans les mêmes classes, et sur les mêmes bancs. Pas plus de distinction qu'il n'y en a dans le royaume des cieux. C'est de la démocratie bien comprise. Ces enfants auront le temps plus tard d'apprendre à se mépriser et à se haïr ; à l'école ils sont placés sur le même pied et ont les mêmes chances de réussir. Garçons et filles, comme aux Etats-Unis, étudient ensemble, avec les mêmes maîtres et non seulement dans les mêmes classes, mais placés alternativement sur les mêmes bancs : un garçon, une fille, un garçon, une fille, et ainsi de suite.

Ils commencent dans les kindergartens, ou écoles d'enfants; de là ils passent dans les écoles publiques, puis dans les hautes écoles. Vous les retrouvez

ensemble dans les Universités où jeunes gens et jeunes filles étudient ensemble, se promènent ensemble, jouent ensemble et habitent les mêmes pensions bourgeoises où ils font d'excellents ménages, vivant heureux, en paix, sans jamais se quereller. Inutile de dire qu'ils ne sont pas mariés. Ces enfants et ces jeunes gens sont libres comme l'air. Le système d'éducation consiste à développer les facultés physiques par les exercices du corps, à cultiver chez l'enfant la confiance en soi par la liberté qu'on lui accorde et la confiance que l'on met en lui, à lui inspirer des sentiments de dignité en ne doutant jamais sa parole, et à mêler les sexes de façon à ce que garçons et filles puissent grandir de compagnie sans jamais trouver étrange d'être à côté l'un de l'autre. Le système est, comme on le voit, anglo-américain. Il est excellent.

Et les accidents, direz-vous, n'en arrive-t-il jamais?

Je me suis informé là-dessus dans la plus grande Université des Etats-Unis. En dix-huit ans il y a eu trois *accidents*, tous réparés par le mariage,

Le grand avantage de ce système est que la femme en Amérique (Etats-Unis ou Canada) reçoit exactement la même instruction que l'homme, et que l'homme apprend de bonne heure à respecter la femme. Le petit désavantage est que la femme découvre de bonne heure que l'homme ne lui est supérieur ni en intelligence ni en courage et qu'elle

acquiert, à l'école, un peu de mépris pour le sexe fort. S'il y a une impression que l'on ne saurait chasser de l'esprit quand on a voyagé en Amérique, c'est le respect de l'homme pour la femme, et le mépris de la femme pour l'homme, de New-York à San Francisco, de Winnipeg à la Nouvelle-Orléans.

Quand nous parlerons de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique méridionale, nous aurons l'occasion de voir comment la maison John Bull et Cie traite les populations indigènes des pays qu'elle acquiert. Nous en avons un exemple ici, avec les Indiens ou Peaux-Rouges. Aux Etats-Unis les Américains se débarrassent des Indiens par la famine et les coups de fusil. Les Anglais s'y prennent différemment.

Les races sauvages peuvent se diviser en deux : celles qui savent s'adapter à la civilisation et celles qui refusent de s'y soumettre. Avec celles-ci le problème est facile à résoudre, et les Anglais l'ont résolu avec autant d'*humour* que de succès, et voici comment.

Les Anglais, ou, si vous préférez, les Canadiens disent à l'Indien : « Nous t'avons pris ton territoire, cela est vrai, mais nous ne te l'avons pas volé, et nous allons te donner en échange de quoi te satisfaire. Autrefois tu étais obligé d'aller à la chasse pour obtenir ton manger, aujourd'hui nous te procurerons des vivres, mieux que cela, nous les ferons

cuire pour toi. Tu menais une existence misérable, maintenant tu vas vivre comme un coq en pâte. Tu buvais de l'eau, tu vas boire du whisky. Ton salut était en danger, voici une bible et ton salut est assuré ». Et tandis que l'Indien des Etats-Unis se tient constamment sur un pied de guerre, l'Indien du Canada chante *God save the Queen* à tue-tête.

L'Angleterre fait des rentes aux Indiens et les entretient. Elle en fait des paresseux et des ivrognes. Elle leur donne des cabanes, du pain, des aliments, des bibles, de l'eau-de-vie, et même des terrains (appelés réserves). Elle les rend tellement paresseux qu'ils ne prennent même pas la peine d'ensemencer la terre. Ayant la niche et la pâtée assurées, ils ne vont plus à la chasse, ils abandonnent leurs exercices, et dépérissent à vue d'œil. Ils vont à l'école et meurent d'une attaque de civilisation.

L'Angleterre tient les promesses qu'elle a faites, et a le droit de dire à cet Indien : « Tu vois comme je te traite et comme tu serais ingrat si tu ne m'aimais pas. Mange bien, bois bien et remercie le ciel qui m'a mis sur ton chemin, et surtout ne songe jamais à te révolter, car tu serais le premier à reconnaître la nécessité dans laquelle je me trouverais de t'appeler rebelle et de te traiter comme tel ».

L'Angleterre va plus loin. A Brantford, au milieu de la place publique, se trouve la statue de Brant, ancien chef de la tribu indienne de l'endroit. Cette statue a été élevée à la mémoire de l'Indien par les

Anglais, et ce sont eux qui en ont fait les frais. Voilà de la diplomatie ou je ne m'y connais pas.

Quand les populations indigènes sont de celles qui savent s'adapter à la civilisation, l'Angleterre travaille avec elles au développement du pays, les place devant la loi sur le même pied que les blancs, et l'on sait que quatre Maoris siègent au parlement de la Nouvelle-Zélande.

Le Canada possède encore plusieurs villes importantes, telles que London, Hamilton, et bien d'autres. Une des plus intéressantes est Winnipeg, dans le Nord-Ouest. Pour y arriver vous avez à traverser en été un véritable océan d'herbes et de fleurs, en hiver un océan de glace et de neige. C'est la prairie dans son immensité triste mais grandiose. Une population active et intelligente de trente mille âmes y fait le commerce des bois et des grains, et la ville est florissante. Elle possède de jolis monuments et un hôtel, le Manitoba, qui n'a pas son égal, pour le luxe et le confortable, à cinq cents lieues à la ronde. A dix minutes de la ville, de l'autre côté de la rivière, se trouve le petit bourg de Saint-Boniface, fondé par les Français bien avant qu'il fût question de Winnipeg, et qui est resté là ce qu'il était autrefois. Partout, au Canada, vous retrouverez la vieille France marquant le pas, tandis que l'active Angleterre avance, se développe et se multiplie. Si

vous partez de Québec, en suivant le Saint-Laurent, jusqu'au Mississipi, vous pourrez faire près de deux mille lieues, de Québec à la Nouvelle-Orléans, sans sortir de la ligne suivie par nos ancêtres. Les noms sur la route vous indiqueront assez l'origine des villes : Québec, Montréal, Saint-Paul, Détroit, Des Moines, Saint-Louis, Nouvelle-Orléans.

De Winnipeg, où se terminait la première partie de mon engagement, il s'agissait de me rendre au plus vite en Californie où j'avais à faire quelques causeries avant de m'embarquer à San Francisco pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Le plus court chemin — un voyage de six jours et cinq nuits en chemin de fer — était par Saint-Paul, Omaha, Kansas et Denver, les montagnes Rocheuses, le territoire d'Utah, et les Sierras. Cela devait me donner l'occasion de voir ce que l'Amérique a de plus beau à montrer en fait de pittoresque et de grandiose, et aussi de faire la connaissance des Mormons dans la Ville des Saints, la cité du Lac-Salé. Je pris, à Winnipeg, mon billet pour San Francisco sans plus d'émotion que si j'avais pris, à la gare Saint-Lazare, un billet d'aller et retour pour Auteuil. Quand on fait de pareils voyages, on perd entièrement la notion des distances.

Nous parlions tout à l'heure des sauvages, et nous les divisions en deux classes, ceux qui se civilisent

et ceux qui restent sauvages. Parmi ces derniers il faut compter les douaniers américains, c'est ce qu'il y a de mieux dans le genre.

De Winnipeg à la frontière des Etats-Unis j'occupais à moi tout seul un pulmann-car. A la frontière un butor arrive qui, de l'air le plus brutal, me dit :

— Vos bagages.

— Mes bagages, répondis-je, eh bien, je ne les ai pas ici, ils sont... aux bagages.

— C'est bon, fit-il, suivez-moi.

Jamais filou, pincé en flagrant délit, ne reçut d'ordre plus péremptoire.

J'ai le caractère assez bien fait. D'ailleurs l'employé américain est une vieille connaissance. Je ne me fâchai pas pour si peu. Je suivis l'ours jusque dans le wagon aux bagages, et je me préparai à subir la visite. En voyage, en chemin de fer surtout, c'est une occupation comme une autre. J'ouvris ma malle.

Le douanier s'agenouilla sur le plancher et me regarda en se frottant les mains.

Le plancher était constellé de crachats, comme l'est tout plancher confié au public américain. Je surveillai l'opération avec toute la sollicitude que je devais à mes vêtements.

Il tira d'abord une redingote et un gilet qu'il jeta à ses côtés.

— Est-ce neuf, ça ? dit-il.

— Non, *ça* n'est pas neuf, répondis-je.

Il tira ensuite un vénérable complet de serge bleue que je mettais en mer.

— Et ça, dit-il, ç'a-t-il été porté?

— Voilà deux ans que je porte ce costume.

— Deux ans! pas davantage?

Il se remit à piquer une tête dans mes affaires, en exposant devant moi un arrondissement sur lequel j'eus toutes les peines à ne pas allonger un de ces coups de pied comme on en donne à un être qui vous agace souverainement. Je continuai à prendre la chose en riant.

Il prit dans ses bras un paquet de linge, examina scrupuleusement chaque objet l'un après l'autre en répétant :

— Avez-vous porté cette chemise, ce caleçon, etc.?

Je commençai à sentir que je continuerais à m'amuser de la plaisanterie pendant encore deux minutes, mais pas davantage.

— Oui, dis-je, tout cela a été porté; mais comment se fait-il que vous, un employé du gouvernement, vous ignoriez la loi de votre pays? Tous les objets renfermés dans cette malle sont pour mon usage particulier, et alors qu'ils n'auraient jamais été portés, ils ne sont point soumis aux droits.

L'homme resta muet et continua à fouiller. Il avait à peu près vidé la malle dont le contenu gisait là, éparpillé sur le plancher.

— Voilà encore du linge, a-t-il été porté?

— Oui.

— Et ces chaussettes?

— Je crois que oui; reniflez-les pour vous en assurer.

Enfin il en était arrivé à mon habit noir qu'il allait jeter sur... une saleté de dix centimètres de diamètre. Ma provision de bonne humeur était épuisée et le lion commençait à se battre les flancs. Je pris le butor par le bras, lui fis sentir une poigne des plus solides, et lui dis:

— Placez cet habit noir ici et avec soin.

Il me regarda et eut l'intelligence de comprendre. Il n'alla pas plus loin. Il se releva et me dit d'un air narquois:

— Ai-je bien regardé partout?

— Non, répondis-je, pas partout. Avez-vous jamais entendu parler d'un fameux diamant, appelé *Régent*, qui orna la couronne de plusieurs rois de France?

— Non.

— Savez-vous comment ce diamant fut dissimulé à la frontière et passa en France sans payer aucun droit?

— Non.

Je le lui expliquai en termes aussi crus qu'il le méritait.

— Eh bien, lui dis-je, vous n'avez pas regardé *là*

J'étais prêt à administrer à ce goujat une correction des mieux conditionnées et à en subir les conséquences. Il ne dit rien. Il eut l'air de se demander

si je l'avais insulté ou non, puis il partit, me laissant le soin de refaire ma malle, bien que ce fût son devoir de replacer dans cette malle tous les objets qu'il en avait tirés.

L'Amérique est une démocratie autoritaire où tout homme en place joue au tyran. En Europe, ceux qui payent donnent des ordres ; aux États-Unis, ceux qui payent obéissent. Je n'aime pas la tyrannie d'en haut, mais je la préfère de beaucoup à celle d'en bas.

IV

Le « Far-West » à tire-d'aile. — Les Prairies. — Le Colorado. — Denver. — Les montagnes Rocheuses. — La cité du Lac-Salé. — Les Mormons. — Le désert. — Les Sierras. — Les plaines de la Californie. — San Francisco. — « China-Town. » — Impressions confirmées. — Succursale de la Maison John Bull et Cie travaillant à son propre compte.

Le voyage de Winnipeg à Saint-Paul en hiver se fait sur une mer unie de glace et de neige. Pour s'extasier sur un paysage d'une monotonie aussi accablante il faudrait être né aux États-Unis. Un Américain vous dirait : « Oui, monsieur, tout dans ce pays-ci est sur une échelle immense. » Saint-Paul et sa voisine Minnéapolis sont des villes de deux cent cinquante mille âmes chacune, situées à une distance de douze kilomètres seulement l'une de l'autre. Seule la jalousie donne une existence séparée à ces deux villes qui ne devraient en faire qu'une. Elles entendent rester distinctes. Si Saint-

Paul consentait à faire partie de Minnéapolis, Minnéapolis n'y verrait pas d'objection ; si Minnéapolis consentait à faire partie de Saint-Paul, Saint-Paul trouverait la chose toute naturelle. Quant à les unir de commun accord, autant vaudrait demander à Saint-Malo et à Saint-Servan d'accepter les décisions du même conseil municipal.

Vingt-quatre heures de chemin de fer à travers un pays plat nous amènent de Saint-Paul à Omaha, ville de plus de cent mille habitants. Encore une quinzaine d'heures et vous êtes à Kansas-City. Toujours des prairies brûlées. Cependant le pays, entièrement consacré à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux, est prospère, et vous ne le maudissez pas. Un jour de plus et vous êtes dans le Colorado, à Denver. Denver, il y a vingt ans un camp de mineurs, aujourd'hui une ville florissante et bien bâtie de cent cinquante mille habitants. Telle est l'Amérique. Omaha, Kansas-City, Denver, sont autant de Chicagos en herbe.

Mais le temps presse, en voiture !

Quelques heures après avoir quitté Denver, vous entrez dans les montagnes Rocheuses par une route étroite qui serpente entre des rocs à pic d'une hauteur prodigieuse. La chaîne se développe sous vos yeux et le panorama est enchanteur. Le train grimpe, se roule et se déroule comme une chenille qui se tord jusqu'à ce que les extrémités se touchent et forment le cercle. Vous arrivez au sommet jusqu'à

Leadville, ville autrefois prospère où l'on trouvait du plomb, maintenant presque abandonnée dans les nuages à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Puis vous redescendez vers le territoire d'Utah, dans la fertile vallée du Lac-Salé. Les Mormons ont été décrits *ad nauseam*, et il ne faut plus chez eux chercher rien de nouveau ; c'est de l'histoire ancienne. La polygamie n'est plus tolérée par les nouvelles lois des États-Unis, et si Artemus Ward vivait encore pour y faire aujourd'hui une de ses causeries désopilantes d'*humour*, et qu'il voulût faire une politesse à quelque Mormon de sa connaissance, il ne serait plus obligé de mettre sur la carte d'entrée : « Veuillez admettre le porteur et *une* épouse. » La cité du Lac-Salé vous frappe par sa propreté, sa tranquillité et son air de prospérité, et vous admirez le tabernacle et le nouveau temple ; mais elle n'est plus intéressante que par les souvenirs qu'elle évoque. Les Mormons continuent à se croire et à s'appeler des saints. C'est là une prétention qui ne fait de mal à personne.

Avant d'arriver en Californie il n'y a plus que l'État de Nevada à traverser, des terrains sableux et arides qui forment un contraste curieux avec la vallée fertile du Lac-Salé et les plaines luxuriantes de la Californie entre lesquelles ils se trouvent. Quelques Indiens, majestueusement enveloppés dans une couverture et des plumes dans les cheveux ; des *cow-boys*, le chapeau mexicain sur la nuque, jettent

la note pittoresque sur cette scène de désolation presque grandiose dans sa tristesse. Après les déserts de sable, le terrain s'accidente de nouveau, la nature reprend de la vie, et bientôt vous entrez dans les Sierras qui, à mon point de vue, sont bien plus pittoresques et bien plus grandioses que les *Rockies*. Les montagnes Rocheuses sont certainement montagneuses et indubitablement rocailleuses, mais le paysage n'a pas la majesté des Sierras. Les montagnes Rocheuses sont arides et sauvages ; les Sierras sont luxuriantes de verdure. Vous arrivez au pays du printemps éternel. Tout est gai et souriant : le ciel bleu, le versant des montagnes couvert d'arbres gigantesques, les vallées jonchées de fougères et de plantes semi-tropicales. Je ne connais pas d'endroit au monde qui m'ait plus enchanté.

Après n'avoir vu que de la neige ou des champs brûlés, les yeux sont éblouis de cette verdure intense. Des Sierras vous descendez dans les plaines de la Californie, couvertes de magnoliers, d'orangers, de citronniers, de plantes grasses de toutes sortes, et jusqu'à San Francisco vous vous repaissez les yeux de ce spectacle, dont la richesse éclatante est sans pareille. Vous êtes dans l'Eldorado.

J'avoue que San Francisco m'a bien désappointé. Je ne sais pourquoi je m'étais mis dans la tête que cette ville devait être toute différente des autres grandes villes américaines. Son nom m'avait suggéré

à l'esprit une ville en partie espagnole, en partie mexicaine, ayant un cachet à soi. En réalité, c'est New-York, Chicago ou Cincinnati. Market-Street, la principale rue, ne diffère en rien de Broadway à New-York, de Washington-Street à Boston, ou de State-Street à Chicago. Partout ce sont les mêmes blocs carrés, les éternels parallélogrammes, les mêmes affiches bruyantes, les mêmes écriteaux flamboyants. Dans les quartiers où les riches ont élu domicile, les maisons sont belles, mais n'ont point de jardins. Le parc est fort joli, et la promenade au rocher des phoques, à trois quarts d'heure de la ville, vaut la peine d'être faite ; mais pour voir un beau type de ville californienne, il faut aller au midi, à Los Angeles, par exemple, qui est un véritable poème.

On m'avait beaucoup parlé du quartier chinois, *China-Town*, et l'on m'avait bien recommandé de ne pas quitter San Francisco sans aller y faire une visite. Je m'attendais à voir un brin d'Orient en Californie, j'ai vu un cloaque, un dépotoir à soulever le cœur, une honte pour une ville qui, après tout, doit être administrée par des gens respectables. Trente ou quarante mille Chinois grouillent dans une atmosphère infecte de graisse rance, de tabac, de musc et de bois de santal, au milieu de tripots, d'opium-*dens*, de maisons de prostitution dont les stores ne sont même pas baissés, tourbe immonde vivant des vices les plus honteux dans la saleté la plus ignoble, et tout cela non pas dans quelque faubourg éloigné

où l'on jette les immondices de la communauté, mais au beau milieu de la ville.

Dieu merci, j'ai pu vite oublier ces horreurs sans nom, mais j'en ai longtemps conservé l'odeur dans mes habits.

Pour la troisième fois je venais de visiter les États-Unis, du nord au midi, de l'est à l'ouest, et j'allais maintenant voir des mondes plus nouveaux encore, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, les Amériques de l'avenir.

Les impressions des deux premiers voyages semblaient avoir pris plus profondément racine, et je sentais que la plupart d'entre elles s'étaient confirmées. Un pays intéressant surtout au point de vue de l'activité fiévreuse qui l'a développé en un siècle et en a fait la lumière du monde par son initiative dans toutes les idées pratiques. Un peuple jeté corps et âme dans la chasse aux dollars, souffrant de bile et de billions, qui a tout appris excepté l'art de se bien gouverner. Des femmes uniques, les plus intellectuelles et les plus intéressantes au monde, que j'admire d'autant plus que, n'ayant l'honneur d'être le mari d'aucune d'elles, je n'ai ni à payer leurs notes de couturières ni à travailler à la sueur de mon front pour les couvrir de diamants.

Je ne devais parler, dans ce volume, que des grandes colonies anglaises. Je ne crois pourtant pas

que ces quelques remarques sur les États-Unis soient déplacées. L'Amérique n'était-elle pas autrefois une des grandes succursales de la Maison John Bull et Cie, qui aujourd'hui travaille à son propre compte ? Et n'est-ce pas là l'avenir qui est réservé à plusieurs autres de ces grandes succursales ?

V

L'Océan Pacifique. — Les îles Sandwich. — Honolulu. — La Croix du Sud. — Quelle flouerie ! — Les îles Samoa. — Apia. — M. Robert-Louis Stevenson. — Une jeune Samoenne chaudement recommandée. — Auckland. — Arrivée des Profanes.

Le voyage de San Francisco à Auckland, en Nouvelle-Zélande, prend exactement trois semaines et, à l'exception des deux premiers jours rendus désagréables par une mer peu profonde et facilement bouleversée, la traversée est généralement délicieuse. Pendant dix-neuf jours nous avons trouvé l'Océan Pacifique aussi tranquille que le lac d'Enghien.

Le *Monowai* est un steamer d'environ trois mille cinq cents tonneaux, des plus confortables et commandé par le plus charmant capitaine qu'il ait été en ma bonne fortune de rencontrer dans mes voyages. Aux petits soins pour ses locataires, constamment à

la recherche de ce qui peut ajouter à leur bien-être ou contribuer au plaisir de la traversée, le capitaine Carey devrait être surnommé le Père des passagers.

Le voyage est loin d'être sans intérêt, car indépendamment du plaisir que l'on éprouve à se sentir glisser sur une mer d'huile dont la houle longue et régulière vous berce doucement, à contempler des couchers de soleil d'une beauté sans pareille, à passer la soirée sous un firmament criblé d'étoiles, on fait escale dans deux véritables petits paradis terrestres, Honolulu, capitale des îles Sandwich, et Apia, principale ville de l'île Samoa.

Honolulu est à huit jours de San Francisco. Le steamer s'y arrête sept heures, ce qui donne le temps de flâner par la ville et d'aller au Pali, du sommet duquel on jouit d'un paysage enchanteur.

Honolulu est une ville un peu californienne qui rappelle Los Angeles. On y chercherait en vain des femmes portant, pour tout costume, un sourire. Mais quel joli peuple aux yeux en coulisse, à la figure aimable et souriante, vivant là perdu dans l'Océan Pacifique, au milieu des fleurs, des cocotiers, des palmiers et des fougères arborescentes, dans un climat idéal dont la température varie de vingt à vingt-sept degrés du 1er janvier au 31 décembre! Et qu'elles sont gracieuses les jeunes femmes du peuple avec leurs grands sarraux blancs qui leur tombent jusque sur les pieds, le corps souple, marchant d'un pas nonchalant mais digne, et portant

leurs gorges plantureuses comme deux saints sacrements à la procession !

Que l'on passerait agréablement quinze jours à Honolulu dans le plus délicieux des *far niente* à admirer le peuple, à écouter les oiseaux, à respirer le parfum des fleurs et à se balancer sur un hamac suspendu à deux cocotiers !

Mais voilà le sifflet du bateau qui se fait entendre, il faut se rendre à bord. C'est avec le plus grand regret que nous quittons ce petit paradis derrière lequel paraît, au moment du départ, un coucher de soleil fait d'or, d'émeraudes, de rubis et de topazes. Au bout de dix minutes, le décor a complètement disparu et tout est rentré dans la nuit la plus profonde. Aux environs des tropiques, c'est à peine s'il y a de crépuscule. Nous voilà encore une fois détachés de la terre, redevenus un point noir infiniment petit jeté dans l'immensité.

Neuf jours de voyage et nous devions arriver aux îles Samoa ; mais dans l'intervalle nous allions passer l'équateur, ce qui est un événement, et nous allions voir la Croix du Sud, cette fameuse constellation dont nous avions tant entendu parler, et dont les Australiens sont si fiers qu'ils s'en sont fait une armoirie nationale, une croix de toute beauté, nous avait-on dit, qui illumine l'hémisphère austral. Enfin nous allions donc la voir cette Croix du Sud. Nous comptions les jours et, chaque soir, en allant nous coucher, nous nous disions : « Encore trois jours,

encore deux jours, enfin c'est donc demain que nous allons voir la merveille. » Je crois vraiment que la dernière nuit fut passée sans sommeil. A vrai dire, un Anglais qui voyageait avec nous, et qui avait plusieurs fois fait le tour du monde, m'avait dit : « La Croix du Sud ! oui, ce n'est pas mal ! » Mais il y a des Anglais que rien ne saurait enthousiasmer, et qui s'écrient devant le Vésuve en éruption : « Oui, ce n'est pas mal ! » comme s'ils regardaient fumer les cheminées de Birmingham. J'étais bien préparé à voir une merveille et je tenais à voir une merveille.

Le 11 avril 1892 (de pareils jours font époque dans la vie), le capitaine nous dit à déjeuner :

— Ce soir à six heures la Croix du Sud sera en vue.

La journée promettait d'être superbe.

Ah ! avec quelle impatience nous attendîmes cette soirée-là ! Enfin le soleil arriva à l'horizon, se coucha et en quelques minutes un firmament se montra d'une clarté parfaite. J'allai d'abord à l'arrière voir ma bonne vieille Grande Ourse pour la dernière fois, et je rejoignis mes compagnons de voyage qui étaient à leur poste d'observation sur le pont du capitaine. Je ne voyais rien d'extraordinaire. J'écarquillais les yeux à me les faire sortir de la tête. Rien.

Le capitaine arriva.

— Et la Croix du Sud, m'écriai-je, où est-elle ?

— Eh bien, mais la voilà, répondit le capitaine en étendant la main vers l'horizon.

— Où donc ?

— Ah çà ! vous ne la voyez pas? Regardez... là... où est mon doigt. En voilà une, c'est le pied de la croix, voilà l'autre qui forme la tête, puis la troisième et enfin la quatrième qui forment les bras.

Puis il répéta en les indiquant successivement du doigt :

— Une, deux, trois... et quatre.

Eh bien, non, un fakir, à qui l'on signifierait qu'il ne verra jamais Wichnou, n'allongerait pas le nez que nous fîmes en nous voyant floués d'une façon si indigne.

Figurez-vous une croix (car il faut bien reconnaître que c'est une croix) aux dimensions mesquines, formée par quatre étoiles qui ne sont pas de la même grandeur, et dont la quatrième, celle qui forme le bras du côté droit, n'est pas placée symétriquement.

La Croix du Sud a dû être découverte et baptisée par quelque fumiste méthodiste ou wesléyen, prêcheur des rues, qui a cru voir dans cette croix un signe que John Bull, le chrétien par excellence, était destiné à convertir et à acquérir l'hémisphère austral.

De toutes les oies qui passent aux colonies pour des cygnes, la Croix du Sud est la plus gigantesque.

J'allai me coucher ce soir-là tout penaud, et pendant les dix-huit mois que j'ai voyagé aux antipodes je n'ai jamais pu regarder la Croix du Sud sans lui montrer le poing. On n'est pas floué comme cela !

Quelques jours plus tard Samoa devait nous

dédommager du désappointement que nous venions d'éprouver. Nous allions voir de vrais sauvages et une baie que l'on compare souvent à celle de Naples.

Le 17 avril 1892, à six heures du matin, nous entrions dans la baie d'Apia.

Nous nous habillâmes au plus vite pour monter sur le pont. Les Samoens nous avaient devancés. Le vapeur était envahi par les indigènes accourus du rivage dans leurs bateaux. Partout leurs marchandises étaient étalées, oranges, bananes, éventails, bâtons, javelots, boucliers, et mille curiosités du pays.

Les Samoens ne ressemblent aucunement à leurs voisins. Ce n'est pas le type papoua des îles Fidji ou de la Nouvelle-Guinée, c'est le type d'Honolulu (que nous retrouverons plus tard chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande), seulement plus foncé. Le costume est plus léger et plus primitif, car il consiste en une sorte de longue serviette foncée nouée autour des reins. Les Hawaiens, les Samoens et les Maoris appartiennent à la race indo-européenne. Les Samoens ressemblent plutôt à des Italiens basanés qu'aux indigènes de l'Australie, ou même aux différents types de nègres que l'on trouve en Afrique. La figure est intelligente, le regard doux et aimable, le front élevé, le nez grand, les yeux en amandes et le corps superbe. Leur marche est souple et majestueuse. Ces marchands d'oranges et de bananes sont des princes en déshabillé. Qu'ils sont gracieux et pittoresques avec leur belle chevelure teinte coiffée

à la Bressant en tête de loup, le corps rejeté en arrière, bien cambrés, bien râblés, se dandinant d'un air de rois en exil fumant leur cigare sur le boulevard des Italiens! La nature les a fait *gentlemen.*

Un bateau nous conduisit dans l'île en quelques minutes. Nous eûmes soin de ne pas payer le batelier en débarquant, mais de lui promettre son salaire au retour. C'est une précaution utile à prendre, autrement il exige une somme fabuleuse pour vous ramener à bord. Cet industriel intelligent sait qu'il vous faut retourner au vapeur à tout prix et, si vous n'êtes pas sur vos gardes, il en profite. On voit que ces gens commencent à être civilisés et que les missionnaires ont passé par là.

Nous allâmes déjeuner dans un petit hôtel situé au bord de la baie où nous eûmes le plaisir de faire la connaissance de M. Robert-Louis Stevenson, le fameux romancier anglais dont les œuvres seront avant peu classiques. M. Stevenson est d'une santé très délicate; le beau climat de Samoa l'a tenté, et depuis plusieurs années il y est installé avec sa famille. Nous l'avons trouvé plein d'activité, heureux, raffolant de Samoa et des Samoens, et d'une santé qui lui permet de continuer à produire ces chefs-d'œuvre que l'on dévore en Angleterre. *Le Maître de Ballantrye* est un roman qui vivra aussi longtemps que le *Tom Jones* de Fielding.

Après avoir déjeuné, non pas d'une tranche de

missionnaire froid à la moutarde, mais d'œufs frais et d'un excellent bifteck, nous allâmes causer et fumer sous la véranda de l'hôtel d'où l'on obtient un magnifique coup d'œil de la baie, puis nous quittâmes M. Stevenson pour aller flâner dans l'île.

C'était le jour de Pâques. Nous nous dirigeâmes vers la cathédrale. Tout le long du chemin les indigènes nous sourirent et nous firent des signes d'amitié. « Sois le bienvenu », disaient les uns; « mon amour pour toi », disaient les autres. Que voilà donc de gentils sauvages! Et que les jeunes femmes sont jolies avec leurs grands sarraux, comme à Honolulu, leur chevelure soigneusement coiffée, et leurs jolies formes bien d'aplomb! Les enfants, les petits surtout, nous firent pousser des cris d'admiration. Ces dames auraient voulu les embrasser tous.

Nous arrivâmes à la cathédrale, un bâtiment en pierre des plus simples, juste à temps pour voir entrer la procession. L'évêque officiait. L'édifice était bondé d'indigènes dont la figure respirait l'étonnement et le respect. Quelques-uns étaient à genoux, la plupart étaient accroupis, mais tous avaient le visage empreint d'une gravité religieuse.

Nous continuâmes notre promenade. A quelques pas de la cathédrale, nous vîmes un missionnaire anglais chantant, sous un hangar, des psaumes et des cantiques. Une demi-douzaine de Samoens l'accompagnaient de leurs voix sourdes et nasillardes. Je ne doute pas que ce bon missionnaire

ne fasse croire à la Société des missions étrangères qu'il fait, à Samoa, des prosélytes par milliers. Le contraste me parut aussi ridicule que celui qui amuse, mais vexe tant, le voyageur artiste à Rouen, où, presque à l'ombre de la belle cathédrale, ce chef-d'œuvre en dentelle de pierre, se trouve une petite bicoque carrée en briques, avec cette inscription : Chapelle wesléyenne. Combien d'Anglais aux goûts artistiques m'ont dit avec quel plaisir ils allongeraient un coup de pied à cette masure pour la faire rentrer sous terre!

A midi, la chaleur devint si intense que nous retournâmes à bord du *Monowai* pour y chercher des rafraîchissements et l'abri de la tente. A l'heure du déjeuner, les Samoens reçurent l'ordre d'empaqueter leurs marchandises et de quitter le bateau.

Au moment de partir, nous leur jetâmes du pont quelques pièces d'argent qu'ils allèrent chercher en plongeant au fond de la baie, sans jamais manquer une seule fois de trouver leur butin. Les Samoens, du reste, savent nager avant d'apprendre à marcher, et l'eau de la baie est claire et limpide comme de l'eau de roche.

Puis nous vîmes toute la flotille de chaloupes se diriger vers la terre et quantité de jeunes Samoens regagner Apia à la nage. Nous dîmes adieu à ce joli pays, aux collines bleues, à la verdure luxuriante des Tropiques que nous ne devions plus voir pendant longtemps, aux gracieux cocotiers, aux majes-

tueux palmiers, mais surtout à cet aimable et heureux peuple qui se nourrit d'oranges et de bananes et dont l'éternel sourire semble remercier le créateur de les avoir mis au monde.

Encore neuf jours de voyage. Dans cinq jours, nous arriverons à Auckland, au nord de la Nouvelle-Zélande; quatre jours après, nous serons à Sydney.

Pendant deux jours, la conversation ne roula que sur Samoa et les Samoennes. Tout le monde était ravi. Au fumoir, un érudit racontait l'histoire de cet intéressant petit peuple; un autre, un souvenir de l'île; un autre encore, une anecdote.

En fait d'anecdotes, en voici une qui me parut piquante :

L'Anglais, qui m'avait prévenu que la Croix du Sud « n'était pas mal », avait plusieurs fois visité Samoa à une époque où il ne se trouvait pas plus de vingt blancs dans l'île [1].

Dans l'une de ces occasions, il alla s'installer dans un petit hôtel d'Apia, tenu par un Allemand. Le soir, encore d'assez bonne heure, il se retira dans sa chambre à coucher, se déshabilla et se mit au lit. A peine fut-il sous les draps, qu'on frappa discrètement à sa porte.

— Entrez, cria-t-il.

1. Aujourd'hui, il y en a environ trois cents, Anglais, Américains et Allemands.

La porte s'ouvrit doucement et se referma de même.

— Qui est-là? dit-il, qui est là?

N'obtenant point de réponse, l'Anglais alluma sa bougie. Une jeune Samoenne, fort appétissante, aux yeux de velours, se tenait timidement près du lit, les yeux modestement baissés et le bout du doigt dans la bouche,

— Que désirez-vous, mon enfant? dit l'Anglais, surpris de cette apparition nocturne.

Pour toute réponse, la jeune fille prit l'air bébête que vous savez.

L'Anglais comprit qu'on en voulait à sa vertu.

— Retirez-vous, ma chère enfant, j'ai sommeil.

— Moi gentille petite femme, dit la Samoenne, moi rester ici.

— Non, non, allez-vous-en.

— Moi petite femme bien propre, bien gentille.

— Allez-vous-en.

— Pourquoi *allez-vous-en?* Moi bonne petite fille. Missionnaire toujours prendre moi.

Comment refuser une jeune personne aussi chaudement recommandée?

Le vendredi de la semaine de Pâques, nous arrivâmes à Auckland, ville de soixante mille âmes, très animée et d'une propreté exquise. Située au fond d'un golfe et bâtie sur plusieurs collines, cette ville, dont l'importance augmente comme par enchantement, est destinée à devenir un jour un des plus

grands centres commerciaux du monde. Le rédacteur en chef du *New-Zeland Herald*, le journal le plus important de la Nouvelle-Zélande, avait eu l'amabilité de venir nous attendre sur le quai. Nous allâmes avec lui en voiture au sommet du mont Eden, volcan éteint, d'où nous pûmes nous repaître les yeux d'un panorama de toute beauté, des campagnes verdoyantes, des jardins admirablement entretenus, des maisons coquettes, une rade superbe et l'Océan à droite et à gauche. Quelques kilomètres seulement séparent les côtes de l'est à l'ouest. Du midi on arrive à Auckland soit en longeant la côte orientale, soit en longeant la côte occidentale ; mais pour aller d'Auckland-Est à Auckland-Ouest par mer, en doublant le cap du Nord, cela prendrait environ trois jours.

Mais nous reviendrons en Nouvelle-Zélande et nous revisiterons Auckland.

A six heures du soir nous avions rejoint le *Monowai* qui devait maintenant nous mener à notre destination. Mais, hélas ! nos beaux jours étaient finis ! De San Francisco à Auckland nous avions été trente-deux passagers de première classe. Nous nous connaissions tous et nous formions une petite famille heureuse et unie. En rentrant à bord, nous trouvâmes le bateau envahi par une soixantaine de profanes, d'intrus, qui étaient arrivés se joindre à nous pour se rendre à Sydney. Jusqu'ici chacun avait eu sa cabine, maintenant il fallait la partager

avec un étranger. Nous regardâmes le capitaine ; nous aurions voulu lui demander la permission de jeter tous ces gens-là à la mer. Nous prîmes la résolution de ne point adresser la parole aux nouveaux venus et de les tenir à une distance aussi respectueuse que le permettrait la largeur des cabines.

Et puis, plus d'Océan Pacifique : la mer entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande est généralement très désagréable. Mer mauvaise et bateau encombré, il n'y avait plus que l'espoir de débarquer bientôt à Sydney pour nous maintenir en bonne humeur.

Le mardi suivant, à quatre heures de l'après-midi, nous aperçûmes les côtes de l'Australie. A cinq heures nous passions entre les falaises à pic qui forment l'entrée de la rade de Sydney.

VI

Sydney. — *J'ai vu la rade* (air connu). — L'hôtel Australia. — Les Français à Sydney. — La ville. — Les parcs. — L'amour en plein air. — Petites visites clandestines à la Falaise du Sud. — *Il y a du monde!* — Melbourne. — Activité. — Tous Écossais ! — La sainte cagoterie. — Adelaïde. — Brisbane. — Ballarat. — Bendigo. — Geelong.

Les deux plus belles rades du monde sont celle de Rio de Janeiro et celle de Sydney ; mais la lumière fait généralement défaut à Rio, et l'atmosphère brumeuse empêche d'embrasser à la fois tous les détails du paysage. A Sydney, l'atmosphère est si claire qu'aucun détail ne vous échappe, tout est nettement dessiné : la rade, avec ses deux cents kilomètres de rives ondulées, se déroule devant les yeux du spectateur en méandres infinis, présentant à chaque tournant une nouvelle surprise. C'est une succession de changements à vue. Cette rade est

incontestablement une des merveilles les plus imposantes de la nature. L'entrée, resserrée entre deux hautes falaises à pic, est à une demi-heure de la ville, qui semble dormir les pieds baignés dans les flots au fond de ce lac immense et capricieux. Nous sommes sur le pont d'où nous jouissons d'un coup d'œil magnifique. Nous sommes dans l'extase et nous n'en perdons pas un morceau. Ce ne sont pas seulement les détails que vous admirez, c'est l'ensemble. Les yeux se portent constamment de chaque partie au tout. Chaque détail vous charme, mais cette immensité grandiose vous absorbe.

Ici c'est une colline boisée dont les arbres semblent prendre racine dans l'eau ; là c'est une délicieuse petite plage ; plus loin c'est une colline dont le versant est parsemé d'habitations coquettes, villas de plaisance entourées de beaux jardins où se presse toute la végétation tropicale, magnoliers, fougères arborescentes, plantes grasses, mêlée aux plus belles fleurs importées d'Europe.

Après quatre semaines de solitude sur l'Océan Pacifique, nous voici en pleine activité. Les *ferry-boats*, les chaloupes font un chassé-croisé continuel entre les différentes rives qu'ils desservent. Quantité de steamers sont à l'ancre. Nous passons la flotte australienne. Enfin, après une demi-heure qui s'est écoulée comme un rêve nous sommes à quai au pied de la ville. Nous serrons la main à l'aimable capitaine Carey et à nos compagnons de voyage,

nous lançons un dernier regard de mépris aux intrus d'Auckland, et nous débarquons.

Mon impresario et son fils, deux beaux-frères, l'un docteur bien connu dans la Nouvelle-Galles du Sud, l'autre un de ces Anglais qui font le tour du monde pour s'amuser comme un Parisien va passer quinze jours à Vichy pour se reposer, sont là à nous attendre. On ne nous dit pas : « Quelle sorte de traversée avez-vous eue ? » ou bien « comment allez-vous ? » Rien de tout cela, on nous dit : « Eh bien, comment trouvez-vous la rade ? » Plusieurs journalistes sont aussi là pour nous souhaiter la bienvenue. Ils s'empressent autour de nous et s'écrient en chœur : « Eh bien, que pensez-vous de la rade ? » Il est évident que cette rade va être une obsession, une scie. « Elle est très belle, votre rade, ai-je envie de m'écrier, et personne n'en doute ; mais après tout ce n'est pas vous qui l'avez faite. »

J'aime à croire qu'on ne va pas m'ennuyer, m'obséder avec la rade de Sydney, car je tiens à la conserver comme un de mes plus beaux souvenirs de voyage. Il est des sites comme des airs du *Trouvère*, à force d'en avoir les oreilles rebattues on finit par les prendre en grippe. Une idée ! Je vais me faire imprimer sur une pancarte, que je porterai ostensiblement dans les rues de Sydney : « Votre rade est la plus belle du monde. »

Les bagages examinés, nous filons à l'hôtel Aus-

tralia, où nous arrivons en quelques minutes. Nouvelle surprise agréable. L'hôtel Australia, où mon impresario a retenu pour nous un joli appartement, est une révélation. L'Europe et l'Amérique n'ont rien de plus confortable et de plus luxueux. Les appartements sont élégants, la table excellente, les vins de premier choix, le gérant on ne peut plus obligeant, le service admirablement fait. Nous allons être dans du coton. L'hôtel Australia est une heureuse combinaison de ce qu'on peut trouver de mieux dans les premiers hôtels de l'Europe et des États-Unis. Sydney a le droit d'être aussi fier de cet hôtel que de sa rade.

Nous trouvons à l'hôtel une invitation, du gouverneur et de la comtesse de Jersey, à déjeuner le lendemain au *Government House*, et une autre à banqueter, ou plutôt à être banquetés, au *Cosmopolitan Club*. Le lendemain, la meilleure société de Sydney vient souhaiter la bienvenue à ces dames, et les invitations à luncher, à dîner, à danser, à *piqueniquer* pleuvent de toutes parts. Le maire et sa charmante femme nous invitent à venir entendre l'orgue de l'hôtel de ville; bref, les Australiens semblent décidés à nous montrer qu'ils méritent leur réputation de gens les plus hospitaliers du monde.

Le banquet du *Cosmopolitan Club* est présidé par le maire et suivi d'un concert improvisé où j'entends des artistes de premier ordre, tous Français ou à peu près: c'est M. Henri Kowalski, pianiste

connu bien au delà de l'Australie, M. Poussard, le violoniste, M. Deslouis, l'excellent baryton, madame Charbonnet, la pianiste distinguée. La musique est entre bonnes mains, à Sydney, elle est entre les mains des Français. Le lendemain de ce banquet, je rencontre à l'hôtel de ville monseigneur Moran, cardinal-archevêque de Sydney, monseigneur Carr, archevêque de Melbourne et plusieurs autres prélats.

L'hôtel de ville est magnifique et la grande salle superbe. Quant à l'orgue, on sait que c'est le plus complet qui existe au monde. L'organiste, M. Auguste Wiegand, un Belge, presque un Français, exécute plusieurs morceaux qui mettent en relief les qualités du grand artiste et de l'instrument.

Sydney est une ville d'environ quatre cent mille habitants, bien bâtie, possédant plusieurs beaux monuments, entre autres la Poste, l'Hôtel de Ville et les ministères, de jolis théâtres, des parcs et des jardins publics. Si la ville était bâtie en amphithéâtre autour de la baie, on pourrait la classer parmi les plus belles villes du monde ; malheureusement la rade n'est visible que dans les faubourg élégants de Darling Point, Pott's Point, Elizabeth Bay, Rose Bay, etc. La ville proprement dite est bâtie à plat dans le fond du golfe et ressemble à s'y méprendre aux villes du Lancashire ou du Yorkshire, telles que Manchester, Leeds ou Bradford.

Mais si la ville ne saurait frapper l'étranger que comme un monument gigantesque élevé à l'activité

anglaise — pensez donc, une ville de quatre cent mille âmes là où il y a une soixantaine d'années n'existaient que quelques galériens — les faubourgs, bâtis sur les différentes pointes qui s'avancent dans la rade, sont d'une beauté surprenante. De plusieurs maisons, de vrais petits palais, entre autres, celle qu'habitait, quand j'étais à Sydney, Lady Martin, veuve du plus grand jurisconsulte australien, on obtient un coup d'œil vraiment féerique.

Au Musée, grande cabane en briques qui défigure le parc, on trouve une collection de tableaux signés par les plus grands maîtres; mais ce que j'y ai vu de plus remarquable c'est la collection d'aquarelles dont le directeur, M. Montefiore, lui-même un artiste de talent, a le droit d'être fier.

Malgré le climat magnifique dont jouit Sydney, les parcs ne sont pas fréquentés par la Société. Vous n'y voyez ni cafés, ni restaurants. Ce sont de vastes champs assez bien entretenus où, comme dans les parcs de Londres, se réunissent les orateurs des rues (socialistes, anarchistes, salvationnistes) et les désœuvrés de toutes les classes, et où, le soir, les couples amoureux vont roucouler sur les bancs ou se rouler sur l'herbe. Mais si les parcs n'ont rien d'attrayant, le Jardin botanique est de toute beauté. Situé au bord de la rade, sur un versant en pente douce, planté des arbres et des fleurs les plus rares, orné de jolies statues, je ne lui connais pas, grâce à l'unique position qu'il occupe, de rival sérieux.

Malgré cela, on y voit peu de monde, et quand j'allais y faire ma promenade favorite, je pouvais y méditer comme dans la solitude la plus retirée. Un couple d'amoureux sur un banc, entrelacés et se regardant dans le blanc des yeux sans se dire un mot, quelque malheureux couché sur un autre banc, tâchant d'oublier dans le sommeil une nuit passée à la belle étoile et une matinée passée à jeun, quelques flâneurs dans les allées; mais pas une toilette, rien qui dénote l'existence à quelques centaines de mètres d'une société riche et élégante.

L'Australie, comme l'Angleterre, est le pays de l'amour en plein air. Chacun son goût. Une députation de gens scandalisés se présenta un jour devant le ministre pour le prier de fermer tous les parcs à la tombée de la nuit.

— Je n'en ferai rien, dit-il, laissez donc ces braves amoureux tranquilles. De l'herbe propre vaut beaucoup mieux que des draps sales. Si cela vous offusque, évitez les parcs le soir, ou restez chez vous.

C'est là du reste la réponse tacite que fait la police de Londres aux plaintes si souvent réitérées par le public au sujet de ce qui se passe et se tolère dans les parcs de la capitale du « pays moral » par excellence.

Les parcs de Sydney, fréquentés par les gens de basse condition, ne sont pas les seuls lieux de rendez-vous consacrés à Vénus. Les amoureux de bon ton — sinon pour le bon motif — sortent de

la ville et poussent jusqu'à la Falaise du sud qui forme un des majestueux piliers de l'entrée de la rade. Là se trouve un hôtel des plus accommodants.

Il faut voir la procession de cabs aux stores baissés se rendant au petit trot à Bondi, à Coogee, à la Falaise du Sud et à toutes ces Cythères mystérieuses. Arrivés à leur destination, les couples sortent de voiture, la dame ayant une voilette épaisse sur le visage et la démarche modeste d'une maîtresse d'école du dimanche, et se dirigent vers les taillis bien fourrés et bien discrets dont abonde le voisinage. Ces couples, à leur apparence du moins, appartiennent aux classes supérieures.

Promenez-vous à deux dans ces parages et personne ne prendra garde à vous. On vous regardera en ayant l'air de vous dire : « Tu sais ce que nous sommes venus faire ici ; nous savons ce que tu viens y faire; ne nous gênons pas les uns pour les autres » Mais ne vous y aventurez pas seul, comme je l'ai fait une fois, poussé, je l'avoue, par la curiosité de vérifier les mille et un petits contes qu'on m'avait glissés à l'oreille, car vous serez reçu comme un chien dans un jeu de quilles, et à chaque pas vous entendrez crier : « Il y a du monde! »

Ces promenades solitaires ont généralement lieu le matin, de dix heures à midi, c'est-à-dire à l'heure où les papas et les maris sont à leurs affaires au cœur de la ville. Cela soit dit pour montrer que

ces rendez-vous ne sauraient être ceux de jeunes fiancés auxquels les coutumes britanniques accordent tant de liberté que, grâce à cela, ils peuvent mener leurs affaires de cœur au grand jour, et sans avoir à baisser les yeux, encore moins les stores des cabs.

Impossible de parler des cabs de Sydney sans se demander pourquoi cette ville ne possède pas une seule voiture de place qui puisse contenir plus de deux personnes. Ce n'est pas tout le monde qui va à la Falaise du Sud, que diable! Si vous êtes trois ou quatre à aller au bal, au théâtre, il vous faut prendre deux cabs; si vous avez à vous rendre au chemin de fer avec six malles, il vous faut prendre six cabs. Sydney est probablement la seule ville importante du monde qui n'ait pas de voitures publiques à quatre places.

Après trois semaines de séjour à Sydney, je quittai avec grand regret les gens charmants qui m'avaient fait un si gracieux accueil; je quittai l'hôtel Australia en doutant que je puisse encore trouver pareil bien-être dans aucun autre hôtel des colonies. En arrivant à la gare pour prendre le train de Melbourne, nous trouvâmes le directeur de la ligne, le chef de gare et plusieurs autres employés d'importance qui étaient à nous attendre pour nous placer dans un excellent compartiment réservé et nous souhaiter bon voyage. Plusieurs amis avaient

apporté des fleurs à ces dames. Quand le train se mit en marche, nous nous dîmes que nous emportions un délicieux souvenir de Sidney.

Le voyage de Sidney à Melbourne est de dix-huit heures, et ne présente rien de remarquable. Des terrains plats à perte de vue, couverts de l'éternel et unique eucalyptus, rien d'autre. A cinq heures du matin il faut sortir de son wagon-lit pour changer de train à la station d'Albury. Vous êtes sur la frontière de la colonie de Victoria, et la voie du chemin de fer n'est plus de la même largeur. Ne croyez pas pour cela que vous allez pénétrer en pays ennemi. Il n'y a jamais eu de guerre entre la Nouvelle-Galles du Sud et la colonie de Victoria, mais simplement une jalousie mesquine qui se manifeste par toutes sortes de représailles. Le Néo-Gallois dit au Victorien : « Pour venir chez moi, tu auras à sortir de ton lit à cinq heures du matin. » — Cela m'est égal, répond le Victorien, pour venir chez moi, tu auras à en faire autant, attrape. » Toute la politique des colonies peut se résumer en ces deux phrases.

Le train express arrive à Melbourne à onze heures un quart du matin dans une gare qui, comme celle de Sydney, ferait honte à une ville européenne de quinze cents âmes. La raison? demanderez-vous. Tout simplement parce qu'il a fallu dépenser des sommes folles pour satisfaire les jalousies des petites villes et leur donner des gares bien bâties, quelques-

unes même ridiculement importantes, et qu'il ne reste pas d'argent pour les deux grandes métropoles qui ont à s'occuper d'autre chose et ne tourmentent pas le gouvernement.

Ici aucune difficulté à se procurer des voitures, qui ne sont plus les *hansom cabs* de Sydney, mais de petits chars à bancs à quatre places couverts d'une toile cirée comme les charrettes d'épiciers, avec deux marche-pieds très hauts, très étroits et placés exactement l'un au-dessus de l'autre, qui rendent l'entrée difficile et la sortie dangereuse.

Le Grand Hôtel, situé en face du parlement et des jardins publics, est confortable ; mais après l'Australia de Sydney, quelle dégringolade ! La cuisine n'y est pas mauvaise, mais on ne peut s'y procurer ni vin, ni bière, ni aucune boisson alcoolique, qu'il faut faire venir de chez le marchand de vin au risque de se faire remarquer dans la salle à manger par tous les buveurs d'eau et de thé.

Melbourne est une ville fondée en 1835, dont la population s'est accrue d'une manière prodigieuse. Melbourne a aujourd'hui plus de cinq cent mille habitants ; la population entière de la colonie est de onze cent mille.

La capitale est donc aussi peuplée que le reste de la colonie.

La Nouvelle-Galles du Sud, l'Australie du Sud, l'Australie de l'Ouest et le Queensland sont dans le

même cas ; ce n'est que dans la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud que l'on trouve la population bien distribuée.

Melbourne ne peut se vanter d'aucun site qui vaille la peine d'être visité ; mais, comme me le disait un jour un Melbournien, la ville peut se passer de paysage, elle en a le moyen *(Melbourne can afford to do without scenery).*

La ville, par son activité, avec ses grandes rues droites, ses bâtiments élevés, son magnifique système de tramways à câble, est essentiellement américaine. Dans Collins-Street, vous pourriez facilement vous croire à New-York, à Chicago, ou à San Francisco. Si je n'en tenais pas toujours tant pour mes premières amours, je pourrais préférer Melbourne à Sydney. Entre les deux mon cœur balance.

J'ai rencontré à Melbourne la même amabilité, la même hospitalité qu'à Sydney. J'y ai trouvé une société intelligente et choisie et peut-être plus active qu'à Sydney. L'Alliance française, par exemple, qui voulut bien donner une réception en mon honneur, compte environ cent membres. Le Salon Austral, auquel je dois aussi une charmante après-midi, est composé d'hommes et de dames, amis des lettres et des beaux-arts, qui se réunissent pour lire et se faire expliquer les chefs-d'œuvre de la littérature. C'est, comme en Amérique, la vie intellectuelle sans pédantisme.

Il faut faire mention de quelques bâtiments publics qui sont imposants : l'Hôtel de Ville, la Poste, le Parlement, le Ministère des finances, et le Musée, déjà très riche. Le *Government House*, situé à un demi-kilomètre de la ville, est plus important, mais moins pittoresque et moins bien situé que celui de Sydney. La salle de bal est superbe et de la grandeur, me dit-on, de celle de Buckingham-Palace. Les honneurs y sont faits par le plus populaire des gouverneurs et la plus gracieuse des hôtesses, le comte et la comtesse de Hopetoun. Quand j'aurai dit que la ville possède de jolis jardins publics et des faubourgs élégants, j'aurai à peu près épuisé les notes que j'ai prises sur Melbourne.

Ce qui m'avait frappé ailleurs me frappe encore ici, c'est que les colonies anglaises sont entre les mains des Écossais. Sur sept gouverneurs, cinq sont Écossais. Le président du Conseil législatif, ou Chambre Haute, est Écossais, ainsi que les trois quarts des conseillers ; le maire de Melbourne est Écossais ; l'agent général de la colonie à Londres (sorte de ministre plénipotentiaire) est Écossais [1]. L'Angleterre ne devrait pas appeler ses colonies *Greater Britain*, mais bien *Greater Scotland*.... et les États-Unis *Greater Ireland*. Quant à la Nouvelle-Zélande, elle est aussi écossaise qu'Édimbourg et plus écossaise que Glasgow. Allez à Broken-Hill, où

1. Remplacé aujourd'hui par un autre Écossais.

se trouve la plus riche mine d'argent du monde, vous y verrez cinq grandes bures conduisant aux trésors de la terre; ces cinq grandes bures portent les noms suivants : Drew, Mac-Intyre, Mac-Gregor, Jamieson, et Mac-Cullock, cinq Ecossais. Et c'est partout la même chose.

Melbourne, l'active et l'intelligente, ferme ses musées le dimanche. Une députation se présenta un jour devant sir Graham Berry, premier ministre de la colonie, pour lui demander de faire fermer les tavernes le dimanche. La députation se composait principalement de pasteurs appartenant à toutes sortes de sectes dissidentes. « Je veux bien, répondit le ministre, user de mon influence pour faire fermer les tavernes, si vous voulez bien, vous, me laisser user de cette influence pour faire ouvrir les musées. » Les clergymen n'entendaient pas de cette oreille-là, et comme ils n'insistèrent pas davantage, il faut en conclure qu'ils préféraient pour le peuple la taverne au musée. C'est sir Graham Berry lui-même qui me raconta un jour l'incident. En Angleterre, toute la population intelligente fait des pieds et des mains pour obtenir l'ouverture des musées publics le dimanche, et elle arrivera à ses fins, mais cela prendra du temps, car elle doit lutter contre toutes les forces alliées de la Sainte Cagoterie. Et cependant, c'est le premier et le plus grand des protestants, Martin Luther, qui a dit : « Ne vous soumettez à aucune forme de despotisme, et si jamais on vous

ordonne de sanctifier le dimanche parce que c'est dimanche, moi je vous ordonne de travailler, de vous promener, de danser, et de résister à tout ce qui cherche à empiéter sur la liberté chrétienne. » Les Allemands sont protestants ; mais le dimanche, en sortant de l'église, ils se rendent en foule aux musées avant de rentrer chez eux. Le sabbatarianisme étroit n'est ni protestant ni chrétien, c'est une institution juive. Luther, il n'en faut pas en Angleterre, en Écosse, et aux colonies ! Ce qu'il leur faut, c'est Calvin, John Knox, et tous ces ennemis de la joie pure et des récréations innocentes.

La population de Melbourne est, je le répète, de plus de cinq cent mille âmes ; mais, comme Sydney, elle pourrait en céder au *Bush* [1] une centaine de mille sans se trouver plus mal de la purgation. Je ne connais pas de grande ville au monde ayant plus de parasites, d'ivrognes et de fainéants qui font racine sans jamais rien produire. Ces gens préfèrent l'oisiveté et la misère au travail et au bien-être qu'ils pourraient trouver loin de la ville. Quand j'étais à Melbourne, le gouvernement avait ouvert un bureau pour procurer du travail aux gens sans emploi. Un jour ce bureau annonça qu'il lui fallait dix ouvriers terrassiers pour commencer le percement d'une voie à soixante kilomètres de Melbourne. Les ouvriers se

1. Nom qui signifie « Bois », donné à la campagne australienne.

présentèrent au bureau et les noms furent appelés selon la date d'inscription. Le secrétaire eut à appeler les noms de plus de quatre cents ouvriers avant d'en trouver dix qui purent se décider à quitter la ville pour aller travailler à la campagne. Sydney et Melbourne se peuplent au détriment du pays qui se plaint de n'avoir pas assez de bras pour se développer. On se demande comment, dans un pays où le gouvernement dispose de la terre à cinq schellings l'hectare (six pence ou soixante centimes comptant, le reste au petit bonheur), on se demande comment le désir de tout émigrant, de tout ouvrier des villes, n'est pas de mettre quelques sous de côté et de devenir par son travail indépendant et propriétaire. C'est ce que font les Allemands, les Italiens, les Suédois et les Écossais ; mais les Anglais et les Irlandais préfèrent tirer la langue et se serrer le ventre, adossés contre la devanture des tavernes de Sydney et de Melbourne.

Je ne saurais quitter Melbourne sans exprimer ma reconnaissance à notre sympathique consul général, M. Léon Dejardin, qui a bien voulu me faire le plus bienveillant accueil, m'aider de ses bons conseils, et me donner sur l'Australie des renseignements précieux.

Le voyage de Melbourne à Adélaïde est le même que le voyage de Sydney à Melbourne : dix-huit heures de paysage monotone à l'eucalyptus. Cepen-

dant, une heure avant d'arriver à Adélaïde, le terrain devient plus accidenté, la forêt plus épaisse, et quand, de la dernière hauteur, vous dominez Adélaïde, le coup d'œil est magnifique.

Adélaïde, ville d'environ cent mille habitants, n'a pas encore l'importance de Sydney ou de Melbourne, mais elle fait des pas de géant et, grâce aux céréales, aux vignobles et aux mines, elle est destinée à devenir l'égale de ces grandes cités. Selon moi, c'est la plus jolie des trois. Adélaïde est bâtie à l'américaine ; un carré divisé en blocs, le tout entouré de parcs superbes, et autour de tout cela un cadre de montagnes bleues ; mais cette ville est si proprette, si coquette, si blanche, d'apparence si gaie que vous oubliez le paysage pour ne songer qu'au bien-être que l'on doit trouver dans toutes ces jolies maisons si bien entretenues. Tout aux alentours semble fertile, prospère ; ces champs d'or, ces vignes, ces orangers cédant sous le poids des fruits, ces épais pâturages, les mines d'or, d'argent et de cuivre, presque dans le voisinage, voilà ce qui nous fait admirer Adélaïde bien plus que son Hôtel de Ville et sa Poste.

J'ai passé huit jours bien agréablement dans cette jolie ville, grâce aussi, il faut bien le dire, au bon accueil qu'ont bien voulu me faire le gouverneur et la comtesse de Kintore, le lieutenant-gouverneur (*Chief-Justice* Way), et bien d'autres qu'il me serait impossible de nommer.

Si Melbourne se vante de ses tramways, Sydney de sa rade et Adelaïde de ses parcs, je crois que Brisbane, la capitale du Queensland, se vante de sa rivière. A Brisbane, nous touchons au Capricorne; l'eucalyptus est toujours là, mais la végétation des tropiques rompt enfin la monotomie du paysage, et l'œil s'arrête avec délice sur cette verdure luxuriante.

La ville ne présente rien qui puisse intéresser un Européen. Le Parlement est un joli bâtiment et le Jardin botanique est de toute beauté.

Parmi les villes d'importance secondaire, villes de vingt à cinquante mille habitants, nous n'avons qu'à citer Newcastle, dans la Nouvelle-Galles du Sud, autrefois prospère grâce à ses mines de houille, mais aujourd'hui, grâce aux grèves, triste, morne et pauvre; Bendigo, Ballarat et Geelong, dans la colonie de Victoria. Bendigo et Ballarat, d'où l'on a extrait plus de trois milliards d'or en une trentaine d'années, ont conservé quelques traces de leur grandeur passée. Elles possèdent de superbes jardins publics, quelques beaux monuments et de jolies statues. La principale rue de Ballarat, d'une largeur extraordinaire, est la plus belle des colonies.

Les villes australiennes n'ont généralement pas d'histoire. Ballarat fait exception. C'est là que les mineurs, conduits par Peter Lalor, soutinrent un siège sanglant contre les troupes anglaises en 1854. Ils furent battus, mais leurs droits furent reconnus

et leur défaite se changea ainsi en victoire. Peter Lalor, blessé à l'épaule, se réfugia dans le *Bush*. Sa tête fut mise à prix, mais il sut échapper aux poursuites de ses vainqueurs, et, après l'amnistie générale, devint successivement membre du Parlement, ministre et président de l'Assemblée législative. Ballarat vient de lui élever une statue sortie de l'atelier de mon ami Nelson Mac Lean, le fameux sculpteur anglais. Aujourd'hui, Ballarat est triste comme une douairière, c'est-à-dire comme une femme qui *a été*.

A l'Hôtel de Ville, vous verrez les murs de la grande salle ornés d'oléographes représentant la reine, le prince de Galles, tels que les épiciers en envoient à leurs pratiques au jour de l'an. C'est pathétique.

— Comment pouvez-vous mettre de pareilles horreurs sur les murs d'une salle aussi belle ? dis-je au *Town Clerk*[1] qui m'accompagnait.

— Que voulez-vous ? me dit-il, nous n'avons pas le moyen d'acheter de tableaux. Cela vaut mieux que rien, n'est-il pas vrai ?

Et je me rappelai alors la réponse que me fit un jour un individu qui vendait, en Amérique, des bagues et des pendants d'oreilles en verres de carreaux.

— Est-ce que vraiment on achète ces choses-là ? lui demandai-je.

1. Secrétaire de la mairie.

— Bien certainement, me répondit-il, que voulez-vous qu'elles fassent les femmes qui n'ont pas le moyen d'acheter de vrais diamants ?

Il faut dire, cependant, que le musée contient des tableaux de valeur et que j'ai vu plus d'œuvres d'art à Ballarat que dans aucune ville de la même importance.

Bendigo, l'autre ville aux mines d'or, est plus active que Ballarat, mais moins jolie. Cependant elle possède une grande place entourée de monuments qui feraient honneur à une ville encore plus importante. Elle possède, de plus, un labyrinthe de fougères que je recommande aux amoureux à la recherche d'un lieu tranquille, frais et invitant. Du reste, Dieu sait si l'on y soupire !

Geelong est une petite ville endormie, consacrée à la bigoterie la plus étroite, qui se trouve, comme Melbourne, sur les bords de Phillips-Bay.

C'est dans cette ville de saints (chaque colonie peut se vanter d'en avoir une pareille) qu'un des notables, vieux fossile antédiluvien, alla au bureau de location pour demander, avant de prendre des billets pour ma causerie, s'il n'était pas dangereux de mener des dames entendre « ce Français » faire des conférences. C'est aussi dans cette intéressante ville qu'un farceur anonyme m'envoya un portrait du général Wellington en me conseillant de le placer

de manière à ce que je ne le perde jamais de vue. N'eût-il pas été plus chrétien et plus convenable d'envoyer à « ce Français » qui se trouvait de passage à Geelong, un portrait du général Bosquet qui, à la bataille d'Inkermann, sauva la vie à toute une division anglaise qui allait être massacrée jusqu'au dernier par les Russes?

Oh! l'amour des bigots!

Geelong était destinée, à sa fondation, à devenir la capitale de l'Australie et, qui sait, peut-être la plus importante ville du monde; mais — comment cela est il arrivé, je n'en sais rien — c'est Melbourne qui est la capitale de la colonie, et Geelong, après avoir cru tenir en main le pivot de l'univers, est restée Geelong.

Sic transit gloria mundi.

VII

La Société coloniale. — Les cliques. — Les journaux de société. — Gens à la mode. — « *Êtes-vous du Set !* ». — Les femmes de société. — Les Australiennes sont très belles. — Le vieux monde singé. — Un « *Snob* » colonial. — Les Australiens n'ont pas mis assez de soin à se choisir des ancêtres. — L'endroit fashionable et l'endroit sensible. *Darling Point* et *Sore Point.*

Depuis des siècles le vieux monde tolère une société oisive en considération des quelques petits services qu'elle rend aux beaux-arts qu'elle protège, au commerce qu'elle aide, à l'élégance qu'elle entretient, aux bonnes manières qu'elle perpétue; mais les mondes nouveaux ne devraient avoir d'admiration que pour le courage, l'abnégation, le travail, la fierté du devoir accompli, et ne tolérer d'autre société que celle qui peut se vanter avec droit de contribuer au progrès du pays.

Cependant, vous trouvez en Australie, qui doit son existence et son avenir à de vaillants pionniers au visage ridé par la fatigue et les souffrances, aux bras brûlés par le soleil, des gens qui se vantent déjà de ne faire œuvre de leurs dix doigts, des parasites qui singent tous les inutiles du vieux monde, et qui semblent n'avoir dans la vie d'autre but que d'arriver à appartenir à un certain monde, à un certain *set*.

Ces gens, qui ont hérité de fortunes gagnées par un travail opiniâtre et une vie d'abnégation complète, dénigrent déjà les colonies et se croiraient déshonorés en buvant un verre de l'excellent vin que produit l'Australie. Ils ont refusé d'écouter madame Melba tant qu'elle était des leurs, et aujourd'hui ils payeraient volontiers cent francs un fauteuil d'orchestre si la *diva* voulait bien aller se faire entendre à Melbourne ou à Sydney.

La société coloniale n'a absolument rien d'original. Elle se contente de copier toutes les impostures, toutes les folies du vieux monde britannique. Vous trouverez dans l'hémisphère du sud la vénalité, l'adoration du veau d'or, l'hypocrisie et le *cant* encore plus rampants que dans la vieille Angleterre, et je puis vous garantir qu'un habit mal coupé vous y fermera beaucoup plus de portes qu'une réputation douteuse, et qu'on vous pardonnera mille billevesées si vous serrez la main de l'hôtesse en levant le coude à la hauteur du menton.

Et les femmes de ce monde-là, sublimes avec leurs *sets!*

Je me rappelle deux dames que j'avais rencontrées à Melbourne et que je revis plus tard à Adelaïde où elles étaient allées demeurer.

— Eh bien, leur dis-je, comment vous plaisez-vous à Adelaïde ?

— Oh, firent-elles, nous ne sommes pas complètement installées et nous n'avons encore reçu que fort peu de visites, mais il est évident que nous pourrons fréquenter le meilleur monde. L'essentiel dans la vie c'est d'être reçu dans la société de choix, *in the proper set.*

Cette farce ridicule se joue jusque dans les plus petites villes. Là aussi ils ont leurs *sets.*

Dans un petit trou de deux mille âmes, fourré au cœur du *Bush*, je rencontrai un jour une dame avec laquelle j'entrai en conversation en lui disant que je m'étais une fois trouvé à Sydney avec une habitante de sa ville, et j'ajoutai en la nommant :

— Vous la connaissez sans doute ?

— Oui, fit-elle, comme si elle cherchait à fouiller dans ses souvenirs, je la connais... de nom, mais elle et moi nous ne fréquentons pas le même monde.

— Parfaitement, dis-je, pas le même *set*, eh ?

— Voilà.

Cette *selecte* coloniale était la femme d'un quincailler de la petite ville en question.

Franchement, chère madame, il ne peut pas être

donné à tout le monde d'être la femme d'un quincailler.

Je connais une femme de Melbourne qui s'est vantée d'avoir été obligée de cesser de voir une femme charmante et des plus distinguées, « parce que, le jour de ses réceptions, elle ne pouvait pas tolérer à sa porte une voiture de louage ».

J'en connais une autre qui me disait un jour : « Voyez-vous, les boutiquiers deviennent intolérables, aujourd'hui ils se faufilent partout ». Le père de cette *haulte* dame est maraîcher dans un des faubourgs de Melbourne.

Les femmes de cette curieuse société font de la réclame comme les plus audacieux marchands de pommade pour faire repousser les cheveux. Quand elles donnent un dîner, une soirée ou un bal, elles envoient des invitations aux journaux afin que des reporters puissent venir prendre des notes et raconter en détail ce qui se passe chez elles. C'est ainsi que leurs toilettes se trouvent décrites dans les journaux, leurs invités nommés et le menu de leurs dîners donné en détail.

Leurs portraits en robes décolletées sont affichés à la vitrine des photographes avec leurs noms. Pourquoi pas leur adresse? dirait un Français, si pareille chose se voyait à Paris.

Il existe dans les grandes villes de l'Australie de six à dix journaux, dits journaux de société, qui vivent de ce vilain travers anglais, le *snobbery*. La

langue française ne fournit point de mot qui exprime la chose, et je crois que nos ennemis les plus acharnés seraient les premiers à reconnaître que la raison en est que nous n'avons pas ce travers-là. Dieu nous pardonne, nous en avons d'autres; mais si je me sens quelquefois fier d'être Français, c'est que, entre cent autres raisons, nous n'avons pas en France de journaux de société. Cela nous importerait peu de savoir que « Miss Jones a pris le thé lundi avec Miss Robinson », ou que « Miss Brown a dansé mardi chez madame Smith ». Nous ne tenons nullement à savoir que « madame A... était superbe en rose au bal de madame B... », et que « madame C... a reçu ses invités à l'entrée du salon avec beaucoup de grâce », ou encore que « mademoiselle D... était belle à faire tressaillir en bleu électrique ».

Nos femmes, Dieu merci, sont plus modestes et plus sérieuses que cela. Non seulement elles ne permettent pas aux photographes d'afficher leurs portraits à leurs vitrines; mais si vous allez au Salon pour y voir les portraits de nos femmes peintes par des Bonnat, des Carolus Duran, je vous assure que vous ne verrez sur le catalogue le nom d'aucun original. Sur les boulevards, il est vrai, sont exposées les photographies de nos actrices, avec le nom au bas de chaque portrait, mais c'est là une autre affaire : la profession du théâtre exige de ceux et de celles qui la suivent qu'ils fassent constamment de la publicité.

Le *snobbery* n'est pas un trait caractéristique des Australiens, c'est un trait caractéristique de l'Anglo-Saxon, développé à outrance aux colonies, que l'on trouve en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis et partout où se parle la langue anglaise. Dans tous ces pays-là les journaux de société foisonnent.

En Australie, ce n'est pas seulement Melbourne, Sydney et Adelaïde qui se payent ce luxe. Il n'est pas jusqu'à tel ou tel petit faubourg de la ville qui n'ait, lui aussi, son *society-journal.* Voyez d'ici la *Gazette des Batignolles*, rapportant les faits et gestes des habitants de ce respectable quartier de Paris, et tâchez de vous imaginer que vous pourriez lire pareille feuille avec intérêt.

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus amusant, c'est que tous ces journaux de société anglo-saxons adoptent le ton de *censores morum;* et il n'en est pas un qui ne se pose en Juvénal hebdomadaire, tout en flattant ses abonnées par des comptes rendus de ce qui se passe chez elles, accompagnés de détails qui devraient faire rougir de honte une maîtresse de maison qui se respecte.

Laissez-moi vous avouer que je commence à être fatigué d'entendre constamment porter aux nues la modestie des femmes anglo-saxonnes. J'en ai les oreilles rebattues. A des bazars, tenus en Angleterre et aux colonies, dans le but d'acheter un orgue pour l'église ou d'obtenir assez d'argent pour achever le clocher, j'ai vu des femmes et des jeunes filles se

conduire comme de vraies farceuses pour remplir la caisse du pasteur.

J'ai vu, dans la société des grandes villes australiennes, des femmes de toute beauté, de jolies figures admirablement plantées sur des épaules superbes, plantureuses sans être exagérées ; mais j'y ai rencontré les femmes les plus frivoles qu'il se puisse imaginer. Bals, dîners, soirées, visites de convenance, *garden* et *lawn-tennis parties*, voilà le seul but, l'unique occupation de la vie. Ces femmes sont sans originalité. Leur conversation est sans matériaux, sans intérêt et sans naturel. La vie sociale n'a ni l'élégance recherchée ni la vivacité spirituelle de Paris ; elle n'a ni l'entrain ni l'animation intellectuelle de New-York ou de Boston. C'est l'ennui déguisé en gaieté. Les hommes parlent finance, laine et moutons ; les femmes parlent scandale, débinent leurs connaissances, et discutent la question de savoir si madame une Telle appartient ou non à tel ou tel *set*.

Comme *snob*, voici qui est assez réussi.

Il s'est trouvé à Hobart (Tasmanie) un torchon hebdomadaire qui, ayant appris que j'avais été pendant quelques années professeur à la Grande École de Saint-Paul à Londres, crut m'insulter en m'appelant « ancien pion ». Je dois dire que je ne m'en suis pas moins bien porté : il est de ces « insultes »

qui font plus de mal à ceux qui les bavent qu'à ceux qui les reçoivent. C'est là la seule note désagréable qui me soit venue aux oreilles, la seule éclaboussure que j'aie reçue aux colonies et elle n'a pas fait tache. M. Alphonse Daudet, dans ses *Trente ans de Paris*, s'est vanté d'avoir été pion, je pourrais donc, moi, en être très fier... si je l'avais été !

Pauvre idiot, bête de *Snob !*

Placez deux Anglais sur une île déserte et, au bout de peu de temps, l'un des deux aura découvert que son grand-père valait mieux que le grand-père de l'autre et il aura inauguré une aristocratie dans l'île, et peut-être même lancé un *society-journal* pour y faire rapporter ses faits et gestes.

La plupart des gens de société, dans les pays anglo-saxons surtout, passent une grande partie de leur temps à retrouver leurs ancêtres et à se fabriquer des arbres généalogiques dont le tronc prend racine au moyen âge. Les Australiens ne font rien de la sorte. Comme le reste du genre humain ils ont des ancêtres, mais beaucoup d'entre eux préféreraient n'en point avoir. Leur origine, dans la Nouvelle-Galles du Sud et la Tasmanie, est un endroit sensible sur lequel il ne faut pas mettre le doigt.

Voltaire a dit qu'un homme ne saurait prendre trop de soin à choisir ses ancêtres. Bien des Australiens n'ont tenu aucun compte de cette sage

recommandation. On sait, en effet, que les premiers colons de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie étaient des galériens. Aussi les Australiens de ces colonies ne s'intéressent-ils guère qu'aux deux générations qui les ont précédés. Et, cependant, il faut se rappeler que l'Angleterre d'il y a soixante et soixante-dix ans transportait en Australie de braves gens dont les crimes seraient aujourd'hui punis de quelques jours d'emprisonnement ou même simplement d'une amende de quelques schellings. Malgré cela le fait n'en reste pas moins là.

L'aristocratie de Sydney est allée s'établir aux environs de la ville, sur de jolis promontoires d'où l'on domine la plus belle rade du monde. Ces faubourgs élégants s'appellent Darling Point, Pott's Point, etc. Darling Point (la Pointe Chérie), voilà l'endroit fashionable.

Juste en face se trouve l'île des Kakatoès, où logeaient les galériens au temps jadis, voilà l'endroit sensible.

Botany-Bay n'existe plus depuis longtemps. On voit maintenant Elisabeth-Bay, Rose-Bay et plusieurs autres quartiers recherchés par des gens que j'ai trouvés pour la plupart d'une amabilité, d'une hospitalité que je ne saurai jamais oublier.

Disons donc au plus vite que les Australiens n'ont point d'ancêtres. Nous touchons d'ailleurs à un siècle où les gens seront jugés d'après leur mérite, et non d'après leurs ancêtres, même en Angleterre.

Quand j'aurai dit que j'ai rencontré dans les colonies des gens charmants, des gens aussi aimables et aussi distingués qu'on puisse le désirer dans la meilleure société européenne, cela sera suffisant, je l'espère, pour que ce chapitre ne soit pas interprété en mauvaise part. Ainsi donc, chère madame, qui me faites l'honneur de me lire à Sydney ou à Melbourne, veuillez ne rien voir dans ce chapitre qui soit à votre adresse, car bien certainement ce n'est pas de vous qu'il s'agit. La société dont je parle n'est pas la vôtre, qui est de bon aloi, mais l'autre, celle que l'on place entre deux guillemets. Voilà qui est bien compris, n'est-ce pas?

VIII

L'hospitalité des colonies. — Les gens chez eux et chez les autres. — Extrême obligeance de l'Australien. — Enfantillage. — Visite aux quatre éternels bâtiments des villes coloniales. — Impressions. — Dépenses folles. — Donnez-nous une prison. — *Qui est Bismarck ?* — *Connais pas.* — Au temps jadis.

Les habitants des colonies anglaises sont, comme les Anglais chez eux, les gens les plus aimables et les plus hospitaliers qui soient au monde. Je dis et répète emphatiquement, « comme les Anglais chez eux », car ce serait à tort qu'on jugerait les Anglais d'après les échantillons que l'on rencontre souvent en voyageant sur le continent.

Et, ici, nous pourrions peut-être poser une question. Comment se fait-il que les Anglais, qui sont si aimables chez eux, soient souvent si désagréables en voyage? Et nous pourrions, en réponse, répéter la question que Labiche nous pose dans *le Voyage de*

M. Perrichon : « Comment se fait-il que les Français, qui sont si spirituels chez eux, soient si bêtes chez les autres ? »

Si l'on veut juger un homme, il faut l'étudier chez lui, au naturel, alors qu'il est bien lui. L'ignorance de la langue et des us et coutumes du pays étranger où il se trouve le rend gauche. A l'étranger, il joue un rôle qu'il sait plus ou moins mal. A part le gentilhomme parfait, qui est et reste partout gentilhomme parfait, l'homme hors de son pays est plus ou moins comme un poisson hors de l'eau. Il n'est pas dans son élément. Il ne respire pas librement, il vit mal. Il n'est pas dans son cadre, encore moins dans son assiette. Ce n'est pas lui. Je crois que Dieu, en créant l'homme, lui a dit : « Tu resteras chez toi. »

L'Anglais chez lui me plaît et je fais de mon mieux pour lui plaire ; mais qu'un Anglais à Paris m'arrête pour me demander sans même toucher son chapeau : *Où est le roue de Révolé?* il m'ennuie et me déplaît, et je lui réponds invariablement : « *Roue de Révolé?* Connais pas. » Voilà.

Ma parole d'honneur, je crois même qu'on change le physique de l'Anglais qui voyage. J'avoue n'avoir jamais rencontré en Angleterre l'Anglais aux favoris rouges [1] et les Anglaises aux longs crocs qui font les délices de nos journaux comiques ; mais je dois

1. Voilà vingt ans que les Anglais ne portent plus de favoris.

dire, pour être juste envers mes confrères de Paris, que, en France, en Suisse, et partout où l'on rencontre les touristes, j'ai compté ces types-là par douzaines, et, ce qu'il y a de plus joli, c'est que les nombreux amis que j'ai en Angleterre sont, à ce sujet, du même avis que moi. Allez donc expliquer ce phénomène-là, vous qui vous y entendez.

Comme les Anglais chez eux, j'ai trouvé les Australiens — et, pour comprendre les habitants de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie, je dirai les Australasiens — d'une hospitalité charmante. Je ne me rappelle pas, par exemple, une seule ville où, le jour de mon arrivée, je n'aie pas été fait membre honoraire du club de l'endroit. C'était à qui m'offrirait une promenade en voiture ou à cheval, un pique-nique, une partie de chasse. Les invitations les plus empressées pleuvaient de toutes parts. Dans les campagnes, la maison était ouverte. J'y entrais. J'aurais pu m'y installer.

Si les habitants des colonies ont tous les petits travers des peuples vivant dans une société nouvelle, ils en ont, sans exception, toutes les qualités. En cela ils ressemblent aux Américains.

Et qu'est-ce que l'Australie sinon une Amérique en herbe?

Mais n'anticipons point. Le fait est, cependant — on peut le dire dès le début de ce récit — que l'Australien commence à ne plus aimer s'entendre appeler

colonial. Il est fier de son pays, l'esprit de nationalité grandit chez lui tous les jours, et aujourd'hui il est fier de s'appeler et de s'entendre appeler Australien.

Il est fier, non seulement de son pays, mais de sa petite ville qu'il a vue, pour ainsi dire, sortir de terre et qu'il s'est efforcé de rendre florissante. Comme l'Américain, il vous demande, alors que vous sortez du train et que vous avez à peine eu le temps de secouer la poussière de vos vêtements, ce que vous pensez de l'Australie, de sa petite ville que vous venez d'apercevoir pour la première fois, et, n'aurait-il à se vanter que d'une rue parsemée de petites masures en bois, il offre séance tenante de se mettre à votre disposition pour vous montrer lés points intéressants de la ville. Les points intéressants de la ville ! c'est à se tordre.

Des gens, à qui je n'avais jamais parlé de ma vie, traversaient la rue pour venir me dire : « Regardez bien, monsieur, vous êtes ici dans le Jardin de l'Australie. » Chaque district de l'Australie est le jardin des colonies. Ma réponse était clichée : « Vous avez raison, répondais-je, c'est ce que j'ai encore vu de plus joli aux colonies, et vous avez le droit d'être fier de votre district. »

On m'a mené voir de petits bâtiments composés de trois ou quatre pièces, meublées d'une table, de quatre ou cinq bancs, d'un tableau noir et d'une carte de géographie. Le tout s'appelait Ecole Technique

ou Ecole des Arts. Dans le vestibule, au rez-de-chaussée, se trouvait le registre des visiteurs où l'on me priait d'inscrire l'impression de ma visite. Mon impression aussi était clichée. « Considérant l'âge de cette ville, écrivais-je, je connais peu d'endroits en ce monde possédant une Ecole Technique qui promet autant que celle de A. ou de B. » N'est-ce pas là l'Amérique où, dans chaque petit trou de ville, se vend un album des vues de l'endroit, c'est-à-dire la photographie de la pharmacie Smith, de la bonneterie Jones, de l'hôtel tenu par Brown, etc. ?

Il faut envier le bonheur des Australiens. Ils sont parfaitement satisfaits d'eux-mêmes. En voyage ils poussent des cris d'admiration à la vue d'une colline qu'ils appellent montagne, d'un filet d'eau qu'ils appellent rivière. Il est curieux de voir, dans cet immense pays, le petit bourgeois le plus provincial qu'il soit possible d'imaginer, et si vous ne le félicitiez pas des choses qu'il a accomplies, vous manqueriez non seulement de générosité, mais de politesse. Je rends grâce au ciel de ce qu'il n'existe pas en Australie une seule ville où je n'aie pu payer l'amabilité et l'empressement de mes hôtes en visitant l'Hôtel de Ville, le Bureau de Poste et l'Ecole Technique, et en inscrivant mes impressions sur le registre des visiteurs.

Parmi les causeries que je faisais en public, j'en avais une intitulée : « La plus heureuse Nation du

Monde. » C'était une causerie sur la France et les Français. Voilà dix ans que je voyage dans tous les coins du monde et il y a longtemps que je suis arrivé à cette conviction, que la France, quels que soient ses défauts, ses travers, ses vices même, est la plus heureuse nation du monde, bien certainement le pays où l'on sait le mieux vivre. Un Australien vint un soir s'asseoir près de moi dans le fumoir d'un club. « Quel observateur étonnant vous êtes, me dit-il, il n'y a que deux mois que vous êtes arrivé aux colonies et je vois par les journaux que vous allez faire une conférence sur l'Australie. » Pour lui, la plus heureuse nation du monde ne pouvait être que l'Australie.

Les peuples sont comme les individus. Quand ils sont jeunes ils sont enfants et possèdent tous les traits caractéristiques de l'enfance, la curiosité, la susceptibilité, le plaisir de s'entendre louer, et la jalousie du petit frère ou de la petite sœur si les joujoux et les bonbons ne sont pas distribués avec la plus stricte impartialité.

Je connais, dans la Nouvelle-Galles du Sud, une petite ville de quinze ou seize cents âmes qui, jalouse de sa voisine parce qu'on venait d'y bâtir une prison, insista pour que son représentant au parlement obtînt du gouvernement une prison aussi grande et aussi belle que celle de la voisine. Comme d'habitude, le gouvernement accéda à la demande du député. C'est ainsi que les monuments poussent aux

colonies. Les électeurs disent au représentant : « Si tu n'obtiens pas pour nous un nouvel Hôtel de Ville ou un nouveau Bureau de Poste, nous ne voterons plus pour toi et tu perdras ta place de trois cents livres sterling. » Le représentant du peuple dit au ministère : « Il me faut un Hôtel de Ville ou une Ecole Technique pour la ville que je représente. Si vous ne me le donnez pas, je ne voterai pas pour vous et vous perdrez votre place de mille livres. » C'est ainsi que, dans les plus petits trous de deux mille habitants, dans les sept colonies de l'Australie, vous verrez un Hôtel de Ville qui a coûté six cent mille francs, un Bureau de Poste qui a coûté cinq ou six cent mille francs, un Tribunal [1] à l'avenant, etc. Pour faire face à ces dépenses folles, le pays emprunte et se trouvait, à l'expiration de ma visite, sur le point de faire faillite.

L'Australie a pour devise : *Avance, Australie ;* mais c'est John Bull aîné qui avance... les fonds.

Pour en revenir à ma petite ville, elle obtint donc sa prison. Mais quand cette prison fut terminée, elle resta six mois sans locataires. Que firent les habitants ? Ils tinrent un meeting d'indignation et formulèrent, sous forme de résolution, l'espoir que les magistrats et la police feraient désormais strictement

1. A Maryborough (Victoria) on plaçait au Tribunal un plafond de cent vingt-cinq mille francs. Pour le fixer on avait fait venir des ouvriers d'Allemagne. La ville n'a pas encore quatre mille âmes.

leur devoir, *afin que ce déplorable état de choses cessât d'exister.*

Il y a du bonheur à se croire en possession de ce qu'il y a de mieux au monde, et les Australiens jouissent de ce bonheur-là. Ils sont satisfaits de leur sort et ne s'occupent plus du vieux monde qui a cessé de les intéresser. Je parlais un jour avec un Anglais établi aux colonies depuis près de cinquante ans. Nous causions de l'Europe et j'eus l'occasion de mentionner Bismarck et quelques autres noms assez connus. Je crois, Dieu lui pardonne, qu'il n'avait jamais entendu ces noms-là de sa vie. Aussi je l'interrompis et lui dis :

— Peut-être ne vous occupez-vous pas beaucoup de ce qui se passe en Europe ?

— Mon cher monsieur, répondit-il, pour vous dire la vérité, voilà bientôt cinquante ans que je suis en Australie, et je puis maintenant me passer entièrement de l'Europe.

L'Australien éprouve plus de plaisir à entendre chanter les amateurs de sa petite ville qu'à écouter les grands chanteurs que l'Europe lui envoie de temps à autre. Livré à lui-même, il prend ses plaisirs au club, aux bazars d'église, aux meetings politiques et sociaux, en un mot à tout ce qui est d'intérêt local.

Ouvrez les journaux publiés dans les colonies, et vous n'y verrez, pour ainsi dire, aucune nouvelle d'Europe, si ce n'est à Sydney ou à Melbourne ;

mais ces deux grandes villes ne sont pas l'Australie. La véritable Australie, ce sont ces centaines de petits centres de population éparpillés sur un continent à peu de chose près aussi grand que l'Europe tout entière. Si cependant, les *cricketers* australiens se trouvent en Angleterre ou en Amérique, de longues dépêches à dix francs le mot tiennent les Australiens au courant des parties de cricket dans lesquelles ils se trouvent engagés. C'est l'intérêt local qui domine tout Les Américains sont plus avancés. Ils ont passé cette période de transformation. L'Europe les intéresse ; mais il faut ajouter que l'Amérique n'est qu'à six jours de l'Europe, tandis qu'il faut six semaines pour se rendre d'Angleterre en Australie. De plus, l'Australie est beaucoup plus jeune que l'Amérique.

Oui, elle est jeune, cette bonne et brave Australie, et quand on songe à ce qu'elle a accompli en quelques années, il me semble qu'elle peut rire de ses petits travers comme je le fais.

Je me promenais un jour en voiture à Broken-Hill, la ville la plus riche du monde en mine d'argent, Broken-Hill, il y a huit ans un désert, aujourd'hui peuplé de quarante mille habitants. Nous passâmes devant une bicoque en ruine.

— Qu'est-ce que c'est que cette vieille masure ? dis-je à mon compagnon, un ingénieur de l'endroit.

— Oh, ça? fit-il, c'était au temps jadis *(in the old times)* le tribunal de la ville.

Au temps jadis! moi, je songeais au temps des croisades.

— Que voulez-vous dire? Au temps jadis? Mais je croyais que Broken-Hill n'avait que six ou sept ans d'existence.

— Oh! dit-il nonchalamment, je veux dire, il y a trois ou quatre ans.

Voilà *le temps jadis* de l'Australie.

IX

Le sans-gêne des colonies. — Société d'admiration mutuelle. — Un curieux toupet. — Un aimable propriétaire. — Politiciens modestes. — Conseils donnés à l'Angleterre par un ministre australien. — Provincialisme. — Napier. — Opinions de madame Sarah Bernhardt. — M. Stanley et le conseiller municipal. — Le Czar n'a qu'à bien se tenir. — Je présente Sophocle aux colonies et joue un mauvais tour à Corneille. — Toupet colonial.

Vous trouvez dans les colonies anglaises tous les traits caractéristiques des Américains et des peuples qui n'ont que relativement quelques années d'existence : non seulement l'enfantillage et l'irrévérence, mais la suffisance et le sans-gène.

Chaque colonie anglaise forme une immense Société d'admiration mutuelle, jalouse de ses voisines et persuadée de sa supériorité. Le provincialisme si accentué des Australiens provient de leur isolement

et de leur ignorance complète du vieux monde. Leur suffisance naît de l'esprit démocratique, de l'esprit d'indépendance inculqué chez eux depuis la plus tendre enfance, et qui fait dire à tout libre Breton : « Je vaux autant que mon voisin », c'est-à-dire « je lui suis bien supérieur ».

C'est là un sentiment anglais qui se développe aux colonies.

Que les plus grands savants de l'Angleterre se réunissent au Mansion-House pour faire hommage à M. Pasteur et reconnaître publiquement la réussite complète de ses grandes découvertes, vous pourrez lire dans les journaux du lendemain quelque lettre d'un ignorant prétentieux, déclarant que M. Pasteur est surfait, et que ses découvertes sont loin de le satisfaire.

Si un ouvrier français se trouvait à la Sorbonne ou au Collège de France, et qu'il y entendît la conférence d'un Caro ou d'un Renan, il quitterait respectueusement la salle en se disant : « Mon garçon, cela n'est pas à ta portée, tu t'es fourvoyé. » Un ouvrier anglais, australien surtout, quitterait la salle en haussant les épaules et criant à tue-tête : « Faut-il qu'il y ait des gens bêtes pour trouver cela intéressant! c'est un imbécile. »

L'Australien des classes inférieures n'a de respect pour rien de ce que le monde tient respectable : talent, vieillesse, position. Il appelle ses parents *le vieux* et *la vieille*, et s'il n'est pas parfaitement sûr

de ne pouvoir faire les vers aussi bien que Shakespeare, c'est tout simplement parce qu'il n'a jamais essayé.

Dans tous les coins de la terre où se trouvent réunis quelques Anglais, vous voyez l'insupportable individu qui envoie des lettres aux journaux pour y faire connaître ses opinions *urbi et orbi*. Questions politiques, religieuses, sociales, commerciales, littéraires, dramatiques, tout cela est de son domaine, il est la science infuse. Vous trouvez le type à Londres ; il fourmille dans les provinces de l'Angleterre. Il décide toutes les grandes questions d'état, il conseille les souverains de l'Europe, critique les travaux d'Édison ou les découvertes de Pasteur ; rien n'est sacré pour sa plume d'orgueilleuse nullité. Il a un remède pour tous les maux de la terre.

Cet être assommant que l'on trouve à foison dans les colonies, est modeste. Il signe ses lettres d'un pseudonyme. C'est généralement *Vérité* ou *Veritas*, *Justice* ou *Justitia*, *Observateur*, plus généralement encore il signe *Pro Bono Publico*. Quand la lettre paraît, il achète quantité de numéros du journal qu'il envoie à ses amis, en ayant soin de mettre au bas de la lettre : « *Pro Bono Publico*, c'est moi. » Ces gens sont les *Perrichons* du monde anglo-saxon.

Quel sans-gêne, quel aplomb ils ont ces Australiens ! Je me rappelle avoir été un jour arrêté, dans une

rue de Sydney, par un jeune homme assez bien mis qui me tapa sur l'épaule et me dit :

— Êtes-vous Max O'Rell ?

— Oui, que désirez-vous ?

— Oh, rien. Je voulais vous regarder, voilà tout.

Si vous êtes fier, n'allez ni dans l'Ouest de l'Amérique ni dans les Colonies, où l'on vous remettra vite à votre place. En arrivant un jour à l'hôtel d'une ville, je m'enquis de l'adresse d'un monsieur pour lequel j'avais une lettre d'introduction.

— Où demeure M. B... ? demandai-je.

— Voulez-vous dire Dick B... ? répondit mon hôtelier.

On n'est connu, aux Colonies, que comme Dick, Tom ou Harry.

Le propriétaire d'un hôtel australien où j'étais descendu vint me trouver immédiatement après mon arrivée, et me dit d'un air aimable mais quelque peu protecteur : « Il y a en ce moment une douzaine de commis-voyageurs *(commercial gentlemen)* dans mon hôtel ; si vous voulez, je vous présenterai à eux ; peut-être que vous leur plairez et ils iront vous entendre ce soir à l'Hôtel de Ville. »

Cet obligeant hôtelier voulait me servir. Ses intentions étaient excellentes. Je le remerciai en m'excusant.

Toutes les oies coloniales sont pour le moins des cygnes.

En face de mon hôtel à Wagga-Wagga (que l'on doit se trouver handicapé quand on demeure à Wagga-Wagga !), se trouvaient trois petites boutiques, l'une de nouveautés, l'autre de quincaillerie, la troisième d'épiceries. La première s'appelait *Emporium Imperial*, la seconde *Palais de Commerce*, et la troisième *Grand Entrepôt commercial*, prononcé par les habitants *Inneterpotte*.

Je passe les *Louvres* et les *Bons Marchés* de Tarakundra, Maratitipu et Ratatata.

Dans une petite ville de quinze cents âmes, j'ai vu écrit, au-dessus de la petite boutique d'un fruitier où se trouvaient à l'étalage quelques livres de cerises et de fraises, *Au Palais des Fruits*, et cela en français, ne vous déplaise.

Mais qu'est-ce que tout cela, comparé à cette petite boutique d'Invercargill (Nouvelle-Zélande) où se débitent des petits jouets à deux sous et qui porte l'inscription *Dépôt Leviathan de Joujoux?*

Chez les politiciens des colonies la suffisance devient épique. Le politicien démocrate est assez suffisant partout. Le politicien colonial, jugez donc !

Sir Georges Dibbs, premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud et chevalier-commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George (peu de politiciens échappent à ce titre) alla, au printemps [1] de l'année

1. Dans l'hémisphère du sud, c'est l'automne.

1892, passer quelques mois en Angleterre et profiter de son voyage pour entretenir le gouvernement anglais des affaires de la colonie. Pendant des mois les journaux australiens furent remplis de dépêches reportant les faits et gestes du grand homme d'État. Il avait dîné ici, dansé là ; il avait passé quelques jours au château de lord A. ou chassé avec lord B. ; il avait été présenté à Son Altesse Royale le prince de Galles, baisé les mains de la reine. C'était Dibbs à toutes les sauces. Grande fut la surprise un jour de lire dans les journaux une dépêche annonçant que le démocrate (presque républicain) australien s'était agenouillé devant Sa Majesté Britannique pour recevoir le titre de chevalier. « Il ne l'a pas volé », s'écrièrent les uns. « Du train qu'il y allait, s'écrièrent les autres, cela ne pouvait pas lui manquer. Maintenant ça y est, ces aristocrates anglais l'ont débauché ». Les uns rirent, d'autres se moquèrent, d'autres encore commencèrent à se fâcher. Les dépêches continuèrent à inonder les Colonies, mais annoncèrent bientôt le retour du nouveau chevalier. Etait-ce un courtisan ou un fidèle *colonial* qui allait rentrer?

Le ministre australien rentra et reparut, à un grand meeting de réception tenu dans le magnifique Hôtel de Ville de Sydney, dans son vieux rôle d'ami du peuple. Ce n'était pas un collier de ruban violet à bords cerise qui l'avait changé. Ce collier, dit-il, il l'avait accepté à corps défendant. La reine l'avait voulu, et il avait fallu s'incliner jusqu'aux genoux.

Il fallait maintenant expliquer le voyage à la jeune démocratie australienne. Le ministre s'en tira à merveille.

J'extrais de son modeste discours le passage suivant. Il est sublime.

— On me jette à la figure que j'ai été sur les brisées de mes prédécesseurs et que je n'ai fait que renouveler leurs efforts pour faire respecter en Angleterre les droits de cette colonie. Cela est parfaitement vrai. Ce n'est jamais après un premier essai que les grands événements dans la vie des peuples se sont accomplis. Lisez la vie d'Abraham Lincoln et vous en serez convaincu. C'est la patience seule qui remporte de grandes victoires. J'ai eu plusieurs entrevues avec M. Goschen [1], et j'avoue qu'il m'a donné du fil à retordre. En regardant sa mâchoire ferme, carrée, je me suis dit : Voilà enfin un adversaire digne de rompre une lance avec moi. M. Goschen m'a dit qu'il n'approuvait pas notre politique fiscale. Je lui ai répondu que cela n'était point son affaire *(très bien!)*, que cela regardait seulement le peuple de la Nouvelle-Galles du Sud *(applaudissements)*, et je puis vous affirmer que M. Goschen, en un rien de temps, s'est rendu à mes vues.

Voilà, certes, qui est du plus haut comique.

Je vous assure que si l'Angleterre, dans sa solli-

1. M. Goschen, un des premiers financiers du monde, était alors chancelier de l'Échiquier anglais.

citude maternelle, offrait à l'Australie, dont les finances sont en ce moment dans un pétrin impossible, de lui prêter M. Goschen (comme jadis elle le fit en Egypte) pour l'aider à mettre un peu d'ordre à ses affaires, le peuple des colonies répondrait que l'Australie possède des Goschens à la douzaine, et que John Bull peut se mêler de ce qui le regarde et rester chez lui.

Le ministre de la Défense nationale de l'une des colonies australiennes (ancien boucher devenu politicien) se trouvait un jour sur la Tamise avec plusieurs officiers anglais. Il se mit à critiquer les fortifications et à expliquer combien il serait facile de s'emparer de Londres. Les autorités militaires et navales écoutèrent l'ancien boucher et ne bronchèrent point. Le sang-froid britannique est prodigieux. Pendant longtemps l'anecdote fit le bonheur des clubs de Londres.

Un jour de fête publique, le maire d'un petit bourg m'invita à l'accompagner jusqu'au lieu où les paisibles habitants s'étaient assemblés pour passer la journée à se divertir. Quand nous arrivâmes, une députation se présenta pour souhaiter la bienvenue à son Adoration (c'est ainsi que les maires d'Angleterre et des colonies concourent modestement avec la divinité).

Le maire, sans quitter la voiture, se leva et adressa à la foule quelques paroles bien senties de circons-

tance. Tous écoutèrent dans le recueillement le plus complet.

— Oui, mes chers concitoyens, s'écria le maire, quincailler de métier, divertissez-vous, vous l'avez bien mérité. Une communauté aussi travailleuse que celle-ci peut s'amuser de bon cœur, la conscience satisfaite. Je vous remercie des bonnes paroles que vous m'avez adressées. Elles m'ont été droit au cœur. Tant que j'aurai l'honneur d'être votre maire, vous pourrez compter sur moi. Je m'intéresserai toujours aux récréations du peuple.

Jamais capitaine de pompiers, à Fouilly-les-Épinards, ne fit un discours plus pénétré d'importance personnelle que ce bon maire australien.

Les peintres de Melbourne ont tous les ans, au mois de mai, un banquet pour célébrer l'ouverture de leur exposition.

J'assistais à ce banquet. Les académiciens royaux de Londres ont aussi une fonction de ce genre-là.

On propose un toast à l'art dans la colonie de Victoria.

Un artiste se lève et répond. Il termine son *speech* en disant :

— L'art dans cette colonie fait tellement de progrès que, dans peu de temps, le Salon de Paris et l'Académie royale de Londres verront exposés sur leurs murs des tableaux victoriens qui ne le céderont en rien aux œuvres des premiers peintres français et anglais.

On me pria de dire quelques mots.

— Messieurs, dis-je à cette assemblée, permettez-moi de me faire prophète, puisque je ne suis pas dans mon pays. Je vois venir à grands pas le jour où es peintres français et anglais ne seront vraiment célèbres que lorqu'ils auront réussi à faire accrocher leurs tableaux à Melbourne.

L'assemblée se dispersa immédiatement et alla se coucher.

Plus la ville est isolée, plus le provincialisme est prononcé. Il existe, sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande, une petite ville de trois ou quatre mille âmes dont l'importance personnelle est homérique. C'est Napier.

Je venais de faire une causerie au théâtre de Wellington, capitale de la Nouvelle-Zélande. La salle était comble, et jamais auditoire intelligent ne m'avait fait l'honneur de m'apprécier avec plus de sympathie et de chaleur. A la sortie, mon impresario attrapa au vol le bout de conversation suivant :

— Quel succès !

Puis quelques remarques flatteuses.

— Pas mauvais, fit l'autre ; mais à Napier il ne serait pas apprécié. Nous sommes plus difficiles que cela.

Mon impresario n'a jamais osé me mener à Napier.

Quand on a réussi à satisfaire Paris, Londres, Édimbourg, Glasgow, Birmingham, Manchester,

Liverpool, New-York, Boston, Philadelphie, Chicago. San Francisco, Sydney, Melbourne, Adelaïde, etc.. on regrette de ne pas se sentir de force à satisfaire Napier.

C'est à Napier que, après le concert donné dans cette ville par l'éminent baryton anglais, M. Charles Santley, un journal s'écria qu'il y avait à Napier au moins vingt amateurs qui chantaient tout aussi bien que M. Santley et *beaucoup plus fort*.

J'aurais voulu faire des causeries à Napier en français. Je m'y serais probablement fait dire que mon français était loin d'être irréprochable.

J'ai rencontré un jour un brave Australien, habitant un petit trou de quelques centaines d'âmes dans la colonie de Victoria. Il était incapable de parler ou de comprendre un mot de français. Il était allé à Melbourne voir madame Sarah Bernhardt jouer *Adrienne Lecouvreur*.

— Eh bien, lui dis-je, que pensez-vous de notre grande tragédiennne ?

— Pas mauvaise, répondit-il ; mai crois qu'on la surfait beaucoup.

Il y a quelques années, le fameux Stanley, l'intrépide explorateur de l'Afrique centrale, fit une tournée de conférences dans les colonies australasiennes. Il avait confié ses destinées à M. R.-S. Smythe. Il ne pouvait les placer en meilleures

mains. Quelques jours avant de faire paraître M. Stanley à Newcastle, dans la Nouvelle-Galles du Sud, M. Smythe se trouvait dans cette ville pour y préparer son terrain. Il rencontre un conseiller municipal de sa connaissance. Après avoir échangé les politesses de circonstance, le conseiller municipal dit au fameux impresario australien :

— Eh bien, Smythe, qui est-ce que vous allez nous faire entendre?

— J'ai l'intention d'amener M. Stanley la semaine prochaine. Croyez-vous qu'il aura du succès?

— Je n'oserais vous l'assurer, répondit le digne conseiller municipal. J'ai plusieurs fois fait *moi-même* des conférences à Newcastle, et je n'ai jamais pu réussir à avoir du monde.

Une petite feuille de Nelson, ville d'environ deux mille âmes, dans la Nouvelle-Zélande, parlant d'une conférence de M. Stanley, remarquait « que M. Stanley était assez bon conférencier, mais qu'il était loin de posséder à fond son sujet ».

C'est ladite même petite feuille qui publia un jour, sur l'expulsion des Juifs ordonnée par le gouvernement russe, un article intitulé : « Le conseil que *nous* donnons au Czar. »

Le Czar n'a plus qu'à bien se tenir.

J'ai eu le bonheur de ne pas trop déplaire à ce petit journal qui a déclaré que mes causeries étaient excellentes, *bien qu'elles manquassent de balance*. Attrape!

Mais ce que j'ai de plus joli comme souvenir de ce genre, c'est celui-ci.

C'était à B..., petite ville de douze à quinze mille âmes au Cap de Bonne-Espérance.

Je devais faire le soir, dans la Salle Lyrique, une causerie au public.

La Salle Lyrique, c'est un comble! quatre murs en bois à l'extérieur, des bancs à l'intérieur, et au bout une scène, encadrée de planches sur lesquelles on avait badigeonné des nymphes et des sylphides.

A droite et à gauche se trouvaient deux longs pans portant comme inscription, à droite, *Drama*, à gauche *Music*. Puis venaient des noms, cinq de chaque côté: Shakespeare, Dante, Milton, Molière et Corneille à droite; Beethoven, Berlioz, Wagner, Rossini et Verdi à gauche.

J'étais allé dans l'après-midi visiter la salle avec mon impresario. Le propriétaire s'y trouvait. Quand il avait un moment de loisir, il venait, paraît-il, s'y asseoir et contempler son œuvre. Car cette Salle Lyrique, c'était son œuvre. C'est lui qui l'avait bâtie, c'est lui qui avait suggéré les décorations et les inscriptions. Tout cela était sorti de sa cervelle à lui, et il n'en était pas peu fier.

J'allai droit le trouver.

— Permettez-moi, lui dis-je sérieux comme un âne qu'on étrille, de vous remercier de ce que vous avez fait pour la France. Vous aviez à choisir les

cinq plus grands poètes dramatiques du monde, et vous avez donné place à deux Français.

— Où donc voyez-vous cela ? fit-il. Shakespeare est Anglais, Dante Italien, Milton Anglais, *Moliar* Français et *Cornhill* Espagnol. Cela fait *un* Français.

Je ne bronchai point. Le Cid ne faisait-il pas des conquêtes après sa mort ? Il venait peut-être, dans la petite ville africaine, d'acquérir Corneille à l'Espagne.

— Je crois que vous êtes dans l'erreur, avançai-je timidement, si toutefois j'ose placer mon opinion auprès de la vôtre.

— Oh ! fit-il modestement, *vous* pouvez vous tromper comme les autres.

— Parfaitement seulement ce qui donne un peu de poids à mon opinion, c'est que je suis né à quelques kilomètres de la ville qui a vu naître Corneille.

Le propriétaire de la Salle Lyrique ne dit plus rien et me quitta. Le soir après ma causerie il vint me trouver.

— Vous avez raison, me dit-il, *Cornhill* n'était pas Espagnol, il était Français. J'ai été à la bibliothèque publique et j'ai vu que *Cornhill* est né à *Rouïne*.

— A Rouen, si vous voulez bien excuser ma prononciation.

— Eh bien, me dit-il, voilà qui est fâcheux, parce que je vais être obligé de l'enlever.

— Oh, ne faites pas cela ! m'écriai-je.

— Il le faut, dit-il en secouant tristement la tête.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je veux être impartial et juste envers toutes les nations.

— Vous avez raison, et je n'ai plus rien à dire.

Mon sérieux ne me trahit point. Il eût fallu voir avec quel air de soumission j'acceptai la suppression de Corneille.

— Maintenant, dit le propriétaire de la Salle Lyrique, il s'agit de remplacer *Cornhill*. Avez-vous quelqu'un à me proposer ? Un Allemand, par exemple. L'Allemagne a-t-elle produit quelque poète qui soit digne de figurer sur ma liste ?

J'allais suggérer que l'Allemagne serait dignement représentée par Gœthe. « Allons donc, me dis-je, je ne vois pas pourquoi je rendrais un pareil service à l'Allemagne. Pas de Gœthe, pas de Schiller, pas d'Allemand ».

— Si j'étais que de vous, dis-je, je mettrais un Grec. Que diriez-vous de... Sophocle ?

— A-t-il du talent ?

— Il en avait. Il a écrit plusieurs tragédies assez remarquables.

— Est-il mort ?

— Il est mort... il y a deux mille trois cents ans.

— C'est un ancien.

— Un antique.

— Vous me le garantissez ?

— Inusable.

Le propriétaire de la Salle Lyrique me remercia, me serra la main et partit.

Si vous allez aujourd'hui dans la petite ville de B..., vous verrez, à gauche de la scène, dans la Salle Lyrique, au-dessous de l'inscription *Drama*, les cinq noms suivants : Sophocle, Shakespeare, Dante, Milton et Molière.

C'est moi aussi qui ai fait mettre l'accent grave sur le nom du grand poète français. Si je n'ai pas pu conserver le nom de Corneille, j'ai pu du moins faire épeler correctement celui de Molière.

Pour finir, permettez-moi de vous donner un joli exemple de toupet colonial.

C'était dans la coquette ville de Durban (Natal) au mois de juin 1893. J'y devais faire un soir, au Théâtre Royal, une causerie sur les femmes. Mon impresario, profitant du sujet pour faire une politesse aux élèves d'un grand collège de jeunes filles, se présenta dans l'après-midi chez la principale de l'établissement, et offrit de mettre à sa disposition plusieurs fauteuils de balcon à moitié prix. En quittant cette dame, il lui dit : « Si vous désirez que les jeunes filles soient accompagnées, je serai charmé de recevoir les institutrices en ami ; » ce qui signifie, en affaires de théâtre, *gratis*.

La principale remercia mon impresario et accepta sa politesse.

Le soir, je vous le donne en cent, en mille. Elle amena quatre élèves et *onze* institutrices.

Quelques jours plus tard, ayant appris que j'avais raconté l'incident en public, la *lady principal* eut la complaisance de m'écrire pour m'expliquer la chose. La lettre était écrite de bon goût. Mon impresario, paraît-il, était venu trop tard. Elle n'avait pas eu le temps de prévenir toutes ses élèves. Autrement, elle eût pu en amener davantage.

Parfait ; mais elle avait eu le temps de prévenir les institutrices.

Eh, mon Dieu, madame, ne faites pas d'excuse, je vous prie, d'abord parce que je soupçonne fort mon impresario d'avoir agi en hommes d'affaires plutôt qu'en philanthrope. La philanthropie n'est guère le fait d'un impresario.

Et puis, chère madame, c'est ainsi que l'Empire britannique a été fait, nous le savons tous.

On peut dire de John Bull jeune, comme de John Bull aîné,

Laissez-lui prendre un pied chez vous,
Il en aura bientôt pris quatre.

Et même onze.

X

Le Fléau des colonies. — Un Monsieur très bien. — Une ville pleine d'animation. — Un Pochard me prie de faire au public une conférence sur Waterloo. — Un bon vivant. — Pères de familles en goguettes. — Un ingénieux soûlard. — Tours de force. — La taverne et la chapelle. — Pourquoi il n'y a pas de cafés aux colonies. — Un philosophe. — Pourquoi une jeune Anglaise ne put se fiancer à son amoureux.

La boisson est, aux colonies, la panacée contre l'ennui de l'existence, et l'ivrognerie, dans toutes les couches de la société coloniale, est un mal qui ronge le pays [1], un vice national. Non pas l'ivrognerie qui entraîne avec soi la gaieté, mais l'ivrognerie triste et morne, devenue nécessité et, partant, mal incurable et repoussant.

1. Je relève, dans un livre de statistiques, que la somme dépensée en boisson tous les dix ans est égale à la somme représentant l'or, le fer et le charbon produits tous les cinquante ans.

Je déjeunais un jour au club d'une grande ville, dont les membres appartiennent à la meilleure société de l'endroit.

Un monsieur, jeune encore et d'apparence fort distinguée, déjeunait à une table voisine. Au dessert, il se leva et vint s'asseoir près de moi.

— Je n'ai pas besoin de vous être présenté, me dit-il, puisque nous sommes tous les deux membres de ce club. Permettez-moi de vous dire quel plaisir j'éprouve à faire votre connaissance et à vous serrer la main. J'ai lu dans les journaux les comptes rendus de vos causeries littéraires et je regrette bien de ne pas pouvoir aller vous entendre.

— Vos occupations, lui dis-je, prennent sans doute toutes vos soirées ?

— Hélas ! oui, fit-il, moitié triste moitié souriant. Pour vous dire la vérité, à partir de sept heures je suis soûl tous les soirs.

L'ivrognerie de ce genre-là me répugne tellement que je quittai brusquement la salle à manger.

Au fumoir, je reconnus un ami. J'allai à lui.

— Quel est cet individu? demandai-je en indiquant mon interlocuteur qui venait d'entrer.

— Oh, fit-il, un charmant garçon, bon vivant, un des premiers négociants de la ville.

— J'en suis fâché, répondis-je.

Et la conversation n'alla pas plus loin.

Je me rappelle avoir été un soir à Sydney interrompu par un membre de l'auditoire au milieu de

ma causerie sur les Anglais. La conférence terminée, un monsieur en habit noir se présenta au petit foyer derrière la scène.

— Je viens vous faire des excuses, me dit-il ; c'est moi qui vous ai interrompu. J'avais mal compris ce que vous aviez dit et j'ai cru devoir protester.

— Inutile de me faire des excuses, cher monsieur, répondis-je. D'abord j'ignorais entièrement qui m'avait interrompu et, de plus, je ne tiens jamais aucun compte des interruptions qui, je dois le dire, sont extrêmement rares.

— Vous avez raison. Et puis, ajouta-t-il en me tapant familièrement sur l'épaule, ne m'en voulez pas car, comme vous le voyez, je suis soûl comme un Polonais.

Il l'était en effet, non pas comme un Polonais, mais comme un Australien, et il semblait en être fier.

C'était un capitaine de la garnison.

Dans la ville de N... (Victoria), j'eus l'occasion d'aller voir le maire. Je le trouvai soûl. En sortant de son cabinet, j'entrai dans le bureau du secrétaire de l'hôtel de ville. Il était soûl. De là mon impresario et moi nous allâmes faire visite au directeur de la principale banque. Il était soûl. Le propriétaire de l'hôtel où j'étais descendu était au lit atteint du *delirium tremens*, et pas si *mince* que cela, je vous le garantis. Le soir, à ma conférence, la police eut à mettre à

la porte deux individus qui se trouvaient aux premières places et qui, par leur conduite, empêchaient l'auditoire de me suivre. L'un de ces messieurs était un notable de l'endroit, l'autre représentait dignement le district au parlement de la colonie.

Dans l'après-midi, vers cinq heures, j'allai au club de la ville.

— Qu'allez-vous prendre? me dirent plusieurs membres du club qui se trouvaient là.

— Puis-je avoir du thé?

— Du quoi? s'écrièrent ces messieurs en se regardant stupéfaits comme pour se demander de quelle étoffe je pouvais bien être fait.

— Du thé, répétai-je en souriant.

— Mon cher ami, dit l'un, je ne crois pas que nous tenions cet article-là.

— Et si nous le tenons, dit un autre en éclatant de rire, je ne crois pas qu'il y ait personne ici qui sache qu'en faire.

Plusieurs autres membres survinrent à qui l'on raconta la chose. Le cercle se fit autour de moi. J'étais une bête curieuse. La stupéfaction était peinte sur tous les visages.

Le soir, après ma causerie, je retournai au club et je regagnai l'estime de mes aimables hôtes en prenant autre chose que du thé. Je dois dire, cependant, que fort peu d'entre eux étaient en état de discerner clairement ce que contenait mon verre.

Maintenant voyez le pendant de ce tableau, et jugez.

La scène se passait dans la même intéressante petite ville de N...

Quelques jours avant mon arrivée, le secrétaire de mon impresario était venu à N... pour y faire placer des affiches et y annoncer ma causerie. Il alla trouver l'afficheur de la ville pour lui donner la commande.

— Avant d'accepter, dit le colleur, il faut que vous m'assuriez que ce Français fait des causeries morales et qu'il n'y aura point de musique. La musique, monsieur, c'est comme le théâtre, un piège de Satan. Notre agent lui assura qu'il n'y avait point de musique et qu'il pouvait coller les affiches en toute conscience.

Le jour de la causerie, mon impresario, que l'incident avait fort amusé, offrit au colleur un billet pour aller m'entendre.

— Je veux bien y aller, dit-il; mais il me serait impossible de mettre les pieds dans la salle avant de savoir si mon maître peut y entrer avec moi.

— C'est bien, fit l'impresario, je vais vous donner un billet pour votre maître, comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Jésus-Christ, monsieur, répondit le colleur en se rengorgeant.

Vous voyez la tête de mon impresario.

Donner un billet d'entrée à... Nous en rougissons encore tous les deux.

Voilà la potion anglo-saxonne qu'il vous faut avaler aux quatre coins du monde, et voilà les peuples qui reprochent presque au Français leur

gaieté, j'allais dire leur bonheur, et qui, en fait de distractions, n'ont encore trouvé que deux choses, l'ivrognerie la plus révoltante et la bigoterie la plus crasse.

Quelquefois le soûlard colonial a le mot pour rire.

Je n'oublierai jamais celui de Bendigo qui, installé au premier rang des fauteuils d'orchestre, me cria de sa place :

— Tais-toi, imbécile, avec ta causerie sur les Anglais. Fais-nous une conférence sur la bataille de Waterloo, voilà mon affaire.

Comme le sujet annoncé pour la causerie de ce soir-là n'était point Waterloo et qu'il ne faut jamais changer un programme sans prévenir le public, il me fut impossible de me rendre au désir de cet aimable pochard. Mais comme il insista, et que la persuasion de ses voisins n'y fit rien, il fallut avoir recours au policeman. Il se laissa emmener en bon enfant et ne fit aucune résistance. Cependant, arrivé à la porte de sortie, il se retourna vers l'auditoire et cria :

— Je vous dis que c'est un imbécile. Il se dit Français et il ne peut pas nous faire une conférence sur Waterloo ! Ce garçon-là ne se fera pas d'argent en Australie, voilà ce que je prédis.

Et il disparut aux applaudissements effrénés de l'auditoire qui avait saisi l'*humour* de la situation.

Ici l'on pourrait noter un contraste frappant. Quand un Français est soûl, il est généralement socialiste, anarchiste, révolutionnaire, et il crie à tue-tête : « A bas les tyrans ! » Quand l'Anglais s'est piqué le nez, il devient conservateur et chauvin. Il invite tous les peuples de la terre à venir se battre avec lui, et si M. Gladstone, le grand chef libéral, lui tombait entre les mains, il le hacherait menu comme chair à pâté. *Waaarloo* est encore sur la bouche de tout ivrogne Anglo-Saxon.

L'ivresse ne rend pas l'Australien honteux, quelle que soit la société à laquelle il appartienne.

J'ai vu, au théâtre ou au concert, des hommes à peine capables de se soutenir, arriver avec leur femme et leurs filles. Les uns faisaient du tapage et ennuyaient leurs voisins ; les autres s'endormaient et ne dérangeaient personne.

Dans une très bonne maison, j'ai entendu un homme, à table, en présence de sa femme et de ses enfants, raconter en riant que, la nuit précédente, deux amis l'avaient ramené du club chez lui et mis au lit avec toutes les difficultés imaginables. La femme s'efforçait de sourire en entendant ce récit et les jeunes filles faisaient semblant de ne pas suivre la conversation.

Dans une ville de la Nouvelle-Galles du Sud, un notable de l'endroit voulut absolument me précéder sur la scène pour faire un discours et me présenter

au public. Il était ivre à rouler, et j'eus toutes les peines du monde à le faire sortir des coulisses.

En France, un homme qui se sent pris d'ivresse se cache. Aux colonies il fait parade de son état et va se montrer en public, je le répète, avec sa famille. S'il fait trop de bruit, sa femme l'emmène pour épargner au policeman la peine de le faire. Et quand ses amis du club le voient partir, ils se disent :

— Pauvre Dick, il a bu un petit coup de trop ! Bon vivant, charmant garçon, Dick ! *a jolly good fellow*, Dick !

Non seulement l'ivrogne se trouve en état d'être reçu, mais bien mieux que cela, il se trouve en état de recevoir.

J'ai été une fois invité à souper par un riche *squatter* [1] que le policeman de la ville avait été obligé de mettre à la porte du théâtre au milieu de ma conférence. En rentrant à l'hôtel, ce bon vivant avait fait un petit somme et, se sentant dessoulé, il me fit dire, quand il me sut rentré du théâtre, que sa femme et lui seraient enchantés de m'offrir à souper dans leur salon. J'étais descendu au même hôtel. Je trouvai l'incident très drôle et la situation très piquante, et j'acceptai. Il me confia qu'il avait fait cinquante kilomètres en voiture pour venir m'entendre et me bourra de compliments au son du

1. Nom donné aux fermiers, aux éleveurs de bétail, et aux possesseurs de terrains dans les colonies australasiennes.

hoquet de l'ivrogne. Je crois même qu'il eut le toupet de me dire combien ma causerie l'avait amusé et intéressé.

Il semblait ignorer complètement la petite scène qui s'était passée au théâtre. Mais, bien certainement, sa femme, qui s'était jointe à son invitation, ne pouvait l'avoir oubliée, et cependant elle était là insouciante, le laissant s'embrouiller, patauger, baver et se déshonorer devant moi. Nous bûmes du champagne et, en moins d'une heure, mon hôte s'endormit profondément dans son fauteuil. Pas un mot d'excuse de la part de Madame qui semblait trouver la situation toute naturelle et qui, du reste, en avait probablement bien vu d'autres.

Le lendemain dimanche, à onze heures du matin, je vis le *squatter* et sa femme se rendre à l'église pour prier et chanter des cantiques à la mode protestante.

A cinq heures de l'après-midi mon gaillard d'hôte était ivre-mort.

J'ai vu, dans des hôtels de petites villes, des jeunes gens, des fils de riches *squatters*, venus des environs pour secouer l'ennui du *Bush* et s'amuser en ville. Mais quels amusements pouvaient-ils espérer trouver en ville ? Amusements intellectuels ou artistiques, aucun : la seule débauche à leur disposition, c'est le whisky. Ils s'installaient à l'hôtel, buvaient, et pendant plusieurs jours ne dessoulaient point.

Il n'est pas rare, en Australie, de voir un jeune homme arriver en ville, donner un chèque de cinquante ou soixante livres sterling au propriétaire d'un hôtel en lui disant :

« Fournissez-moi à boire. Quand j'aurai bu mon chèque, vous me préviendrez et je m'en retournerai chez moi. »

J'ai vu à Grafton, à quelques lieues des tropiques, un vieux fermier de quatre-vingt-quatre ans, qui était venu passer quelques jours à l'hôtel pour se soûler du matin au soir. Sa femme était avec lui pour le coucher et lui rafraîchir la tête. Elle aurait dû la lui laver, et de belle façon.

L'ivrognerie dans les pays froids, j'admets cela sans le tolérer, il y a là un prétexte ; mais dans les pays chauds, aux tropiques ! L'ennui, l'absence de distractions sociales, artistiques ou intellectuelles, voilà, je crois, la seule explication.

J'ai vu mieux que tout cela. J'ai vu, de mes yeux vu, la petite scène suivante.

Un individu d'une quarantaine d'années, bien mis, les traits tirés, les yeux hagards, l'air morne et sinistre d'un Chinois dans un *opium-den*, se présente vers neuf heures du matin au guichet privé d'un *bar*, à l'hôtel où j'étais descendu à G..., sur les bords de la Clarence. Il pose six pence sur la tablette et se fait servir un verre de whisky. Il y ajoute un peu d'eau, d'une main tremblante il porte le verre à ses lèvres et d'un trait il avale le contenu.

Puis, silencieux, sans détacher de la terre ses yeux en boule de loto, il s'en va. Au bout d'une demi-heure il revient et l'opération recommence. Une demi-heure plus tard, il reparaît. La main tremble de plus en plus et semble commencer à refuser de se prêter plus longtemps à l'exercice.

Le propriétaire, qui m'avait vu observer la scène, me dit :

— Pendant les intervalles il va boire à un autre hôtel. Si vous n'avez rien de mieux à faire, restez à votre poste d'observation et vous verrez bientôt quelque chose qui vous récompensera de votre peine.

Vers midi et demi le malheureux paraît au guichet pour la septième fois. Les six pence sont allongés, le verre est rempli. La main tâte le verre, mais n'a plus la force de le saisir. Après bien des efforts, cependant, elle l'empoigne, mais elle n'est plus capable de soulever le breuvage. L'ivrogne jette à droite et à gauche un regard éteint et furtif. Il n'est point observé. Il tire de sa poche un long foulard de soie et se le passe autour du cou. Des deux mains il en tient les bouts. De la main droite il empoigne le verre, de la main gauche il tire le foulard qui, autour du cou, fait poulie, et l'ingénieux soûlard réussit ainsi à faire monter le verre jusqu'à ses lèvres. Il replace le verre, se traîne jusqu'à la porte et lentement, en tâtant les murs, il se dirige vers sa maison pour y jouir de quelques heures de repos.

— Ce manège-là, me dit le propriétaire de l'hôtel, dure depuis trois ans, le coup de la poulie depuis un mois; c'est la fin. Bientôt il ne pourra même plus avaler et le *delirium tremens* l'emportera.

— Eh bien, répondis-je, bon voyage! fameux débarras!

Je crois que c'est là le plus hideux souvenir que j'aie rapporté de mes longs voyages; le visage de cet homme ne me sortira jamais de la mémoire.

Peut-être me demanderez-vous à quel âge le jeune homme des colonies commence à s'enivrer.

A bord du vaisseau qui me ramena d'Afrique en Europe, au mois d'août 1893, nous avions un jeune homme de dix-neuf ans qui, tous les soirs à partir de sept heures, était soûl à rouler.

Après quatorze jours de voyage nous arrivâmes à Madère, où nous fîmes escale. Pendant les sept ou huit heures que le steamer resta en rade, vous imaginez-vous que le jeune blanc-bec alla à terre visiter en détail cette vieille ville si curieuse et si pittoresque? Croyez-vous qu'il se fit conduire au couvent d'où l'on découvre un coup d'œil vraiment féerique? Non, il alla s'enfermer dans un caboulot, et il fallut le ramener, ou plutôt le rapporter à bord comme un pourceau, si j'ose me servir d'une pareille comparaison sans trop insulter la race porcine.

Après les scènes que je viens de décrire, le lecteur

me saura gré de lui faire grâce des scènes d'ivrognerie que j'ai pu recueillir parmi les basses classes.

Dans les jeunes communautés du *Far-West*, aux États-Unis, le travail est souvent rendu obligatoire, et l'ivrogne qui ne se corrige point, après avoir été averti, est chassé ignominieusement de la ville par ses concitoyens.

Les petits centres de population en Amérique n'offrent pas plus de distractions que les *townships*[1] de l'Australie, et, cependant, j'ai visité trois fois les États-Unis et je n'y ai jamais vu d'ivrognerie si ce n'est dans les grandes villes.

L'Australie est rongée par deux fléaux : la taverne qui n'offre que du whisky et la chapelle qui veut la forcer à ne boire que de l'eau. La première l'abrutit, la seconde l'efféminе. Le monde anglo-saxon ne comprend que les mesures extrêmes et dépasse toujours le but. La modération, l'excellent principe du *in medio veritas*, c'est là de l'inconnu.

Parce que le vin enivre, les sociétés d'abstinence veulent supprimer le vin. Pourquoi pas l'homme?

Ce n'est cependant pas le vin qui enivre, comme dit le bon proverbe chinois, c'est le vice. Supprimez le vice, mais ne supprimez pas le vin.

Malheureusement le vin, l'excellent vin que produisent les colonies de l'Australie et de l'Afrique du Sud, n'est pas à la portée du peuple. Figurez-

1. Petites villes nouvellement fondées.

vous un pays vignoble où il est impossible de se procurer une bouteille de vin ordinaire, produit dans les environs, à moins de quatre ou cinq francs et, dans beaucoup de villes, de huit ou neuf francs. La conséquence est que, à l'exception des grands hôtels des grandes villes, vous ne voyez pas une seule salle à manger où il se boive du vin. Le peuple boit du thé qui lui détruit l'estomac et du whisky qui lui détruit le reste. L'eau rougie, cette bonne et agréable boisson de la bourgeoisie et du peuple français, est inconnue; il faut à ces gosiers anglo-saxons quelque chose qui les gratte et les racle.

Je disais un jour à un Australien de Melbourne :

— Comment se fait-il que, dans ces climats généreux où le peuple devrait passer la moitié de ses loisirs au grand air, vous ayez introduit les tavernes, ces ignobles bouges anglais où il faut prendre sa boisson debout et dans une atmosphère hideuse? Pourquoi ne pas avoir, dans les jardins et dans les grandes artères de la cité, de jolis cafés, comme sur le continent de l'Europe, où l'on puisse apaiser tranquillement sa soif et où l'on puisse se permettre le luxe d'emmener avec soi sa famille?

Pourquoi pas? Je le sais. Parce que dans les cafés en plein air on est vu, tandis que dans les tavernes on est caché. La raison qu'il me donna est beaucoup moins flatteuse pour la race anglo-saxonne que la mienne.

— Mon cher monsieur, me dit-il, si vous voulez

bien considérer l'ivrognerie qui existe déjà (et que malheureusement pour nous vous n'exagérez point) alors que l'homme est obligé de rester debout pour boire, jugez un peu ce qui arriverait si on lui permettait de s'asseoir et de boire à son aise.

Voilà cependant cette race anglo-saxonne qui chante ses propres louanges à nous étourdir et qui déclare que sa grande vertu est l'empire de soi, le *self-control.* Curieuse race qui ne peut rien faire modérément et qui, pour supprimer l'ivrognerie, ne voit d'autres remèdes que de supprimer les cafés respectables et de forcer le peuple à boire de l'eau.

Deux petits souvenirs gais pour finir.

On sait que, dans les colonies, comme en Amérique, des populations se sont ruées sur certaines localités dans l'espoir d'y trouver de l'or, de l'argent ou tout autre métal précieux. Une simple rumeur avait suffi. A la hâte des tentes et des huttes, puis des maisons s'étaient élevées. On chercha, on trouva d'abord, puis on cessa de trouver et la population disparut, laissant derrière elle les malheureux qui n'avaient pas le moyen de déguerpir.

Ma diligence s'arrêta un jour en route à l'hôtel d'une de ces villes abandonnées pour permettre aux voyageurs de prendre un repas. Autour de cet hôtel régnait la désolation la plus complète.

— Comment faites-vous pour vivre ici ? demandai-

je au propriétaire de la gargotte, l'endroit m'a l'air de n'être plus habité.

— Bah! répondit-il, j'ai trois fois par semaine les voyageurs de la diligence, et puis les quelques habitants, qui n'ont pu s'en aller à l'époque de la débandade, viennent chez moi.

— Mais qu'est-ce qu'ils font les malheureux, dans ce désert abandonné des dieux et des hommes ?

— Ils boivent, me dit-il, et cela me permet de subsister.

Ils boivent et cela me permet de subsister, quel pathos, quelle tragédie dans ces quelques mots!

Il était dit que ces scènes d'ivresse coloniale me suivraient jusqu'au jour où je remettrais le pied sur le sol européen.

Nous avions, à bord du vaisseau qui me ramena en Europe, un riche Anglais qui passait sa vie à aller de Londres au Cap de Bonne-Espérance et à revenir du Cap de Bonne-Espérance à Londres. Voyageait-il pour son plaisir ou pour la tranquillité de sa famille? Passer son temps sur l'Atlantique est une occupation comme une autre, et puis, quand on est Anglais, on prend quelquefois ses plaisirs d'une façon curieuse. L'Anglais s'amuse tristement. Je crois cependant que sa présence à bord devait contribuer au bonheur de plusieurs personnes à terre.

A partir de neuf heures du matin cet homme était ivre, et jamais, pendant une traversée de dix-

neuf jours, je ne l'ai vu un seul instant en état de causer, bien moins de raisonner, avec qui que ce fût.

Cet ivrogne était accompagné de sa fille, jeune Anglaise écervelée qui semblait encore respecter son père pour lequel elle avait mille attentions et qui passait le reste de son temps à flirter avec un des jeunes passagers. Au bout de dix ou douze jours, la flirtation prit une tournure plus sérieuse et les deux jeunes gens se déclarèrent fiancés.

C'était la neuvième fois que la jeune Anglaise faisait la traversée avec son père et c'était aussi, je crois, la neuvième fois qu'elle se fiançait. En Angleterre cela est reçu et, mieux que cela, il y a des Anglais qui n'aiment une femme que parce que les autres l'ont aimée. J'en connais un qui est très fier de dire :

— Ma femme a été fiancée *(engaged)* presque à tous les jeunes gens de la ville ; mais c'est moi qui ai remporté la victoire et qui l'ai épousée.

A bord on fait vite connaissance, la familiarité commence à régner parmi les passagers le lendemain du départ, on fait des potins en veux tu en voilà, et l'on n'a de secrets pour personne.

Un beau jour la jeune fille en question vint s'asseoir à côté de moi sur le pont et me dit, en pouffant de rire comme s'il n'y avait là qu'une plaisanterie très drôle :

— Je me suis fiancée à M. N...

— Je vous félicite de tout mon cœur, lui répondis-je d'un air fort peu sérieux.

— Il ne me reste plus qu'une difficulté à surmonter, dit-elle, c'est d'obtenir le consentement de papa.

— Ah! m'écriai-je, vous craignez qu'il ne le refuse.

— Oh! du tout, ce n'est pas cela; mais pour que ce consentement ait de la valeur, il faut que je tâche de l'obtenir pendant que...

— Pendant que papa est responsable de ses paroles, fis-je au plus vite, pour épargner à ma jeune compagne de voyage l'ennui de finir la phrase.

— Voilà la difficulté, fit-elle en soupirant.

La pauvre jeune fille arriva à Southampton sans avoir réussi à surmonter la difficulté. Son père était ivre quand il s'embarqua et, constant dans ses affections, il était ivre quand il débarqua.

XI

Les Types. — Caprices de la nature. — Types d'hommes et de femmes. — Enfants précoces. — Toilettes préhistoriques. — Timidité des femmes. — Je choque les Tasmaniennes. — Contrastes anglo-saxons.

Examinons les types et les originaux que l'on rencontre aux colonies, et n'oublions pas que les habitants de l'hémisphère du sud sont à l'envers, que la plante de leurs pieds fait antipode aux nôtres, et que, pour être parfait, il n'est pas absolument nécessaire de faire les choses comme dans la vieille Europe.

La nature elle-même subit cette influence, et elle aussi fait un peu tout à l'envers.

Le Kangourou saute sur ses deux pattes de derrière et se supporte sur la queue qui lui sert de gouvernail. Il y a des animaux australiens qui volent sans avoir d'ailes. Les arbres changent tous les ans

8

d'écorce au lieu de feuilles. Vous trouvez dans ce curieux pays des poires dont la partie mangeable est à l'intérieur d'une pelure de bois, des cerises qui ont le noyau en dehors, et des arbres dont les fleurs et les graines poussent dans les feuilles. D'autres arbres ont des fleurs superbes qui promettent des fruits de toute beauté mais qui n'aboutissent jamais, entre autres, les politiciens.

On voit aussi se produire des phénomènes bizarres dans l'Afrique du Sud, où, par exemple, l'eau se trouve au sommet des montagnes et manque dans les vallées, et où (c'est là ce qu'il y a peut-être de plus remarquable), les bonnes d'enfant.... sont des garçons.

On rencontre, en Australie, des hommes d'une taille démesurée. A un banquet donné par le maire de Sydney, je me trouvais assis entre sir George Dibbs, premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud et sir Joseph Abbott, président du parlement. Quand ces deux gaillards-là se levèrent pour répondre au toast de leur santé, le premier allongea six pieds trois pouces, le second six pieds quatre pouces. Tous les deux sont des produits du sol, des hommes superbes, bâtis en colosses. J'en ai rencontré beaucoup du même genre.

Les enfants se développent de très bonne heure. J'ai vu, dans toutes les colonies, des jeunes filles de douze à treize ans, trapues, solides, aux hanches et

à la poitrine exubérantes, vous montrant une paire de mollets prodigieux, marchant droites et d'un pas ferme et vaillant.

A Melbourne, à Sydney et à Adelaïde, ainsi que dans presque toutes les villes qui sont situées au bord de la mer, j'ai vu des femmes de toute beauté, fraîches et admirablement faites, à la mine saine et vigoureuse. Mais quand vous avancez vers le nord et que vous vous enfoncez dans l'intérieur, les figures sont jaunes et desséchées, transformées en visages de parchemin. Et comment pouvez-vous espérer que la couleur restera sur la figure des femmes quand la chaleur et la sécheresse sont telles que la peinture ne saurait rester sur l'extérieur des maisons? Sous ce soleil de feu, dans cette atmosphère qui connaît à peine l'humidité, les peaux bretonnes se hâlent en un rien de temps. Le cou et le front sont plissés. Ajoutez à cela des yeux sans lustre qui expriment l'ennui, une bouche qui sourit rarement et tombe aux coins. L'Anglaise n'a jamais l'air bien gai et ce n'est pas la monotone existence des colonies qui saurait la mettre en train.

Les hommes manquent de piquant et de pittoresque. Dans le midi de la France, en Italie, en Espagne, en Algérie, vous pourrez rencontrer un petit épicier qui vous a une tête digne de poser dans l'atelier d'un artiste, un autre qui ferait figure sur la scène de l'Opéra. En Angleterre, comme aux

colonies, rien de tout cela, les types sont faits à la grosse. L'Australien porte les cheveux courts, des moustaches, des favoris coupés en pattes de lapin, a les bras pendants ou les mains dans ses poches, le pas lent, la démarche insouciante, l'air ennuyé, le corps long, maigre et souvent voûté. Il met dix minutes à bourrer sa pipe. Il commence par tirer de sa poche une tablette de tabac. Ensuite il prend son couteau et lentement il coupe le tabac en menus morceaux. Cela fait il remet couteau et tablette dans sa poche et pendant cinq minutes roule le tabac entre ses mains. C'est un homme qui n'est pas pressé. Quand le tabac est presque réduit en poudre, il prend sa pipe, la remplit et se la fourre dans la bouche. Alors il se met à chercher une allumette dans ses poches. Il la trouve généralement dans la dernière. Quand il a allumé sa pipe, l'opération a duré dix minutes.

Dans les petits trous qui ne sont pas encore reliés par le chemin de fer aux grandes villes des colonies, on voit des types antédiluviens, préhistoriques : des femmes de cinquante ans portant la chevelure toute bouclée comme les filles d'Albion d'il y a soixante ans, des chapeaux de bergère à larges bords, des crinolines et des polonaises, marchant les yeux modestement baissés, parlant à voix basse et presque honteuses d'avoir osé parler si haut. Ces femmes sont d'une moralité exemplaire, et vous

n'aurez aucune peine à le croire : ce serait leur faire un compliment aussi flatteur que grossier que de supposer le contraire.

Un voyageur demandait un jour devant moi à une dame d'environ cinquante ans, dans l'hôtel d'une petite ville de deux mille âmes, si elle avait l'intention d'aller le soir m'entendre au théâtre.

— Je le voudrais bien, répondit-elle, mais je ne connais pas de gentleman qui puisse m'y conduire.

Elle n'osa point s'aventurer toute seule.

Je causais un soir avec plusieurs dames tasmaniennes dans le salon d'un hôtel de Launceston. La Tasmanie est peut-être ce qu'il y a de plus rococo en fait de colonies, mais, grâce au climat tempéré, on y voit des femmes charmantes, d'une beauté et d'une fraîcheur remarquables. La vie en France formait le sujet de la conversation et, parlant de ma bonne petite ville de Bretagne, j'eus l'occasion de dire que j'avais eu, parmi mes connaissances, une vieille dame dont la petite-fille était grand'mère. Aux réunions du jour de l'An, on pouvait voir à table chez elle cinq générations. Et, ajoutai-je, si ma vieille amie avait pu seulement retarder sa mort de trois mois, on aurait pu en voir six.

A ce propos, les figures se contractèrent, plusieurs s'ensevelirent dans les mains, et je crois, ma parole d'honneur, que deux ou trois cherchèrent à se cacher sous la table. J'avais évidemment causé une sorte de

terreur panique. Grand Dieu, qu'avais-je donc pu bien dire ! Quand nous nous fûmes séparés, l'aînée de la bande, une dame mariée, prit son courage à deux mains et vint m'avouer que j'avais été un peu trop libre dans mes paroles.

— Oh ! expliquez-moi cela au plus vite, m'écriai-je.

— Vous êtes pardonné, on sait que vous êtes Français, et que vous n'aviez aucune intention malséante.

— Mais encore ! J'ai beau me creuser la tête, je ne me rappelle rien.

— Eh bien, fit-elle en baissant la voix, vous avez laissé comprendre à ces dames que, au moment où votre vieille amie est morte, la jeune femme appartenant à la cinquième génération était enceinte.

Shocking !

Est-il possible que ce soit là les gens qui se sont choisi pour devise nationale : *Honni soit qui mal y pense !*

La devise de la race anglo-saxonne devrait être *quoi que tu entendras, toujours mal y penseras*.

Quand un Français dit *pantalon*, cela veut dire *pantalon* et pas autre chose. Quand un Anglais dit ou entend le mot *pantalon*, cela suggère à son esprit toutes sortes d'idées malséantes. C'est là une maladie du cerveau dont il ne devrait pas se vanter. Quand il regarde une statue et qu'il s'écrie : « C'est indécent », ce n'est pas la statue qui est indécente, c'est

lui et sa remarque qui le sont. Et je pourrais lui rappeler que son grand poète Byron a dit que les gens les plus méticuleux en paroles étaient généralement les gens les moins moraux en actions.

Drôle de race qui peut tout regarder sans songer à mal, mais qui ne peut rien entendre sans s'offusquer.

Race faite des contrastes les plus extraordinaires : qui peut prier et jurer d'une haleine ; qui n'admet le dimanche que le spirituel et le spiritueux : le service des églises et l'orgie hideuse des tavernes.

Dans la plupart des musées des colonies, les statues servant de modèles aux étudiants sont toutes nues ; mais quand arrive l'heure d'ouvrir le musée au public, le surintendant va chercher dans une armoire des feuilles de vignes aux dimensions gigantesques au moyen desquelles il dissimule les nudités trop apparentes. Comme si une statue pouvait être dans sa pureté artistique un objet de scandale ! En revanche, on permet à des hommes parfaitement nus de se baigner dans les rivières, et ni la police ni le public ne semblent en être choqués.

Dans les gares de chemins de fer et dans les hôtels, vous verrez, dans certains endroits, les murs couverts d'inscriptions au crayon, telle que *Dieu vous aime*, ou bien *Dépêche-toi*, *Dieu t'attend;* à côté de cela, des immondices sans nom, accompagnées d'illustrations à soulever le cœur de dégoût et de honte à nos voyous les plus achevés.

Dans votre chambre d'hôtel vous trouverez sur le mur une pancarte enluminée portant un verset de la Bible : « Je vais dormir en paix, car c'est toi, Seigneur, qui veilles sur moi. » A côté, une autre pancarte, portant un avis des plus pratiques : « Plusieurs vols ayant récemment eu lieu dans les chambres, les voyageurs sont priés de fermer leur porte à double tour avant de se coucher. »

Dans la chambre à coucher d'un Anglais riche et distingué, j'ai vu, au-dessus de la cheminée trois tableaux : le premier était une jolie reproduction en gravure du beau tableau de Holman Hunt, *la Lumière du Monde*, un Christ frappant à la porte du pécheur avec une lanterne à la main; de chaque côté de ce Christ s'étalaient deux gravures coloriées représentant des filles de café concert en maillots et indécemment décolletées. Ce n'était pas le Christ entre deux larrons, mais entre deux luronnes.

Un Australien voulut un jour me citer un verset de la Bible pour m'éclairer sur le sujet de notre conversation qui roulait alors sur la théologie. Il avait beau chercher, il ne pouvait arriver à se rappeler le verset du saint livre.

— Comment se fait-il, s'écriait mon théologien, que je ne puisse pas me remettre en mémoire se s... n... d... D... de verset!

Dans un autre genre, on trouve ces contrastes-là en Italie. Un ouvrier, qui entre au cabaret, appelle

le marchand *monsieur le patron* et son garçon *monsieur le premier;* mais si l'un ou l'autre se permet de le contredire, ce même ouvrier lui dira des injures à faire rentrer sous terre l'équarisseur le plus grossier.

XII

Le *Bush*. — L'eucalyptus. — Le climat. — Description de la forêt et de ses habitants. — Le concert du *Bush*. — Les tragédiens et les comiques de la bande. — Le kangurou. — Les travailleurs et les fainéants du *Bush*. — Mendiants propriétaires.

L'Australie est une vaste forêt d'eucalyptus d'une superficie à peu près égale à celle de l'Europe tout entière. A part le Queensland où la végétation est tropicale, l'eucalyptus est le seul arbre qui habite ces régions. Dans certains lieux, il atteint des hauteurs prodigieuses. J'en ai vu de quatre cents pieds, et j'en ai mesuré plusieurs dont la circonférence égalait au pied celle des fameux géants de la Californie. Les feuilles de l'eucalyptus ont des propriétés thérapeutiques que la science n'a pas encore toutes découvertes et qui tendent à rendre l'Australie peut-être le pays le plus salubre au monde. Une injection d'huile d'eucalyptus dans le nez guérit un rhume de

cerveau instantanément et je la recommande surtout pour les maux de gorge et les affections de poitrine. Comme désinfectant, elle est sans pareille, et l'on sait avec quel succès le midi de l'Italie s'est assaini par l'introduction de cet arbre bienfaisant. On trouve en Australie trois espèces d'eucalyptus, ou gommiers, comme on les appelle communément, le bleu, le blanc et le rouge, les couleurs du drapeau français. Le gommier rouge est dur et sert à la construction des maisons, des meubles et des traverses de chemins de fer. Le gommier blanc est mou et ne sert qu'au chauffage ou à faire des palissades.

Du commencement d'avril à la fin d'octobre, l'Australie jouit d'un climat magnifique; mais en janvier, en février et en mars, la chaleur est suffoquante, de trente-huit à quarante-deux degrés à l'ombre, et quand le vent souffle du nord-ouest, l'atmosphère devient tellement accablante que si vous passiez de là directement aux régions infernales, il vous faudrait prendre un pardessus.

Mais quelle sauvage, quelle triste contrée! Point de couleurs vives. Tout est terne et sombre, tout pleure et semble mourir d'ennui. La verdure du sol comme celle des arbres, est ou grisâtre ou bleuâtre sans aucune intensité et d'une monotonie désolante.

L'eucalyptus a la verdure lisse et foncée; les feuilles, longues et pendantes, se ferment à moitié

pendant le jour et ne donnent point d'ombrage; le tronc se dépouille tous les ans de son écorce, qui pend le long de l'arbre en lambeaux déchirés; les branches multiples se tordent de désespoir dans toutes les directions. Vous vous sentez pénétré de tristesse à la vue de cette végétation pour laquelle la nature a été si peu généreuse.

Çà et là, sur une superficie immense, les gommiers ont été brûlés, ou détruits au moyen d'une entaille circulaire faite à la base, et ces squelettes sont là comme dans un cimetière, où sur chaque tombe s'élèverait un fantôme étendant ses bras tordus par centaines. La scène est lugubre au possible.

Plus loin, des milliers de gommiers aux troncs gris cendre gisent sur le sol et suggèrent à l'esprit les formes les plus fantastiques, des serpents repliés, des crocodiles à l'affût, des araignées gigantesques, toute la gent rampante sur une échelle antédiluvienne.

Plus loin encore, le *Bush* est en feu. C'est l'homme civilisé qui se prépare à défricher le terrain. Dans quelques années, il y aura peut-être là une ville prospère. Pour le moment, c'est une scène d'enfer. Avec quel plaisir vous arrivez près d'une vallée au fond de laquelle coule un petit ruisseau, et où les fougères s'épanouissent d'un tronc écailleux haut de sept à douze pieds. Les feuilles panachées d'il y a deux ans, desséchées, d'un brun doré, tombent à plat le long du tronc, les feuilles de l'année der-

nière d'un vert foncé forment le parapluie, tandis que les dernières feuilles, celles de l'année, d'un vert pomme tendre et clair, se tiennent droites au sommet. Quelques jolies fleurs, le waratah surtout, d'un rouge écarlate superbe, viennent au printemps jeter un peu de gaieté sur cette scène de solitude terrible.

Et comment décrire ce silence profond, mort! On dit que l'homme du *Bush* perd presque l'usage de la parole et que souvent il devient fou. Les bêtes elles-mêmes semblent frappées de mutisme. Les bestiaux ne mugissent point, et l'on n'entend pas bêler les moutons qui sont là à paître par milliers.

Tirez un coup de fusil, cependant, et vous ferez probablement surgir du sommet des arbres un nuage de kakatoès blancs à la huppe jaune dont le vacarme vous étourdira; puis en un moment tout rentrera dans le silence.

Les oiseaux eux-mêmes semblent faire tout leur possible pour rendre la scène encore plus triste. Le corbeau a la note d'une âme en peine, un *mâ-kâ* lent et prolongé qui pleure et se meurt; le courlieu siffle une note plaintive semblable au cri d'un jeune enfant agonisant. Mais si vous voulez un son qui vous déchire l'âme, écoutez le morpork pendant la nuit.

Le *laughing-jackass*, l'oiseau rieur, seul vous rappelle qu'on peut trouver de la gaieté partout, même dans le *Bush*. Il rit admirablement et son *hou-hou-hou-hou ha-ha-ha-ha* est du dernier comique. En l'entendant rire, il faut rire avec lui. Cet oiseau,

petit et trapu, à la tête presque aussi grosse que le corps, attaque et détruit les serpents ; aussi est-il tenu sacré par la loi des colonies qui vous défend d'y toucher.

Il faut ici rendre justice aux grenouilles australiennes qui peuplent toutes les mares du pays et qui fournissent au concert du *Bush* leur talent incontestable. Les unes jouent de la raquette avec un entrain et une gaieté remarquables, les autres pincent du banjo comme les plus habiles dilettanti de la Caroline ou de la Floride.

A part les serpents qui foisonnent, les centipèdes, dont la morsure nécessite immédiatement l'amputation du membre attaqué, et mille insectes malfaisants, le *Bush* australien n'est habité par aucun animal féroce ou même dangereux.

Les kangurous, les wallabys ou kangurous de petite taille, les opossums, les principaux habitants du *Bush*, sont tous animaux au regard doux de la gazelle et parfaitement inoffensifs; même le petit ours du pays, auquel vous appliquez le fusil contre le museau dans l'arbre où il est perché, vous regarde innocemment en ayant l'air de vous dire : « Je ne t'ai rien fait, pourquoi me mets-tu sous le nez ce vilain instrument? »

Les canards sauvages, les lièvres, les pies, les perroquets, les psatticules inséparables, toujours accouplés et qui passent leur vie à se béqueter, ce

qui leur a fait donner le nom d'oiseaux d'amour, voilà ce que vous trouverez dans le *Bush* en quantités, indépendamment d'un nombre infini d'oiseaux au plumage superbe parmi lesquels il faut nommer l'oiseau-lyre, dont la queue se relève en forme de lyre parfaite. Puis, car il ne faut pas l'oublier, le maudit lapin, poursuivi, traqué comme une bête fauve par les Australiens dont il mange les pâtures. Si, en Europe, vous vous permettiez de tuer un lapin sans permission, vous seriez condamné à payer une amende; si, en Australie, vous visiez un lapin et que vous vous permettiez de le manquer, je crois qu'on vous pendrait séance tenante sans aucune forme de procès. Et, en effet, les lapins font de tels ravages que je connais un *squatter* qui a fait entourer de treillage une propriété de vingt kilomètres de long sur huit ou dix kilomètres de large. Jamais la race lapine ne s'était imaginée qu'elle pourrait un jour acquérir une pareille importance. Plus d'une fois la question du lapin a occupé l'attention des parlements des différentes colonies australiennes. La chose a été plus loin. Les autorités ont été longtemps en communication avec M. Pasteur afin d'obtenir du grand savant français un virus qui pût se communiquer à la race et l'exterminer[1].

1. Un couple de lapins produit une famille qui s'élève en dix ans au chiffre fabuleux de soixante-dix millions. Vous pouvez vous imaginer les sentiments des Australiens pour l'Anglais qui a introduit dans leur pays le premier couple.

L'animal australien par excellence c'est le kangurou comme quadrupède et le casoar, sorte d'autruche petite et massive, comme bipède. Le plus grand des oiseaux de la terre appartenait à l'Australie. Il a disparu aujourd'hui et on ne le voit plus que sous forme de squelette dans les musées, c'est le moa. Il y en avait qui atteignaient la hauteur prodigieuse de seize pieds.

Le kangurou et le casoar sont encore très communs; encore faut-il, cependant, s'enfoncer assez profondément dans le *Bush* pour rencontrer l'un ou l'autre.

Le kangurou est doux comme un agneau et ne mord jamais; mais, quand il est poursuivi à la chasse par les chiens, il sait se défendre très intelligemment. Il se sauve du côté où il sait y avoir de l'eau. Quand un chien le serre de trop près et qu'il sent qu'il n'aura pas le temps de se mettre à l'abri, il s'arrête dans l'eau et attend. Quand le chien est à sa portée il lui saisit les pattes avec ses longues pattes de derrière, le tire sous l'eau, s'assied à son aise sur les genoux, et, au moyen de ses courtes pattes de devant, tient le pauvre chien sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit noyé. C'est fait, comme vous voyez, fort artistement.

Si le paysage australien est triste, ce n'est pas les gens que vous rencontrez qui l'égayent. L'ennui est écrit sur tous les visages.

C'est le gardien de troupeaux au chapeau de feutre mou, à larges bords relevés de côté ou sur le devant. ou le *boundary-rider* qui inspecte les palissades et les barrières d'une station. Son cheval va au petit galop, les rênes sont abandonnées. Les Australiens sont insouciants et ne s'emballent jamais.

C'est le *sun-downer*, pauvre vagabond qui, ainsi que l'indique son nom, frappe, au coucher du soleil, à quelque porte hospitalière pour y recevoir du pain, du thé, du sucre, et le gîte pendant la nuit. Le lendemain matin il reprend sa course et se dirige vers la station voisine où il est sûr de recevoir le même traitement. Il voyage ainsi incessamment. Quelquefois on a besoin de lui, et il s'arrête pour gagner quelques schellings ; le plus souvent il est inutile et il marche dans le *Bush*, oublié, perdu dans cette immense solitude. Il porte avec lui tous ses biens et effets : une pipe, une couverture bleue et une petite marmite.

Plus loin, à l'époque de la tonte, c'est le *shearer* [1] avec ses deux chevaux. L'un porte son maître, l'autre ses bagages. Celui-là est à son aise. Il gagne de trente à cinquante francs par jour. Les *squatters* payent vingt-cinq francs pour chaque centaine de moutons tondus, et il y a des *shearers* qui sont assez habiles au métier pour tondre deux cents moutons par jour. Au moment où vous le rencontrez, il se

1. Homme qui tond les moutons à la mécanique.

rend à une autre station où il est retenu pour la tonte et il a peut-être cinq, six ou sept cents francs dans ses poches. Vous croyez sans doute qu'il va porter cet argent-là à la banque ou à la caisse d'épargne afin d'acheter bientôt des terres et de s'installer fermier-propriétaire. Pas le moins du monde. Neuf fois sur dix il va s'arrêter dans la première petite ville qu'il trouvera sur son chemin et il y restera jusqu'à ce que tout son argent lui soit passé par le gosier. Le tavernier l'attend, et c'est lui qui empochera l'argent. Le *shearer*, se sentant les poches vides, se demandera comment il se fait qu'il n'a plus d'argent et se promettra bien de faire grève l'année suivante si son salaire n'est pas augmenté.

Vous rencontrerez aussi, et encore à cheval, toujours à cheval, le ministre du *Bush*. Ce brave homme s'en va prier dans quelque station, chez un *squatter* qui demeure trop loin de la ville pour se rendre à l'église. Il porte moustache et favoris en pattes de lapin, à la mode australienne. Il est blanc de poussière des pieds à la tête.

C'est maintenant le médecin qui fait ses cinquante ou soixante milles à travers la forêt pour aller voir un malade ou accoucher une femme.

Voilà ensuite la femme de quelque fermier. Elle revient de la ville où elle a fait ses emplettes. Elle est à cheval, mais en toilette de ville. Ses paquets sont attachés à la selle. De la main gauche elle tient

les rênes, de la main droite son ombrelle ou son parapluie selon qu'il fait du soleil ou de la pluie.

Tous les gens que nous rencontrons nous saluent de la tête, non pas en l'inclinant, mais en la tournant de côté, sans sourire, sans faire aucun geste de la main.

Tout le monde est à cheval en Australie, le fournisseur, le facteur, l'employé du télégraphe, l'allumeur de quinquets, le mendiant même.

Je me rappelle avoir été un jour arrêté près de Musselbrook par un homme à cheval qui me demanda l'aumône.

— Est-ce que ce cheval vous appartient? lui dis-je.

— Certainement, répondit-il, et pourquoi pas?

— Parfaitement, mon ami, lui dis-je. Seulement, je vous envie, voilà tout. Je voudrais être assez riche pour avoir mon cheval à moi... comme vous.

Il est vrai que vous pouvez acheter un cheval aux colonies pour vingt-cinq ou trente francs, et j'en ai vu d'assez bons que l'on s'était procurés pour quelques schellings.

XIII

Terrible aventure avec un Serpent.

Ma femme m'avait fait cadeau d'une canne superbe.

Cette canne combinait la force et l'élégance. Elle était assez jolie pour faire figure à la parade de Hyde-Park et assez forte pour assommer un bœuf.

Dans mes pérégrinations à travers le *Bush* australien, cette canne ne me quittait pas. C'était un appui solide et au besoin une arme de défense formidable. Et si jamais un serpent s'était subitement dressé devant moi, une de ces marmelades, je ne vous dis que cela !

J'ai horreur des serpents, cette peste de l'Australie, et aussitôt arrivé dans ce pays je m'étais enquis des précautions à prendre pour se protéger contre ces dangereux reptiles.

— Mettez-vous des guêtres de cuir aux jambes,

m'avait-on dit, et un bâton solide à la main, et vous n'avez rien à craindre.

Puis l'on m'avait enseigné la manière infaillible de les tuer sans courir aucun danger. Éviter de se placer devant ou derrière l'animal, surtout derrière, se placer sur le côté, puis lui asséner sur le dos un coup de bâton sec : *pan*, ça y est, vous lui avez brisé les reins et votre serpent est expédié.

Bien certainement, me dit-on plusieurs fois, vous ne rentrerez pas en France sans être à même de dire à vos compatriotes : « J'ai tué un serpent en Australie et voici comment je m'y suis pris. » Tout Français qui a voyagé en pays lointains a la réputation d'être plus ou moins sujet à la *tartarinade*.

Moi, je suis prudent. Tout cela est fort joli, me dis-je, mais si je manque mon coup, au lieu d'un Français qui racontera à ses compatriotes comment on tue un serpent, ce pourra bien être un serpent qui s'en ira raconter à ses amis comment on expédie un Français. Cela ne ferait pas du tout mon affaire, mais pas du tout.

Cependant, quand je me promenais dans le *Bush*, armé de ma nouvelle canne, je répétais le rôle que je pourrais être appelé un jour à jouer, et je tuais par milliers les serpents qui n'étaient pas là. Pas un n'était manqué. Je couvrais la terre de serpents aux reins brisés. *Pan* dans le dos, et, comme on me l'avait bien dit, ça y était.

De deux ennemis qui se cherchent, celui qui est

le premier découvert par l'autre est à demi battu. Aussi, ce que je craignais le plus, c'était le serpent caché dans l'herbe ou dans les brindilles dont le *Bush* est jonché, sur lequel on marche et qui proteste énergiquement en vous mordant au mollet, avant de vous donner le temps de vous mettre en garde ou même de savoir où vous êtes.

Mais le serpent que je craignais encore le plus de tous, c'était le serpent qui s'introduit le soir dans les habitations, pénètre dans les chambres à coucher, qui sont en Australie au rez-de-chaussée, et va tranquillement se fourrer dans votre lit.

Un serpent ne vous attaquera jamais, à moins que vous ne mettiez le pied dessus ou que vous ne cherchiez à l'empêcher de rentrer dans son trou, et si jamais vous en trouvez un dans votre lit, ne le dérangez pas et il ne vous dérangera pas. Il n'est pas plus méchant que cela. Voilà bien ce que me dirent tous les gens qui s'y connaissaient en serpents, mais sans réussir à me convaincre de rien, excepté que si, tout homme que je suis, je trouvais jamais un serpent dans mon lit, je pousserais des cris de femme honnête surprise au bain.

J'arrivai un soir dans une ville située au nord de la Nouvelle-Galles du Sud, à cette époque de l'année que les habitants du pays appellent le printemps, quarante degrés de chaleur de midi à quatre heures et trente-cinq ou trente-six dans la soirée : un vrai

temps de serpent. Pas une feuille ne bougeait : on pouvait à peine respirer dans cette atmosphère de plomb fondu. La petite ville était en plein *Bush*. Derrière l'hôtel où j'étais descendu se trouvait une petite rivière qui fournissait à l'établissement des moustiques d'une énergie et d'une voracité à toute épreuve. On mangeait fort mal dans cet hôtel, mais on y était fort bien mangé.

Avant d'aller me coucher je causai avec le propriétaire qui m'informa que l'endroit était infesté de serpents. Le voisinage du *Bush* et de la rivière, ajouté à la chaleur intense du lieu, devait en effet rendre la ville un parfait repaire de serpents. Dans l'après-midi mon hôte en avait tué un de huit pieds de long dans un des parterres de son jardin.

— Et le diable, me dit-il, c'est que le soir ces brutes s'introduisent dans l'intérieur des maisons et vont s'installer dans les chambres à coucher.

Un froid glacial me passa dans le dos.

Pendant près d'une heure nous causâmes assez serpents pour remplir mon sommeil des cauchemars les plus épouvantables. Toutefois, quand je quittai le propriétaire, je me répétai plusieurs fois ses dernières paroles : « Je recommande toujours aux voyageurs de regarder avec soin dans tous les coins de leurs chambres et de fermer la fenêtre avant de se mettre au lit. »

Quand je fus arrivé dans ma chambre, je vous laisse à penser si je regardai partout, dans les coins,

sous les meubles, sous le lit et dans le lit. Je tâtai les couvertures et les oreillers. Je crois même, Dieu me pardonne, que je regardai dans les tiroirs de la commode.

Point de serpent.

Bien rassuré, je fermai la fenêtre, je me déshabillai, j'éteignis la bougie et je me couchai.

La chaleur était suffocante, écœurante.

Les moustiques commencèrent à bourdonner autour de ma tête, à entonner ce cri de guerre qui annonce un combat acharné, sans quartier. Il y avait bien un moustiquaire, mais il avait des trous comme cela arrive dans presque tous les hôtels de l'Australie. Mieux eût valu point de moustiquaire. L'animal, une fois emprisonné, ne peut plus sortir. C'est un duel à mort : vous ou lui, il faut qu'il y en ait un qui meure.

Ce bourdonnement des moustiques est aussi agaçant que le sifflement des balles sur le champ de bataille, avec cette différence, toutefois, que la balle qui vous a sifflé à l'oreille est passée et ne vous fera plus de mal, tandis que le bourdonnement du moustique vous annonce que le danger est arrivé et que la bataille va s'engager.

Pour me protéger la tête et au risque d'étouffer, je ramenai le drap sur ma figure et, en nage, respirant à peine, je cherchai à oublier dans le sommeil moustiques réels et serpents imaginaires.

Je crois que je dormis quelques instants. La

chaleur était telle que je gisais dans un bain de sueur, haletant, brûlant. Bientôt je n'y tins plus. Je résolus de sacrifier mes bras et mes mains aux moustiques. Je gardai le drap sur la figure, je sortis les bras et posai les mains sur le lit.

Eh bien, non, je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais par cette température d'enfer mon sang se glaça dans les veines. Je venais de poser la main droite sur un serpent étendu là en travers du lit. Je l'avais presque empoigné. Oui, un serpent, tout ce qu'il y a de plus serpent, froid et immobile comme la mort.

Les serpents ont le sommeil dur. Celui-là dormait solidement. Il ne remua point. Je retirai doucement les mains et les replaçai sous le drap.

Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, je le répète ; je ne suis pas plus brave non plus. Cependant, si je me trouvais face à face avec un lion et que j'eusse en main un bon fusil, j'ai la ferme conviction que j'aurais assez de sang-froid pour lui envoyer une balle visée de mon mieux avant de lui permettre de se servir une tranche de ma personne. Mais un serpent, dans la nuit noire, là, sur moi sans armes, sans aucun moyen de défense ou de retraite, sans aucune espèce de protection, presque nu, c'est bien autre chose !

La situation me parut horrible.

J'ai toujours eu horreur des bêtes qui rampent, surtout de celles qui sont froides et humides. Je n'ai

jamais même pu toucher un poisson. Si j'avais été le premier homme créé, j'aurais sauvé le genre humain en ma personne : je n'aurais jamais pu manger tranquillement une pomme à côté d'un serpent, fût-ce en compagnie de la plus jolie femme du monde.

J'aimerais mieux rencontrer un loup affamé au coin d'un bois que de savoir dans ma chambre un centipède, un scorpion, une grosse araignée ou même un inoffensif scarabée. Un lézard me ferait courir à toutes jambes. Un serpent, jugez donc !

Une sueur froide me courait de la tête aux pieds. J'étais collé au lit, paralysé de peur.

Que faire ?

Me lever et me sauver ? Oui, sans doute ; mais je le réveillerais peut-être et il me clouerait à la porte. Attendre jusqu'au jour me parut ce qu'il y avait de plus sage à faire. Oui, mais, hélas ! il ne devait être que minuit à peine et jamais, au grand jamais, je ne pourrais endurer ce cauchemar vivant pendant sept mortelles heures.

Le serpent ne bougeait pas, ni moi non plus. Je le sentais sur moi dans toute sa longueur. Ce qui me semblait étrange, c'est qu'il dormait tout allongé, au lieu d'être pelotonné comme le sont généralement ses semblables quand ils dorment. Par quelques petits mouvements imperceptibles des deux genoux, je jugeai que mon serpent avait environ trois pieds de longueur. C'est la longueur du *death-adder* austra-

lien. Le vertige me prit à l'idée que ce monstre, dont la morsure donne la mort presque instantanément, était là prêt à m'expédier à son réveil.

Je songeai alors à un autre plan. Rouler tout doucement mon drap et l'y envelopper, puis l'étouffer. Oui, parbleu, c'était bien simple; malheureusement l'obscurité était complète et les risques à courir énormes. Il pourrait se glisser lentement hors de l'étreinte et me donner au bras le coup fatal. Non, autre chose encore, mais d'abord de la lumière, au risque de tout perdre.

Hanté de Laocoon père et fils, fiévreux, fou, dégouttant, cette obscurité multipliait mes angoisses et me faisait entrevoir la situation comme terrible et sans espoir.

J'étais presque prêt à me résigner à mon sort. J'eus même quelques secondes de calme, grâce à la pensée que la mort occasionnée par la morsure d'un serpent n'est point douloureuse. On s'endort et l'on ne se réveille plus. Je songeai à Cléopâtre. Parbleu, mieux valait mourir ainsi que de la goutte ou de rhumatismes.

Mais pas du tout. Je ne voulais mourir ni comme cela, ni autrement, ni sans douleur ni avec douleur. Mourir sans s'en apercevoir c'était mourir tout de même, et je ne peux pas vous dire combien je suis reconnaissant de me sentir en vie !

Je devenais fou, et je sentis que la lumière seule me ramènerait à la raison. Je ne voulais plus d'in-

certitude, je voulais regarder mon ennemi dans le blanc des yeux... ou plutôt, de côté, comme on m'avait toujours recommandé de le faire.

Mon serpent était toujours là, bien endormi, immobile, ne se doutant nullement qu'un homme de près de six pieds, jeune encore, fort et bien portant, tremblait sous lui, être immonde d'un pouce et demi d'épaisseur et de trois pieds de longueur à peine.

J'allongeai le bras droit et j'atteignis les allumettes qui se trouvaient sur la table de nuit. Ce fut là une manœuvre qui prit bien dix minutes à exécuter. Sans remuer, après des efforts inouïs, je réussis à allumer la bougie. La lumière m'effraya d'abord. J'allais probablement réveiller le serpent et le duel allait commencer.

Le serpent ne bougea point.

Je m'enhardis jusqu'à sortir la moitié de la tête et à jeter un regard craintif le long du lit. Mon serpent était là, toujours endormi, droit comme un *i*. Je m'enhardis davantage et réussis à m'extraire du lit. J'allai vite chercher ma bonne canne de Tolède. « *Pan*, ça y est », ou du moins j'étais prêt à vendre chèrement ma vie.

Je regardai sur la cheminée, dans tous les coins, point de canne. C'était un sort. Où pouvait bien être cette canne ?

Je revins près du lit. Je pris la bougie, et, me sentant enfin bien et vraiment éveillé, en possession

de toutes mes facultés, je m'approchai et regardai le serpent.

— Ah ! cette canne, m'écriai-je, en riant aux éclats, faut-il être bête tout de même !

XIV

Ce qu'il y a de piquant en Australie. — Aspect des petites villes. — Chacun prend son plaisir où il le trouve. — La vie australienne. — Du thé, toujours du thé. — Du whisky ou de l'eau. — Occupation favorite. — Sept repas par jour. — Les squatters.

L'Australie peut se diviser en deux parties bien distinctes, les grandes villes, c'est-à-dire les capitales des quatre principales colonies, Sydney, Melbourne, Adelaïde et Brisbane, et une centaine de petites villes qui, selon moi, sont la véritable Australie. Dans les grandes villes, nous étudierons la société coloniale; dans les petites nous verrons l'Australien typique, le pionnier de la civilisation britannique.

L'Australie ne présente au voyageur rien de très piquant si ce n'est les moustiques. Gare à vous, si vous êtes étranger, car vous serez pour ces insectes

anthropophages un mets délicat et nouveau. Ils se passeront le mot et viendront de tous les coins du voisinage goûter à ce plat nouvellement importé. Les mouches aussi vous attaqueront sans pitié et vous suivront par milliers dans vos promenades. J'ai vu des gens habillés de coutil blanc littéralement noirs de la tête à la ceinture. Un filet, attaché à la couronne de votre chapeau et tombant autour de la tête jusque sur les épaules, vous protégera la figure, et tout ce que je souhaite c'est que le moustiquaire vous protège pendant la nuit.

Toutes les petites villes australiennes se ressemblent. Une rue principale où se trouvent généralement l'hôtel de ville, la poste, le tribunal, les banques, les hôtels, le club et les principaux magasins, puis des rues de traverse bâties de maisons à rez-de-chaussée seulement et à vérandas, couverts de toits en fer froncé et galvanisé. Un peu en dehors de la ville, l'hôpital et son jardin, le tout propret et admirablement entretenu. Çà et là des églises et des chapelles représentant les différents cultes que le protestantisme a inventés.

Si la ville possède un joli site, une colline, par exemple, et que vous y voyiez un bâtiment d'une certaine importance, vous pouvez être sûr que c'est l'église catholique ou le couvent; c'est infaillible.

Ce qui vous frappe et vous étonne d'abord, c'est que des villes de mille à deux et trois mille habitants

tout au plus possèdent autant de bâtiments publics. Les hôtels de ville et les postes sont plus imposants que ceux de nos villes de quarante à soixante mille âmes. La banque de New-South-Wales, dont les succursales se comptent par vingtaines dans toutes les colonies, y compris la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie, est représentée par un édifice et dans certains endroits par un véritable palais. Les autres banques sont à l'avenant. L'Australie est le pays des banques, les Australiens en savent quelque chose.

Partout les rues et les routes sont bien coupées, bien posées et admirablement entretenues, voilà qui surprend le voyageur, surtout celui qui arrive d'Amérique où, même dans les plus grandes villes, les rues sont encore à l'état de champs labourés où l'on enfonce jusqu'à la cheville, soit dans la poussière, soit dans la boue, selon le temps qu'il fait. Les Australiens font mieux que cela. Chacune de ces petites villes a un jardin public, ou un parc planté des plus jolis arbres des différentes colonies, avec des serres bien approvisionnées de fougères, de palmes et de fleurs, des parterres, des pelouses et souvent un lac bien peuplé de cygnes et de canards. Les rues aussi sont plantées d'arbres de chaque côté; de marronniers, d'acacias, ou de gommiers apportés du *Bush* si les finances de la ville ne permettent pas d'aller au loin chercher la verdure. J'ai vu certaines villes de la Nouvelle-Galles du Sud, entre autres Albury, Wagga-Wagga, trans-

formées en véritables bosquets de feuillage et de fleurs. Depuis plusieurs années il se plante, à Wagga-Wagga, trois mille arbres par an.

Chaque ville cherche à faire mieux que sa voisine, et rien n'est plus amusant que de les entendre se *tu-quoquer*, mais cette émulation fait pousser de fort jolis endroits. Chaque Australien est persuadé que sa ville est supérieure à toutes les autres de la colonie, et il ne tarde pas à se demander si par hasard on n'y verrait pas poindre le bout de l'axe autour duquel tourne le monde. Admirez cet homme, car il est heureux.

Certes, mon cher Parisien, ce n'est pas vous qui pourriez vous faire à l'existence dans une petite ville australienne. Ce n'est pas moi non plus. Cependant, j'ai rencontré dans ces infiniment petits centres de population des gens riches, très riches même, qui me disaient : « Je suis parfaitement heureux, et, si je possédais cent millions, je continuerais à vivre ici. Je ne demande et ne désire rien de mieux au monde ». Le grand air, la liberté, l'immensité du pays les charment ; la chasse, les jeux athlétiques les distraient ; l'agriculture, l'élevage de chevaux, de bestiaux et de moutons les occupent ; ils sont fiers de contempler la ville qu'ils ont aidé à fonder là où naguère il n'y avait que le *Bush* sauvage. Ils sont heureux, et je le comprends facilement.

Rien ne vient troubler la tranquillité de ces petites villes, si ce n'est deux ou trois par semaine le

tambourin et le cornet à piston de cette farce gigantesque qui s'appelle l'Armée du Salut. Si l'endroit a le chemin de fer, l'arrivée du train est l'événement du jour, et tout le monde se rend à la gare.

Le soir, à la tombée de la nuit, c'est le silence du *Bush*. Au loin, l'aboiement d'un chien, quelquefois le mugissement d'une vache, les criquets et les grenouilles, puis rien. Les hommes sont au club, les femmes sont chez elles. Pas de vie intellectuelle comme en Amérique où le plus petit endroit a une société littéraire, des cours publics de science, et d'agriculture, et la lumière électrique.

Les Australiens en prennent à leur aise et ne sont pas matineux : à huit heures et demie du matin les boutiques ne sont pas encore ouvertes. Ils se promènent rarement ; dans l'après-midi les rues sont désertes, alors même que l'atmosphère est superbe et d'une température modérée. En longeant les maisons vous entendrez jouer, sur quelque vieux chaudron rouillé, la *Prière d'une Vierge*, ou les *Cloches bleues d'Ecosse ;* vous vous croirez égaré dans quelque petit coin de l'Angleterre de 1830 perdu aux antipodes plutôt que dans une communauté nouvelle, et c'est là une impression qui se confirmera quand vous entrerez dans les maisons, et que vous y verrez des tableaux de courses et de chasses avec des grooms et des jockeys en chapeau haute forme, des chaises protégées par

des têtiers, des fleurs et des fruits artificiels soigneusement placés sous verre, et, sur la cheminée, des ornements impossibles avec des pendants en cristal rappelant par la forme les longues frisures que portaient les Anglaises de Gavarni.

Dans les hôtels l'impression se confirmera encore davantage. Le même *bar* avec le petit parloir pour les habitués. Les murs sont couverts des mêmes gravures, des boxeurs et des cricketers du temps jadis, puis l'éternel *Procès de Charles Ier* et le sempiternel *Lord William Russell se rendant à l'échafaud* qui, en Angleterre, jouent le rôle de *La Mort de Poniatowski* ou des *Adieux de Napoléon à Fontainebleau.*

Les Anglais se plaignent souvent qu'il n'y ait point de savon dans nos chambres d'hôtel. Il s'en trouve même qui en concluent que les Français ne se lavent pas. Nous préférons nous servir de notre savon que nous emportons dans nos malles. Chacun son goût. Dans les colonies, on trouve du savon. On trouve aussi un peigne et une brosse à cheveux. Je n'ai jamais regardé cette brosse sans me dire : « Qui est-ce qui était hier dans cette chambre ? Cela suffit, je passe. » Et du bout des doigts je remettais la brosse sur la table.

Le menu colonial est le même qu'en Angleterre, bien que le climat de l'Australie soit l'opposé du climat anglais. Il n'y a pas jusqu'à la bouillie d'avoine qui ne commence la journée au premier

déjeuner, cette bouillie inventée par les Écossais pour se chauffer le sang dans un climat froid et humide et qui est servie ici dans les tropiques. Ce sont les mêmes soupes, ou plutôt c'est la même soupe, l'Angleterre n'en ayant encore inventé qu'une, puis le même bœuf ou le même mouton rôtis, accompagnés de pommes de terre et de légumes, puis les mêmes puddings.

Je dois cependant dire que tout cela est bien cuit, et vaut certainement mieux que les horreurs sans nom que l'on vous sert dans les hôtels des petites villes américaines, mais enfin, aller au bout du monde pour manger exactement comme on mange à Liverpool ou à Manchester, cela agace et désappointe : on voudrait voir sur la carte un plat de kangurou, de kakatoès sauté, ou une gibelotte d'opossum. Les voyageurs arrosent le menu d'eau ou de thé, non par sobriété, car la plupart d'entre eux iront passer la soirée au *bar* à s'emplir de whisky, mais simplement par habitude.

Le propriétaire de l'hôtel ne fait point l'article pour son vin, qui est cher, il préfère écouler son whisky sur lequel il fait un bénéfice considérable. L'Australie est aujourd'hui un pays vignoble de premier ordre et elle aurait un avenir magnifique sur les marchés de l'Europe, si les Australiens étaient les premiers à apprécier leur bonne fortune. Comme je le dis ailleurs, les buveurs ne trouvent pas le vin assez fort en alcool et les fanatiques prêchent l'abs-

tention complète. Ces derniers oublient que l'ivresse est rarement causée par le vin, et que les pays vignobles, tels que la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie sont les pays du monde où l'on trouve le moins d'ivrognes.

Les Australiens passent la plus grande partie de leur temps à manger. A sept heures du matin ils ont du thé au lit. A huit heures et demie, ils déjeunent de viande froide, de côtelettes ou de biftecks, d'œufs au lard et de thé. A onze heures, ils goûtent d'un biscuit sec et de bière. A une heure, ils dînent et boivent du thé. A trois heures, ils prennent le thé. A six heures, ils soupent et reprennent du thé. A neuf ou dix heures, ils font une collation de pain et de fromage.

La viande est servie, à tous les repas, rôtie ou bouillie et ne reparaît jamais sur la table sous forme de ragoût appétissant. La viande est si bon marché (environ quatre sous la livre) qu'on dédaigne le réchauffé! Quant aux légumes, ils sont bouillis et sont servis, comme en Angleterre, sans aucune espèce de préparation. La laitue, le céleri, se mangent crus et sans assaisonnement. En fait de cuisine, les Anglo-Saxons sont à peu près aussi avancés que les lapins.

La plupart de ces petites villes australiennes sont enserrées par d'immenses propriétés, appartenant à

des *squatters* dont les parents les ont acquises pour quelques livres sterling, et pouvant aujourd'hui réaliser des sommes fabuleuses. Bien souvent c'est là ce qui les empêche de se développer et de s'étendre. Elles se consolent en songeant que ces *squatters* les font vivre.

Un *squatter* est aussi fier de ses terres [1] qu'un duc de Westminster, et il n'entend point les vendre. Ses revenus sont tellement supérieurs à ses dépenses qu'il ne saurait que faire du produit de pareille vente, et il préfère garder ses terres dont la valeur accroît tous les jours.

Quand la population de l'Australie augmentera plus qu'elle ne fait à présent, il incombera aux législateurs de faire passer une loi qui obligera ces monopoleurs de se dessaisir, moyennant compensation, de propriétés aux dimensions absurdes, et de permettre ainsi au pays de se développer.

Mais la population n'augmente guère, par l'immigration du moins. Les Allemands, les Suédois, les Norvégiens et les pauvres Irlandais, qui forment la grande majorité des émigrants européens, vont en Amérique ou dans le nord-ouest du Canada. Le voyage leur coûte moins de cent francs, tandis que, pour aller dans l'Afrique du Sud ou dans les colo-

1. Il existe dans la colonie de Queensland un *squatter*, éleveur de moutons dont la propriété occupe une superficie égale à celle de l'Angleterre.

nies australasiennes, cela leur coûterait de trois cent cinquante à quatre cent cinquante francs. Si un Irlandais possédait quatre cent cinquante francs, il pourrait vivre de ses rentes pour le reste de ses jours.

La population, voilà ce qui manque à l'Australie.

L'Angleterre lui envoie trop souvent des gens inutiles, des déclassés, des décavés, des paresseux et des ivrognes, ratés de toute sorte dont elle n'a que faire.

Quel avenir l'Australie aurait devant elle, si elle pouvait faire venir des campagnes de France, ces braves, sobres, honnêtes, économes travailleurs, élevés sur ce vieux sol, entêté et lent, dans ce pays de la sobriété, de la raison, du travail et de l'épargne ! C'est là un vœu que j'ai bien souvent entendu exprimer par des Australiens qui avaient vu à l'œuvre les travailleurs de nos campagnes.

Malheureusement pour l'Australie, le Français n'émigre pas. Il est bien chez lui et il y reste.

Il faut parler des noms dont on a affublé toutes ces petites villes de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande.

En voici une qui s'appelle Richmond, en voici une autre qui s'appelle Montpellier. La suivante s'appelle Jérusalem, puis Perth, Jéricho, Windsor, Taratatakirikiki, Berlin, Canrobert, Saint-Arnaud

(villes fondées à l'époque de la campagne de Crimée), Wooroomgorra. Une station, située près de trois ou quatre cabanes, en bois porte le nom de Kensington, la suivante quelque chose qui ressemble à Tararaboom-deay. Un faubourg de Sydney s'appelle Woolloo-mooloo. Allez donc vous croire en pays civilisé à Wooroomgorra ou à Woolloomooloo!

XV

Les Naturels de l'Australie. — Le dernier Tasmanien est au musée — Un roi déchu accepte mon penny. — Diane me fait visite. — Les traqueurs. — Les naturels du Queensland. — Le Boomerang. — Rites curieux. — Ces dames refusent de faire la lessive des célibataires.

Les naturels de l'Australie n'ont jamais donné beaucoup de fil à retordre aux Anglais. L'humanité n'a pas de type plus abject, plus dégradé. Dénués d'intelligence et de courage, la race a disparu sans difficulté. Deux potions ont eu l'effet désiré : une d'évangile qui les a convertis, et une de whisky qui les a divertis du soin de leur territoire. La Nouvelle-Galles du Sud en possède très peu ; la colonie de Victoria en compte encore environ cinq cents, et la Tasmanie possède dans le musée de Hobart le squelette du dernier. Le type est horrible. Le corps est mal formé, le front haut, étroit et fuyant, deux bras d'orang-outang, les jambes grêles, les yeux éteints ;

10.

le menton existe à peine et se confond avec la mâchoire inférieure qui est fuyante et démesurée. La chevelure est floconneuse et longue, et ressemble à un nid de corbeau.

Ces sauvages sont les seuls habitants de la terre qui n'aient jamais eu l'idée de se construire d'habitations. Trois morceaux de bois fixés en terre et soutenant une écorce d'arbre, leur génie d'invention, en fait d'architecture, n'a jamais été plus loin.

On voit ces malheureux errer dans le voisinage des petites villes en se frottant le ventre pour vous faire comprendre qu'ils ont faim. Si vous leur donnez quelques sous, ils vont boire. Ce sont les seuls mendiants qui acceptent la monnaie de cuivre qu'un blanc vous jetterait à la figure. Le naturel lui-même commence à regarder le penny d'un air de mépris. Je tendis un jour un penny à quelque mendiant indigène. Il regarda la pièce, sourit, et me dit en anglais passable : « C'est une pièce de votre couleur que je voudrais, *boss* [1], pas de la mienne ». Au temps jadis ce pauvre diable était roi de sa tribu, me dit-on. Je donnai une pièce de six pence à ce souverain détrôné pour le dédommager de sa royauté perdue.

Si les hommes sont horribles, les femmes sont des êtres immondes avec des mamelles qui pendent jusque sur le ventre en forme de longues poires molles que l'on aurait aplaties avec un battoir.

1. Bourgeois, patron, maître.

Une de ces créatures, Dieu merci vêtue sinon habillée, vint un matin me trouver au *Western Hotel* à Warrnambool (Victoria).

Diane — c'est ainsi qu'elle est connue dans la ville où elle vit d'aumônes — se présenta à ma porte soûle comme une grive. Elle trébucha en murmurant quelques mots inintelligibles.

— Que voulez-vous ? lui dis-je en mettant la main à la poche.

— Je viens prier pour vous, dit-elle.

Et, séance tenante, elle se mit à genoux et se mit à marmotter quelque prière.

Le spectacle de cette horrible guenon, soûle, essayant d'éjaculer une prière, m'écœura, me révolta. J'avais l'intention de lui donner de l'argent, je me contentai de la prendre par le bras et de la mettre à la porte.

A peine sortie de mon parloir, Diane se mit à lancer des jurons formidables, en m'appelant par tous les noms que son ignoble vocabulaire put mettre à sa disposition.

Allons, me dis-je, voilà encore une convertie dont les Anglais peuvent être fiers !

Les naturels ne sont d'aucune utilité. En Afrique, on recrute parmi eux les ouvriers de toutes sortes et les femmes font d'excellentes domestiques. Mais ici, le «peuple souverain» n'entendrait pas de cette oreille-là : l'Australie est à lui, et gare au gouvernement qui se permettrait de trouver de l'ouvrage

aux indigènes, ou aux particuliers qui pousseraient la philanthropie jusqu'à les employer chez eux. On les regarde comme des animaux et on les traite comme tels, bien qu'on ne les tue plus comme des bêtes fauves.

Quand nous serons dans la Nouvelle-Zélande, ce sera une autre histoire.

L'Australie emploie les naturels les plus alertes et les plus intelligents pour traquer les malfaiteurs qui se réfugient dans le *Bush.* Ils font d'excellents policiers. Ils ont l'instinct du chien de chasse, et sont au plus vite sur la trace du fugitif qu'ils manquent rarement de dénicher.

Dans le nord du Queensland on trouve des indigènes d'une laideur horrible, mais vigoureux et bien bâtis. Ils sont habiles à la chasse et aux exercices du corps. Si jamais l'Hippodrome était à la recherche d'une *attraction,* la direction n'aurait, pour faire salle comble, qu'à engager une troupe de North-Queenslanders à venir lancer le *boomerang.* Les représentations feraient courir tout Paris.

Le *boomerang* est un morceau de bois plat, arqué, de deux pieds et demi de longueur. Le Queenslander vise un objet placé sur le terrain à quelque distance de lui. Le *boomerang,* après avoir touché cet objet (si c'est un être vivant, son affaire est faite), remonte droit en l'air comme une alouette et décrit en sifflant, à une hauteur de soixante à quatre-vingts mètres, des cercles immenses, puis, s'il a été habilement lancé,

revient tomber au pied du Queenslander. C'est gracieux au possible et d'une adresse merveilleuse; mais n'essayez pas, le jeu est dangereux.

Parmi ces North-Queenslanders on trouve des tribus dont les rites sont des plus curieux. Quand l'enfant mâle ne promet pas de faire honneur à sa race, on lui fait subir une opération qui l'empêchera de contribuer à l'augmentation de la population.

Que n'en fait-on autant en Europe!

Les femmes méprisent les célibataires, ce qui n'est pas surprenant quand on songe à la cause possible du célibat. Quand les hommes sont mariés, les femmes les servent en esclaves dévouées et sont fières de les servir. Mais, me disait un jour M. Meston, l'ethnologiste bien connu de Brisbane à qui je dois ces renseignements, si l'homme est célibataire, la femme refuse même de faire sa lessive.

Si je ne portais que ce qui couvre le Queenslander, ce n'est pas cela qui me gênerait, j'aurais vite fait ma lessive moi-même.

XVI

La politique et les politiciens. — Le prix de la Liberté. — Les chambres législatives. — Les gouverneurs. — Comparaison entre les institutions américaines et les institutions britanniques. — Le politicien et l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges. — Un éloquent candidat. — Les honorables. — La pairie coloniale. — Sir Henry Parkes. — Un mot à Sa Majesté la reine d'Angleterre.

Élevés dans les idées démocratiques de la mère-patrie, les Australiens sont, comme les Anglais, les Français et les Américains, persuadés qu'il n'existe pas parmi eux un seul homme qui ne soit capable et digne d'être premier ministre, et ils ne sont impitoyables que pour ceux qui, par leur talent ou leur adresse, sont arrivés à dépasser le niveau. Il n'y a pas un seul politicien (on me pardonnera facilement de ne pas dire homme d'État), en Australie, que je n'aie vu traîner dans la boue ou traiter

d'incapable, de farceur, de voleur, ou pour le moins, d'homme taré.

La liberté est un bien si grand qu'on ne saurait la payer trop cher; cependant, le prix est exorbitant quand il faut que l'amour de l'égalité soit doublé d'une jalousie féroce contre tous ceux qui s'élèvent.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement (j'entends la forme) de l'Australie est bon. Ce jeune pays règle ses affaires comme il l'entend. C'est lui qui nomme ses députés à l'Assemblée législative ou Chambre basse ; c'est lui qui élit les membres du Conseil législatif ou Chambre haute [1]. C'est lui qui non seulement fait ses propres lois, lève ses propres impôts, mais c'est lui qui change sa constitution si bon lui semble. Si les parlements des colonies proclamaient aujourd'hui leur indépendance, il pourrait en résulter une guerre civile, c'est-à-dire une guerre entre Australiens et Australiens ; mais il est probable que l'Angleterre ne se mêlerait pas de la querelle et qu'elle accepterait la décision de la majorité ou du parti australien le plus fort.

L'Australie ne paye aucun tribut à l'Angleterre si ce n'est l'intérêt de l'argent qu'elle lui emprunte. Elle a sa flotte, sa milice, et l'Angleterre ne lui envoie ni fonctionnaires ni soldats. Le gouverneur

1. La Nouvelle-Galles du Sud et la Nouvelle-Zélande font exception. Dans ces deux colonies c'est le Gouverneur qui nomme les membres du Conseil législatif ; mais il le fait toujours de manière à donner satisfaction au peuple.

seul, nommé par la reine sur la recommandation de ses ministres, lui rappelle qu'elle est succursale de la maison John Bull et Cie.

Le gérant de cette succursale est donc fourni par la maison-mère, mais il n'a pas plus de pouvoir dans la colonie que la reine n'en a dans l'Angleterre. Ce sont les ministres, responsables devant les chambres, c'est-à-dire envers le peuple, qui le font parler et agir. Ses fonctions consistent à se rendre agréable au peuple, à concilier les jalousies, à empêcher qu'il y ait friction entre les partis politiques ou entre les relations de la colonie avec l'Angleterre, mais surtout à faire avec grâce les honneurs du *Government House.* C'est le *leader* de la société coloniale, aussi le choisit-on généralement parmi les membres les plus aimables de l'aristocratie anglaise.

En somme, l'Australie est une reproduction politique de l'Angleterre. Sa constitution est taillée d'après le modèle anglais et ne ressemble en rien à la constitution américaine.

L'Angleterre est une république avec un président héréditaire purement constitutionnel.

L'Amérique est une autocratie avec un monarque élu, que le peuple revêt d'un pouvoir presque aussi absolu que celui de l'empereur de toutes les Russies.

Les ministres de l'Angleterre et de toutes les colonies anglaises sont responsables de leurs actes envers le peuple.

Les ministres des États-Unis ne sont responsables qu'envers le président, qui les nomme sans même se donner la peine de les choisir parmi les représentants du peuple.

Si la Chambre des communes déclare, en Angleterre, que les ministres n'ont point sa confiance, les ministres ont à se retirer immédiatement.

Si la Chambre du peuple, en Amérique, fait la même déclaration, les ministres n'ont à en tenir aucun compte et restent au pouvoir tant qu'il plaît au président de les garder.

Ni la reine d'Angleterre ni aucun gouverneur des colonies ne saurait s'arroger le droit de nommer ou de congédier un simple douanier ou policeman.

Le président des États-Unis nomme et congédie tous les serviteurs de l'État, depuis les ministres jusqu'aux facteurs, sans que personne puisse y trouver à redire, ou du moins puisse y mettre obstacle.

Tout cela est bien certainement en faveur du système anglais, et quand les Américains me disaient : « Le Canada est destiné à faire partie des États-Unis, et ce qui rendra l'annexion facile c'est que la constitution de chaque État américain est la même que celle de chaque province canadienne, » je répondais : « Vous vous trompez. Il est vrai que ce sont les mêmes noms, mais ce ne sont pas les mêmes choses. Dans les deux pays le pouvoir législatif est démocratique, mais, tandis que le

pouvoir exécutif est autocratique aux États-Unis, ce même pouvoir est démocratique au Canada. Si l'annexion se fait, les Canadiens perdront au change. »

J'ai voyagé dans tous les coins de la terre ; j'ai vécu en Angleterre, j'ai demeuré dans les deux grandes républiques du monde, en France et en Amérique, et j'ai aujourd'hui la conviction qu'il n'existe, sur la surface de notre planète, qu'un seul peuple parfaitement libre, aux points de vue social et politique, et ce peuple-là c'est le peuple anglais.

La forme du gouvernement des colonies laisse donc peu à désirer, et si l'on pouvait persuader aux hommes les plus capables et les plus intègres de la bonne société coloniale de regarder comme un honneur de représenter leurs concitoyens au parlement, tout irait pour le mieux ; mais ces hommes-là sont, comme en Amérique, les derniers à vouloir mettre le pied dans cette galère, et la politique est entre les mains de farceurs, de braillards et d'incapables qui reçoivent sept mille cinq cents francs pour siéger à l'Assemblée législative, et de vingt-cinq à quarante mille francs pour faire partie du ministère.

Les politiciens des démocraties européennes jouent, pour me servir d'une expression anglaise, avec les classes et les masses, c'est-à-dire avec les classes

dirigeantes et le peuple. Les politiciens des démocraties coloniales jouent avec les sentiments de loyauté à la mère-patrie d'une section de la communauté et les aspirations nationales de l'autre. Rien n'est plus triste que de voir un ministre australien chercher à se tenir en équilibre et à satisfaire son ambition en faisant des courbettes devant le trône de la reine et des bassesses devant la populace. Devant celle-ci, c'est l'humble serviteur du peuple dont la devise est : « l'Australie pour les Australiens » ; devant le trône, c'est le courtisan que la reine va faire chevalier de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George, ce qui lui donnera le titre de *sir* et à sa femme celui de *lady* : c'est l'homme loyal dévoué avant tout à la couronne.

A la Convention fédérale australienne, tenue en 1891, le premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud s'écria : « Il existe en Australie un instinct de liberté qui forcera sous peu le peuple de ces colonies à se déclarer nation indépendante. » Ce même ministre, fait chevalier à Londres l'année suivante, s'écria devant les Anglais : « J'espère que d'ici longtemps il ne se trouvera pas aux colonies de ministre qui cherche à briser les liens qui nous unissent à l'Angleterre. »

De retour aux colonies, le chevalier de Saint-Michel et Saint-George reprit son rôle de patriote australien ; aussi des paroles, en veux-tu en voilà ; des actes, va-t'en voir s'ils viennent. C'est l'histoire

de toutes les démocraties. L'âne du commun est toujours le plus mal bâté.

Voulez-vous un échantillon de politicien australien ?

La scène se passe à une réunion électorale. Le candidat, d'une voix avinée, fait un *speech* violent dans lequel il dénonce son concurrent dans les termes les plus véhéments. Je vous fais grâce du discours. Quand le candidat a terminé ses éjaculations oratoires, un de ses partisans se lève et propose un vote de confiance. Personne ne se lève pour appuyer la proposition. Le candidat, indigné, s'avance au bord de l'estrade et crie d'une voix de stentor :

Je propose que nous ajournions la séance et que nous allions tous boire un coup.

Toutes les mains se lèvent.

— Ah ! s'écrie l'honorable candidat, je savais bien que chaque s... n... d... D... d'électeur appuierait cette proposition-là.

Les politiciens des colonies, comme ceux d'Amérique, j'entends les membres des deux chambres législatives, reçoivent le titre d'*honorables*, non pas seulement pendant les débats, mais dans la vie privée. On sait que les fils de lords portent aussi ce titre qui, en Angleterre, est un titre de noblesse. Or, quand les politiciens coloniaux vont en Angleterre, ils se font annoncer avec leur titre et insistent pour qu'on les appelle *honorables*. La noblesse anglaise

crut un jour devoir se fâcher. Elle protesta et déclara que les honorables coloniaux auraient à l'avenir à laisser leur *honorabilité* au vestiaire en débarquant. Grand fut l'émoi aux colonies quand arriva la nouvelle de l'affront fait à leurs représentants. On tint sur le champ des meetings d'indignation, et l'on déclara que si l'Angleterre persistait à ne pas vouloir reconnaître les honorables des colonies, les colonies refuseraient à l'avenir de reconnaître les honorables de l'Angleterre. Ah ! tu ne veux pas de nos honorables, eh bien, ni moi non plus des tiens.

En 1853, on était allé plus loin que l'*honorabilité*. Un projet de loi fut présenté à Sydney le 28 juillet 1853, ayant pour but de créer une pairie coloniale. Le bon sens du peuple australien fit prompte justice de cette mauvaise plaisanterie. Cependant il eût été piquant d'entendre annoncer, dans les salons de la vieille aristocratie anglaise, le duc et la duchesse de Wooloomooloo, le marquis et la marquise de Parramatta, et le comte et la comtesse de l'île des Kacatoès.

Parmi les politiciens des colonies il en est quelques-uns qui se sont élevés au-dessus du niveau et qui méritent le nom d'hommes d'État. Il faut citer sir John Macdonald, premier ministre du Canada, mort il y a trois ans, sir Henry Parkes, ancien premier ministre de la Nouvelles-Galles du Sud, aujourd'hui dans sa soixante-dix-neuvième année, et

M. Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, que je pourrais appeler roi sans couronne de l'Afrique du Sud, et dont je parlerai plus tard.

Sir Henry Parkes est une personnalité des plus intéressantes. Il est impossible de l'oublier : une tête énorme couverte d'une forêt de cheveux blancs, le regard fin et pénétrant, la voix lente et onctueuse; on donnerait le bon Dieu sans confession à ce vieux finaud de diplomate. Sir Henry Parkes est le champion de la liberté fiscale et de l'unité australienne. Son rêve est de voir les sept colonies de l'Australasie mettre de côté leurs jalousies ridicules et ne faire qu'une seule et même famille.

Il y a quatre immenses provinces dans l'Amérique du Nord qui ne forment qu'un Canada et qui s'en trouvent très bien, pourquoi les sept colonies de l'Australasie (ce qui comprend la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande) ne se fondraient-elles pas en une puissante confédération ? Mais les jalousies sont telles que, pour apaiser à l'avance Melbourne et Sydney, on a déjà résolu que, si jamais la confédération australienne est décidée, ce sera Albury, une petite ville de trois mille âmes située sur la frontière, qui sera la capitale de l'Australie.

Sir Henry Parkes mourra sans voir son rêve se réaliser. Ce n'est pas une confédération que le peuple des colonies demande, mais encore plus de séparation. Le Queensland remue ciel et terre en ce

moment pour qu'on le divise en deux colonies ; il y a même des Queenslanders qui vont jusqu'à demander qu'on divise leur colonie en trois.

Pendant mon séjour à Rockampton je reçus un jour une députation de notables qui étaient venus m'exposer leurs griefs et qui poussèrent l'enfantillage jusqu'à me faire promettre que, à mon retour en Europe, j'userais de toute mon influence pour obtenir que la colonie du Queensland fût divisée en deux colonies indépendantes l'une de l'autre.

Je reçus ces messieurs avec tout le sérieux dont je suis capable, et je promis. Maintenant j'ai tenu parole, et je ne doute pas un instant que la reine d'Angleterre et les ministres de Sa Majesté britannique ne lisent mon livre et ne fassent droit aux justes réclamations des dignes patriotes du Queensland.

Ma commission est faite.

XVII

Les ressources de l'Australie. — Les mines. — Deux mille cinq cents de dividendes. — La laine. — La viticulture. — La richesse de l'Australie comparée à la richesse des principaux pays du monde. — Pourquoi la France est plus riche que les autres nations.

A l'exception de quelques parties qui sont plus ou moins stériles, l'Australie est un vaste continent de sept millions six cent cinquante mille kilomètres carrés[1], dont les entrailles sont remplies de métaux précieux et dont la surface peut être exploitée à l'élevage des bestiaux, à l'agriculture et à la culture de tous les fruits imaginables. Si l'Australie avait plus de rivières, ce serait une Amérique en herbe ; malheureusement elle manque d'eau et de bras ; ses rivières sont en été, pour la plupart, des filets d'eau ou des fossés desséchés, et les bras ne sont pas là pour

1. L'étendue de l'Australie est un peu plus des quatre cinquièmes de l'Europe.

vaincre la difficulté par des travaux d'irrigation.

L'or, l'argent et la laine ont été jusqu'ici la principale richesse des Australiens.

La ville de Bendigo a produit, en quelques années, un milliard sept cent millions de francs d'or. Ballarat a touché ce chiffre de fort près. Broken Hill produit plus de trois cent mille onces d'argent par semaine. Le mont Morgan, dans la colonie du Queensland, est une montagne d'or. Pour y chercher le métal précieux, on n'a pas à creuser, on coupe à même comme on se servirait une tranche de fromage.

Inutile de dire que des fortunes fabuleuses ont été faites en quelques jours.

Quand la mine d'argent de Broken-Hill fut découverte il y a neuf ans, une Compagnie se forma qui émit des actions à vingt-cinq francs.

Que devinrent ces actions? Voici une petite histoire véridique qui va vous le dire.

Un négociant d'Adélaïde acheta cent de ces actions et en fit présent à sa femme. « Prends cela, ma bonne amie, lui dit-il, je crains bien que ce ne soit deux mille cinq cents francs de perdus; mais, qui sait? l'affaire réussira peut-être, et, si jamais il arrive des dividendes, tu les mettras dans ta poche. » Il venait de se retirer des affaires. Après avoir vendu son fonds, il quitta l'Australie et partit en Angleterre avec l'intention d'y vivre de ses rentes. En débarquant à Londres, il apprend que la banqne

où il avait placé son capital venait de sauter. Non seulement il avait perdu la valeur de ses actions, mais, comme actionnaire, il était appelé à payer une somme qui le ruinait de fond en comble. Il était jeune encore. Il se promet de rentrer dans le commerce et, sans même prendre le temps de défaire ses malles, il repart en Australie. Arrivé à Adélaïde, il apprend que les actions de Broken-Hill qu'il avait payés vingt-cinq francs valent douze mille francs. Sa femme, à qui il avait donné cent actions de vingt-cinq francs, se trouvait donc à la tête d'une fortune d'un million deux cent mille francs. Il réalisa cette fortune, la plaça en fonds sur l'État, et ne rougit point aujourd'hui de se faire entretenir par sa femme.

La mine d'or du mont Morgan a produit des résultats aussi fabuleux. L'histoire de Bendigo et de Ballarat abonde en anecdotes de ce genre, et l'Afrique du Sud nous en réserve de meilleures encore. Et cependant, si j'ai un conseil salutaire à vous donner, achetez du trois pour cent garanti par l'État : il s'est enfoui dans les mines encore plus d'or qu'il ne s'en est extrait. Aussi les Australiens ne comptent-ils pas sur les mines pour vivre. Ce sont les moutons, dont la laine se vend sur tous les marchés du monde, qui font la fortune des Australiens.

La viticulture fait des progrès énormes. Les vins de l'Australie, généralement trop chargés en alcool,

ressemblent à nos vins du Roussillon. Ils manquent encore de délicatesse. Mais les vignerons commencent à comprendre que l'art de faire du bon vin, qui se perfectionne en France depuis des siècles, ne s'apprend pas en un jour, et l'un après l'autre ils font venir de France des viticulteurs experts qu'ils placent à la tête de leurs vignobles.

Jusqu'à présent, il s'est consommé peu de vin australien.

Les buveurs d'eau, les fanatiques de toutes les couleurs aux colonies prêchent la tempérance (mot qui, en anglais, signifie abstinence totale et non pas modération); le gouvernement impose des droits énormes [1]; les maîtres d'hôtels vendent le vin du pays le plus ordinaire de quatre à sept francs la bouteille, tout cela fait que le peuple boit de l'eau, du thé ou du whisky, et les riches boivent les vins de France.

Il ne se produit encore en Australie qu'un trentième de la quantité de vin consommé à Londres seulement. Je prédis que, dans vingt ans, l'Australie enverra des vins aux quatre coins du monde. Quand tous les habitants du globe en boiront, peut-être les Australiens se décideront-ils à y goûter.

La fortune privée en Amérique est de mille

1. Pour entrer de Victoria dans la colonie voisine de la Nouvelle-Galles du Sud, une bouteille de vin évaluée à trois francs doit payer trois francs d'entrée, et réciproquement

francs par habitant; en Angleterre, de neuf cent vingt francs; en France, de six cent cinquante francs; en Allemagne, de quatre cent soixante francs, et en Autriche, de quatre cent huit francs. En Australie, la fortune est de douze cents francs par habitant.

L'Australien est donc l'homme le plus riche du monde.

Pas du tout.

Si deux individus vivant ensemble possèdent l'un deux cent mille francs et l'autre rien, ils possèdent en moyenne cent mille francs. Voilà ce que nous enseigne la statistique. C'est cela qui fait une belle jambe au second! L'Australie, comme l'Amérique et l'Angleterre, possèdent des *squatters* et des propriétaires de mines qui ont, en quelques années, amassé des millions, et, dans les grandes villes, une population de près de cent mille individus dont l'existence, chaque matin, au réveil, est un problème impossible à résoudre.

L'Amérique et l'Angleterre sont les pays où les fortunes sont le plus disproportionnées. D'un côté, des billionnaires, vivant dans un luxe effréné; de l'autre, de pauvres gens morfondus, affamés, vivant dans une fange inouïe, et dans l'hébétude causée par les maux irrémédiables.

L'Angleterre et l'Amérique sont aussi les deux pays où l'on spécule le plus. Or, ce n'est pas la spéculation qui enrichit un peuple, c'est la production.

La spéculation enrichit quelques individus au détriment de quelques autres individus. L'argent passe d'une poche dans une autre sans que le pays profite aucunement de la transaction. Les produits de la terre et de l'industrie sont les seules ressources de la richesse d'un pays. Les spéculateurs sont ses ennemis en encourageant un gain facile qui ne saurait s'obtenir que par la ruine d'un semblable. Le jour de la grande réforme sociale, qui arrive à pas de géant, verra, je l'espère, l'extermination du spéculateur. Chaque chose a une valeur réelle, et je n'admets pas la valeur factice imaginée au gré des spéculateurs. Je suis peut-être bien innocent; mais je me demande encore pourquoi la rente varie parce que un souverain ou un homme d'État a fait un discours plus ou moins aimable. En travaillant, j'ai gagné cent francs; ces cent francs je les ai mis de côté, puis je les ai prêtés au gouvernement à la condition qu'il me donne trois francs cinquante centimes par an; avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas pourquoi ces cent francs ne vaudraient plus que quatre vingt-dix-huit francs, parce que le roi d'Italie a un rhume de cerveau ou l'empereur d'Allemagne une indigestion, ou pourquoi ils vaudraient cent deux francs parce que l'empereur de Russie a souhaité une bonne année au sultan de Turquie. Ce sont là des choses qui me surpassent.

Les spéculateurs étaient inconnus, il y a cent cinquante ans. Quand rentreront-ils dans le néant?

Ce sont eux qui sont la cause des crises financières et commerciales qui placent l'Amérique et l'Australie à deux doigts de la banqueroute tous les cinq ou six ans, et qui, un de ces jours, pourront bien mettre l'Angleterre dans la même position.

L'Australie est rongée de spéculateurs, de *bookmakers*, quand elle ne devrait avoir que des agriculteurs, des industriels, des commerçants, des ouvriers et des laboureurs. Les *bookmakers*, ou agents de courses, font jusqu'à cinq cent mille francs par an, et tous les ans il arrive d'Angleterre des centaines d'individus qui comptent vivre en Australie de spéculations, de mines et de courses.

Je souhaite à l'Australie qu'elle puisse bientôt balayer de son territoire tout ce monde parasite.

Le jour où elle aura le courage d'envoyer le surplus des villes défricher les forêts du *Bush*; le jour où elle aura réussi à apprendre qu'il n'y a qu'un seul moyen de s'enrichir, qu'on soit individu ou nation, c'est par le travail et l'économie; le jour où elle ne cherchera plus à s'enrichir par des spéculations malsaines, l'Australie verra son crédit s'établir. Les disproportions disparaîtront, et partant la misère; la population augmentera, et la richesse du pays provenant du travail régulier deviendra stable.

C'est la stabilité des fortunes et la juste répartition des richesses qui font qu'un pays est réellement riche, et non pas quelques fortunes colossales amassées dans quelques poches. Les trois quarts du

sol de l'Angleterre sont entre les mains d'une trentaine de familles. En France, aujourd'hui, plus de six millions d'individus possèdent la terre, et plus de la moitié du peuple sont propriétaires des maisons qu'ils habitent. Voilà pourquoi la France est la nation la plus riche du monde. C'est elle qui a le plus de patrons et d'ouvriers travaillant pour leur propre compte. C'est elle seule enfin qui, grâce à l'ordre et à l'économie qui règnent dans la petite bourgeoisie, la classe marchande et dans les campagnes, puisse passer à travers une crise commerciale et prêter de l'argent à un gouvernement étranger.

La terre n'a jamais été destinée à entretenir trois individus : un propriétaire, un locataire et un laboureur. Jacques Bonhomme fait valoir le petit coin de terre qui lui appartient : il est à la fois propriétaire, locataire et laboureur, voilà pourquoi il est prospère. Sa femme ne suit pas les modes et ne vous serre pas la main à hauteur de menton. Elle se lève à quatre ou cinq heures du matin, nourrit elle-même ses pourceaux, et voilà pourquoi les pourceaux ont si bonne mine.

Tous les pays, les nouveaux surtout, nous envient nos populations économes et laborieuses des campagnes. Ils n'ont pas tort, c'est Jacques Bonhomme et sa bonne Jacqueline qui sont la fortune de la France.

XVIII

L'ouvrier maître souverain de l'Australie. — Son caractère. — L'artiste et le bousilleur. — Un faux démocrate. — Le gouvernement par l'ouvrier et pour l'ouvrier.—Orateurs publics. — Histoires d'ouvriers. — Dénoûment de l'histoire tragique d'un voyageur russe.

Le souverain de l'Australie n'est ni la reine d'Angleterre, ni le gouverneur nommé par elle, ni les membres du parlement élus par le peuple, ni les ministres choisis dans ce parlement; le souverain maître de l'Australie, c'est l'ouvrier (en français prononcez l'*ouverrier*).

Si encore cet ouvrier était content de son sort et que le pays fût prospère entre ses mains, on n'y trouverait pas grand'chose à redire ; malheureusement il ne profite pas des ressources inépuisables que la nature a mises à sa disposition sur cet immense continent, et il prend bien garde que les autres n'en profitent pas.

L'ouvrier australien, encore pire que son confrère et cousin d'Angleterre, est un paresseux, un ivrogne, un fêteur de Saint-Lundi, un panier percé qui ne songe qu'au plaisir et qui ne s'intéresse nullement au développement de son pays. Il lâchera la besogne la plus lucrative pour aller voir une course de chevaux à cent kilomètres de sa demeure. Son travail est purement mercenaire, une besogne exécutée à la grosse. Il n'a fait aucun apprentissage sérieux et n'a reçu aucune instruction technique. Il se fait tour à tour menuisier, serrurier, maçon, horticulteur, viticulteur, charretier, tondeur de moutons, et, au besoin, maître d'école. Il se met en grève non pas pour essayer de gagner davantage et, avec ses économies, de s'établir commerçant ou fermier. Non, il songe à gagner davantage pour dépenser davantage. Il n'est point jaloux de son travail, fier encore moins. Il reçoit de gros salaires qu'il dépense en frivolités et, au bout de l'année, il se trouve Gros-Jean comme devant. Un jardinier français est botaniste, un ébéniste français est artiste. L'ouvrier anglo-saxon est un bousilleur sans aucun instinct artistique. Comment pourrait-il en en être autrement ? Dans la semaine il n'a point à sa disposition d'écoles d'arts et métiers, et le dimanche les musées sont fermés. Les Pecksniffs, les Podsnaps, les Chadbands et toute la tartuferie de son pays l'empêchent de faire connaissance avec les œuvres d'art qui pourraient le civiliser ; il ne connaît que les plaisirs

sensuels, et quand il s'est rempli le gosier et le ventre de gin ou de whisky, il déclare qu'il s'est amusé.

C'est l'argent qu'il économise, et non pas l'argent qu'il gagne, qui enrichit l'homme. Voilà une vérité de M. de la Palice que l'ouvrier anglo-saxon n'a pas encore découverte.

J'ai eu un jour, à Broken-Hill, la conversation suivante avec un mineur en grève :

— Les mines, monsieur, me dit-il, devraient être nationalisées et appartenir au peuple. Moi qui vous parle, qu'est-ce que je gagne ? soixante-quinze francs par semaine. C'est moi qui vais chercher l'argent au fond de la mine. C'est moi qui fais la besogne. Soixante-quinze francs par semaine ! Qu'est-ce que vous voulez qu'un homme fasse avec cela ?

Mon mineur en grève était célibataire.

— Puisque vous me le demandez, je vais vous dire ce qu'un homme peut faire avec soixante-quinze francs par semaine. Vous êtes ici perdu dans le désert. Les distractions sont peu nombreuses. Vous êtes jeune. Travaillez pendant deux ans. Dépensez vingt-cinq francs par semaine et mettez cinquante francs de côté. Au bout d'un an vous aurez deux mille cinq cents francs à vous, au bout de deux ans vous en aurez cinq mille. Vous parlez de nationaliser la mine. Que les cinq mille mineurs qui travaillaient ici suivent le conseil que je vous donne, et au bout de deux ans vous aurez pu acheter toutes

les actions, et la mine vous appartiendra. Si vous n'avez pas confiance dans la mine et que vous ayez des raisons sérieuses pour cela, ne soyez pas jaloux des actionnaires. Achetez des terrains, défrichez-les, ou mettez des moutons à paître dessus, et vous voilà propriétaire.

Si j'avais parlé hébreu à ce garçon-là, il ne m'aurait pas regardé avec des yeux différents.

— Ah ! fit-il, taisez-vous donc. Vous n'êtes pas un démocrate, vous n'êtes pas l'ami du peuple.

— Je vous demande bien pardon, lui dis-je, je me crois excellent démocrate. L'homme qui n'a pas su s'imposer quelques privations pour mettre quelque argent de côté ne m'inspire aucune sympathie. L'homme qui, par sa faute, ne possède rien est un esclave. J'appelle un démocrate l'homme indépendant qui est son propre maître. La bourgeoisie est devenue une puissance parce qu'elle a su amasser. Je ne veux pas que l'ouvrier soit esclave, je veux qu'il possède ; mais il ne saura posséder que le jour où il saura se priver et amasser. En Europe, l'ouvrier ne gagne pas, selon moi, la part qui lui revient et il a raison d'élever la voix ; mais en Australie c'est sa faute si, au bout de quelques années, il n'est pas devenu propriétaire...

Mon mineur m'avait déjà tourné le dos.

Certes, je reconnais que les temps sont changés et que, avant peu, chacun ira demander au travail

l'indépendance et l'honorabilité dans la société ; mais si l'avenir doit avec raison appartenir au travailleur, il n'appartiendra jamais au paresseux, à l'ivrogne ou à l'imprévoyant.

Dans un pays où le gouvernement vend le terrain à six francs l'hectare, payable en dix ans, je maintiens que tout homme qui possède quelques centaines de francs peut acquérir l'indépendance, et qu'il le pourra pendant encore longtemps, puisque l'Australie proprement dite n'a guère plus de trois millions d'habitants et que le continent est capable d'accommoder une population de plus de vingt millions.

Le gouvernement australien « par l'ouvrier et pour l'ouvrier » est sublime de ridicule. Ces ouvriers australiens, qui, pour la plupart, sont venus en Australie aux frais des Sociétés d'émigration en Angleterre, sont aujourd'hui ceux qui ont forcé le gouvernement d'interdire l'arrivée d'émigrants. Il n'en faut plus d'autres. L'Australie est à eux. Et que font-ils ? Ils végètent à Sydney et à Melbourne, et le pays demande des bras à hauts cris. Mais les bras sont croisés dans les grandes villes ou à lever le coude dans les tavernes. Les *squatters* sont obligés de faire paître des moutons et des bestiaux qu'ils sont souvent incapables de vendre, parce que un homme peut garder des milliers de moutons, tandis que pour l'agriculture il faut du monde. Si l'Australie était peuplée d'agriculteurs intelligents et laborieux, elle

pourrait être le grenier de l'univers. Çà et là vous voyez une ferme prospère qui s'est élevée et développée en quelques années. C'est un Allemand ou un Suédois qui l'occupe. Près des villes, vous voyez souvent des jardins potagers admirablement cultivés. Pas un pouce de terrain n'est inculte. Dans un coin de ce jardin se trouve une cabane occupée par le Chinois patient, laborieux, que l'Australien méprise, mais qu'il ferait bien mieux d'imiter. Ce bon Chinois est sobre, il s'occupe de ses affaires et ne fait point grève; il va son petit bonhomme de chemin, il a son cheval et sa charrette, et tous les ans il envoie dans son pays l'argent qu'il a mis de côté.

Pendant ce temps-là, l'ouvrier de Sydney va à Hyde-Park écouter les harangues, des inanités, des âneries, débitées par des braillards en guenilles, aux souliers éculés, fainéants de profession, parasites que les communautés nouvelles des Etats-Unis du *Far-West* chasseraient impitoyablement de leur sein. Et quelles harangues! Je me rappelle un grand gaillard, au front bas et à la bouche démesurée, aux gestes nonchalants et à la voix avinée, propre-à-rien de son métier, qui éjaculait un discours sur l'*autoritatisme.* La foule s'arrondissait la bouche en O et s'écarquillait les yeux pour comprendre. Cet idiot vaniteux était si fier du mot qu'il s'en remplissait la mâchoire et le répétait à chaque instant. Un auditeur, pour avoir poliment prié l'orateur de vouloir bien épeler le mot d'abord et expliquer ensuite ce

qu'il signifiait, se vit chasser du cercle ignominieusement. L'*autoritatisme,* s'écriait le braillard, voilà la source de tout le mal. La grève, voilà le remède. Et, comme les gens qui l'écoutaient avaient déjà tous fait grève, et tué ainsi la poule qui pondait les œufs d'or, il les engageait à manger ce qui restait, la poule. Jolie perspective pour les oies.

Si pareil fainéant faisait un discours de ce genre-là dans le Texas, le Colorado, ou dans des États de l'Ouest, la population, non pas l'autorité, lui donnerait vingt-quatre heures pour accepter quelque besogne honnête ou déguerpir. Si, au bout des vingt-quatre heures, il n'avait fait ni l'un ni l'autre, il courrait le risque de se voir soudainement promu à un poste élevé... au sommet d'un arbre. L'Amérique est une ruche d'abeilles qui ne permettent pas aux bourdons de s'établir chez elles pour y créer le désordre et y prêcher la paresse.

L'ouvrier demande à grands cris la coopération. Mais est-ce lui qui invente les machines et les achète? Est-ce lui qui risque son argent dans une entreprise qui peut réussir ou non? Il veut bien partager les bénéfices, mais il n'est prêt à rien risquer. Il demande que les disputes entre le capital et le travail soient réglées par l'arbitration. Très bien; mais supposez que les arbitres lui donnent tort, il s'en ira trouver ses compagnons et s'écriera : « J'ai perdu, et vous appelez cela de l'arbitration, vous? Malheur! »

Ah! je m'en suis fait raconter en Australie des histoires d'ouvriers!

Un ouvrier jardinier, qui chômait depuis longtemps, se présente chez un Melbournien et lui demande de l'ouvrage.

— Je n'ai rien en ce moment à vous donner à faire; cependant, puisque vous êtes dans le besoin, nettoyez mon jardin.

Quelques heures eussent amplement suffi pour ce travail. L'ouvrier prit deux jours à ratisser le jardin et à tailler quelques arbres qui n'en avaient nullement besoin.

La besogne finie, le Melbournien, qui avait employé l'ouvrier par pure charité, lui donne douze schellings, soit quinze francs.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie l'ouvrier indigné, ne savez-vous pas que la journée d'un jardinier est de sept schellings six pence et non pas de six schellings! Vous cherchez à profiter de mon malheur. Je ne travaille pas à moins de sept schellings six pence par jour.

Le Melbournien jura, mais un peu tard...

Le *squatter* australien est à la merci des laboureurs et des tondeurs de moutons qu'il emploie. Ces gens ne se sentent même pas liés par un contrat. Un vigneron avait fait venir de la ville vingt ouvriers pour couper ses vignes. Quand les grappes furent coupées et mises à terre, les laboureurs dirent au vigneron :

— Maintenant il nous faut dix schellings par jour au lieu de huit. Si vous ne nous les donnez pas, nous allons partir et laisser votre raisin pourrir sur la terre.

Aussi j'en connais plusieurs qui ont arraché leurs vignes et qui ont semé du gazon sur lequel ils font paître quelques moutons.

Les ouvriers chôment en ville et vont écouter des harangues sur la tyrannie des *squatters*.

Les servantes gagnent de cent à cent cinquante francs par mois ; mais, pour un oui ou non, elles quittent leurs maîtresses et vont crier misère. Le seul remède sera de rétablir la polygamie. Une Australienne, comme une femme de Zoulou, dira bientôt à son mari :

— Franchement, John, j'ai trop à faire, il est temps que tu épouses une femme de chambre de plus.

Hélas ! partout vous entendez parler de maux et fort peu de remèdes. Chacun a son programme de destruction, mais personne n'a de programme de construction. Je crois que nous touchons aux limites que peut endurer la patience.

Un socialiste bien connu comparait un jour, dans un banquet public, l'ouvrier moderne aux loups de l'anecdote russe bien connue.

« Oui, dit-il, l'homme était en traîneau, accompagné de sa femme et de ses enfants. Bientôt ils furent poursuivis par des loups affamés. Pour les

apaiser, l'homme leur jeta ses provisions. Les loups saisirent ces provisions et les dévorèrent, puis ils se remirent à la poursuite du voyageur. Il leur jeta un enfant, puis un autre, puis sa femme. Mais les loups coururent toujours et dévorèrent l'homme, le cocher, et les chevaux. Eh bien, messieurs, les ouvriers acceptent vos concessions, mais je suis trop franc pour ne pas vous dire que ces concessions ne les satisferont pas. Ils demanderont encore, ils demanderont toujours, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu *tout.* » Il appuya fortement sur *tout.*

Autrement dit, le bourgeois a été un tyran, ce sera l'ouvrier qui le sera à sa place.

Le socialiste en question avait raconté l'histoire du voyageur russe avec assez d'exactitude. Mais il aurait pu la terminer. Je vais la terminer pour lui.

Il est vrai que les loups dévorèrent les provisions, les enfants et la femme du voyageur ; il est vrai que, ne se trouvant pas rassasiés, ils se remirent à la poursuite du traîneau et qu'ils dévorèrent le voyageur, le cocher, les chevaux, tout. Mais ils ne s'arrêtèrent pas là. Ils voulurent continuer le lendemain, quand, au tournant d'une route, ils rencontrèrent une centaine d'hommes bien armés qui mirent fin à leurs prétentions insatiables.

Ce sont les injustices, mais jamais les jalousies, qui ont fait les grandes révolutions sociales. Je vois des griefs, je vois des jalousies, mais je ne vois pas de grandes injustices.

XIX

Les religions des colonies. — L'Église catholique et son œuvre. — Les anabaptistes et les marchands de bonbons. — Bonne nouvelle pour les bébés. — Une propriétaire presbytérienne dans l'embarras. — Je rends la monnaie à un ministre presbytérien. — Association chrétienne des bons jeunes gens. — « Zim, boum, boum », ou l'Église à la foire. — De pieux banquiers. — Prière édifiante.

D'après les dernières recherches statistiques du gouvernement, voici la description de l'Australasie relativement aux religions professées par les habitants : Anglicane, 39.10 pour cent ; Catholiques, 21.10 ; Presbytériens 13 ; Wesléyens-méthodistes 9.50 ; Méthodistes-primitifs 1.60 ; autres Méthodistes, 0.30 ; Congrégationnalistes, 2.10 ; Anabaptistes, 2.30 ; Luthériens, 2 ; Armée du Salut ou Salvationnistes, 1.10 ; Juifs, 0.40 ; Bouddhistes, Mahométans, etc., 1.20 ; autres religions, c'est-à-dire les autres cents et quelques sectes dissidentes, 4.20 ;

personnes qui ont refusé de dire à quelle religion elles appartenaient, 2.10.

Dans la Nouvelle-Galles du Sud, dont la population est de 1,130,216 habitants, la répartition se fait de la manière suivante :

Anglicans	509,283
Catholiques	286,915
Presbytériens	109,383
Wesléyens-Méthodistes	97,487
Méthodistes-primitifs	20,352
Autres méthodistes	2,269
Congrégationnalistes	24,112
Anabaptistes	13,102
Luthériens	7,904
Salvationnistes	10,312
Juifs	5,484
Bouddhistes, Mahométans	10,790
D'autres religions	28,730
De religion inconnue	14,093
TOTAL	1,130,216

On est frappé, en lisant cette liste, des progrès faits et de l'importance acquise par la religion catholique dans les colonies anglaises. Cette importance m'avait aussi frappé au Canada, aux États-Unis, et dans les îles du Pacifique. Et, cependant, il n'y a là rien d'étonnant, quand on songe com-

bien il a dû être facile à ces prêtres aimables, charitables et dévoués, qui se consacrent corps et âme au soulagement des pauvres et des malheureux, à l'éducation et au placement de leurs enfants, de gagner le cœur de ces Sociétés nouvelles à la recherche de sympathies et toujours prêtes à s'éprendre de ceux qui, comme elles, ont à mener une existence de privations et de sacrifices. L'existence de ces prêtres est si exemplaire que les Australiens, quelles que soient leurs croyances, ne parlent d'eux qu'avec le plus grand respect, et quand ils se permettent quelques critiques, voire même quelques plaisanteries, ils n'y mêlent jamais le nom d'un prêtre catholique.

Les ministres de l'Eglise anglicane, cette institution aristocratique et mondaine, n'attirent pas le peuple. Ils recherchent la société de choix.

Les pasteurs des cent quatre-vingt et quelques églises dissidentes, tous rivalisant entre eux de piété angulaire, maussade et intolérante, passant leur temps à se chamailler sur l'interprétation de tel ou tel passage des Ecritures, marchands de bible à la figure de carême, ennemis de la gaieté même la plus innocente, commerçants à la recherche d'une position pour maintenir une famille souvent nombreuse, ne sauraient concourir, pour l'affection et le respect des masses, avec les prêtres catholiques à la naïve gaieté, à la bonne humeur innocente, et à la candeur simple que l'on trouve si souvent chez les

personnes qui passent leur existence à contribuer au bonheur des autres et mènent une vie d'abnégation complète, et de dévouement à toute épreuve.

Mais si l'Église catholique ne saurait nous inspirer, aux colonies, que des sentiments de respect et d'admiration, et l'Église anglicane des sentiments de respect et d'indifférence, toutes les petites cagoteries dissidentes nous fourniront d'amples matériaux pour nous édifier et nous amuser.

A la date du 2 juin 1892, je lis dans les grands journaux de Melbourne le compte rendu d'un meeting tenu à Melbourne par les membres de l'Association anabaptiste de la colonie de Victoria. Entre autres résolutions proposées, dûment appuyées et votées, je choisis la suivante. Je n'ajoute ni ne retranche un mot, ce serait un sacrilège que de toucher à un pareil chef-d'œuvre. La résolution est proposée par le révérend Edward Isaac et conçue en ces termes :

« L'Association anabaptiste voit avec le plus profond regret que l'argent, destiné aux missionnaires et donné aux enfants des écoles du dimanche par leurs parents, n'arrive pas à sa propre destination, à cause des nombreuses boutiques de bonbons qui sont ouvertes le dimanche. Cette Association désire qu'il soit au plus vite porté remède à ce déplorable état de choses *(crying evil)*, et que le gouvernement présente au Parlement une loi qui défende aux fruitiers et aux confiseurs d'ouvrir leurs boutiques le

dimanche de deux heures à quatre heures de l'après-midi. »

Appuyé et voté à l'unanimité.

On n'est pas plus protectionniste !

Dans le même journal je vois qu'un Chinois a été condamné à payer une amende d'une demi-couronne pour avoir labouré son jardin potager le dimanche. Pour le condamner, le magistrat avait déterré un vieil édit de Charles II, le joyeux monarque de burlesque mémoire.

Pendant mon séjour au Canada, un boucher de Montréal fut condamné à payer une amende de huit dollars (quarante francs), pour ne s'être pas agenouillé pendant le service. Le malheureux avait, paraît-il, des rhumatismes articulaires, ce qui ne l'excusa pas devant son juge.

Ne se croirait-on pas vivre au temps de l'Inquisition plutôt qu'à la fin du XIXe siècle ? Demandez après cela si les colonies sont des pays progressistes.

J'ai encore mieux que cela à vous offrir.

Quelques jours avant de quitter le Canada, j'appris par les journaux que les Presbytériens s'étaient assemblés en conclave solennel pour enlever de leurs professions de foi l'article déclarant que les enfants qui meurent avant d'être baptisés sont damnés pour l'éternité. La proposition fut votée malgré des tempêtes et une opposition des plus acharnées. Pauvres chers petits bébés, que l'ancien article du *credo*

presbytérien rendait si soucieux, réjouissez-vous, car, à l'avenir, il vous sera accordé quelque sursis pour réformer vos mœurs.

Jusqu'où le presbytérianisme va-t-il se nicher?

La propriétaire d'une maison garnie, dame aux croyances presbytériennes bien arrêtées, n'admettait comme locataires que des gens d'une orthodoxie aussi pure que la sienne. Cependant les affaires ralentissaient, la maison était à moitié vide, et elle se prit à songer. Peut-être, se dit-elle, les affaires iraient-elles mieux (lorsqu'on est presbytérien, on s'y entend généralement bien en affaires), si je me montrais un peu plus indulgente.

Un jour un vieux monsieur se présente, regarde les appartements et en choisit un qu'il arrête.

— Permettez, dit la propriétaire, avant de rien décider, dites-moi si vous être strict presbytérien.

— Mais, répondit le digne homme, je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire.

— Enfin, croyez-vous fermement que tous les enfants qui meurent avant d'avoir été baptisés brûleront pendant l'éternité?

— Ma foi, répondit le nouveau locataire en songeant peut-être à quelque mauvais petit drôle de sa connaissance, *tous*, je n'en sais rien, mais cela pourra bien arriver à quelques-uns.

— Je vous accepte comme locataire, répondit la bonne presbytérienne, *quelques-uns* n'est pas exacte-

ment ce que j'aurais voulu, mais enfin cela vaut mieux que *pas un*.

Payons-nous maintenant un peu de presbytérianisme écossais aux colonies.

La scène se passait dans une ville de la Nouvelle-Zélande.

Je venais de rentrer à l'hôtel après avoir fait une conférence sur les Ecossais à l'Hôtel de Ville. J'étais à moitié déshabillé quand on frappa à la porte de ma chambre. C'était le garçon muni d'une carte : le ministre presbytérien écossais de la ville demandait à me parler immédiatement pour affaire des plus urgentes. J'ordonnai au garçon de faire monter le révérend gentleman.

Un homme d'une cinquantaine d'années, revêtu de la redingote noire ecclésiastique, en cravate blanche, le chapeau de feutre à la main, la figure triste, se présenta à la porte.

Je le reconnus tout de suite. Il était à la conférence. Pendant une heure et demie j'avais essayé en vain de le faire sourire. Il était au premier rang des fauteuils. Ces gens-là sont toujours au premier rang, sous votre nez.

— Excusez mon costume, lui dis-je, mais vous désiriez me parler pour affaire urgente, et je n'ai pas cru devoir vous faire attendre.

— Le costume ne fait rien à l'affaire, répondit-il, ce n'est pas de l'état de votre corps qu'il s'agit, mais

de l'état de votre âme. Je suis venu prier pour vous, permettez-moi de m'agenouiller.

J'étais pris à l'improviste et je me sentis un peu abasourdi, mais je me remis vite.

— Comment donc, lui dis-je, avec le plus grand plaisir, si cela peut vous rendre heureux.

Il s'agenouilla, posa les coudes sur mon lit, s'enfonça la tête dans les mains, et se mit à déclamer.

— Seigneur, dit-il, cet homme que tu vois près de moi n'est point un méchant homme ; il souffre du mal du siècle, il n'a pas encore été touché de ta grâce. C'est un étranger venu d'un pays où la religion est tournée en ridicule. Fais que son voyage à travers nos pieuses populations le ramène dans la bonne voie.

La prière, dont je vous fais grâce des détails, dura bien dix minutes.

Quand il eut fini, il se releva et me tendit la main. Je la lui pris et la lui serrai.

— Maintenant, lui dis-je, permettez-moi à mon tour de prier pour vous.

Il fit signe de la tête qu'il y consentait.

Je ne m'agenouillai point, mais avec toute la ferveur dont je suis capable, je criai :

— Seigneur, cet homme que tu vois à mes côtés n'est point un méchant homme. Aie pitié de lui, car c'est un pharisien qui ne doute pas un instant, et cela sans me connaître, qu'il ne soit meilleur que moi. Toi qui as en vain envoyé ton fils sur la terre

pour y faire disparaître tous les pharisiens, touche celui-ci de ta grâce. Fais-lui comprendre que la première vertu chrétienne est la charité, et que la meilleure charité est celle qui nous apprend que nous ne valons pas mieux que le reste des hommes. Cet homme est aveuglé par l'orgueil, désabuse-le, ouvre-lui les yeux, mais aie pitié de lui, pardonne-lui comme je lui pardonne. *Amen*.

Je regardai mon bon presbytérien. Il était consterné, cloué sur le plancher de ma chambre.

Je lui repris la main et la lui resserrai.

— Et maintenant, lui dis-je, nous sommes quittes, bonne nuit!

Il partit un tant soit peu morfondu, emportant modestement dans sa poche la monnaie de sa pièce.

Voici encore dans le genre quelque chose qui n'est pas mal :

Au mois de mai 1892, je fis quatorze causeries dont le *Centenary Hall* de Sydney, fort jolie salle appartenant à une Société wesléyenne qui nous l'avait louée pour l'occasion. Jamais je n'oublierai l'accueil que les aimables habitants de Sydney voulurent bien me faire dans cette salle. Jamais je ne me suis adressé à un auditoire plus intelligent, plus sympathique, plus fin et plus chaleureux. Au mois d'octobre de la même année je revins à Sydney le jour où la France perdit le plus grand prosateur du siècle, Ernest Renan. J'avais connu l'illustre écrivain ;

plusieurs fois il m'avait donné des conseils, plusieurs fois il m'avait fortifié par des paroles d'encouragement[1]. On me pria de rassembler mes souvenirs et de faire une conférence sur lui. Faire l'éloge de Renan, parler de sa vie et de son œuvre aux habitants de Sydney, il me semblait que j'avais là une occasion de payer à la mémoire de cet homme de génie et de bien une dette de reconnaissance. J'acceptai avec joie. Mon impresario loua de nouveau le *Centenary Hall*, le public s'y rendit en foule, et la presse voulut bien le lendemain joindre ses applaudissements à ceux que m'avait accordés le public.

Cette conférence eut un tel succès qu'on me pria de la répéter, ce à quoi je consentis avec empressement. Mais, hélas! cette conférence n'avait pas satisfait tout le monde, et nous avions encouru la plus terrible des colères, celle qui pardonne le moins, la colère des bigots.

Un membre de l'Association chrétienne des Bons jeunes gens de Sydney alla trouver le secrétaire du *Centenary Hall* et lui représenta le danger que courait la réputation de la Société wesléyienne, s'il permettait que la salle servît à faire le panégyrique d'Ernest Renan, un athée, l'auteur de *la Vie de Jésus*. Cet ignorant sournois (ceci soit dit par paren-

1. C'est Renan qui m'avait un jour rendu heureux en me disant : « J'ai lu votre *John Bull et son Ile*, et, bien que j'aie ri de bon cœur de toutes ces excentricités que vous décrivez si bien, votre volume m'a fait aimer les Anglais davantage ».

thèse) avait reçu de mon impresario un billet qui lui permettait d'entrer librement à toutes mes conférences.

Le secrétaire du *Centenary Hall* crut devoir protester. Dieu merci, mon impresario tint bon et la conférence sur Renan fut répétée avec le franc succès qu'elle avait obtenu la première fois.

Ah ! c'est moi qui aurais bien voulu protester d'être obligé de parler d'Ernest Renan, de ce géant de grâce et de puissance, dans une salle consacrée deux fois par semaine au culte le plus mesquin, à ce culte étroit rendu par des pygmées à un Dieu qu'ils se sont fait à leur image et à leur propre petitesse et qu'ils nous enjoignent d'adorer ou... point de salut.

Que demanda Renan toute sa vie, si ce n'est la liberté de se composer à sa guise le roman de l'infini et la liberté de discuter toutes les questions religieuses ? N'est-ce point là du protestantisme tout pur ? L'intolérance de ces dissidents est vraiment épique. Voilà des gens qui existent simplement parce que, autrefois, leurs ancêtres combattirent pour obtenir la liberté de conscience et qui, maintenant que la victoire a été remportée, sont devenus intolérants jusqu'à refuser chez les autres cette liberté de penser, d'agir et de discuter à laquelle ils doivent leur existence.

Et, pour mettre la question religieuse de côté, a-t-il jamais existé un homme qui ait mené une vie

plus pure que celle de Renan, plus entièrement consacrée à la recherche de la vérité et à l'amélioration du genre humain ?

Mais que savaient-ils de Renan, ces ignorants bigots et ce bon jeune homme qui, après avoir accepté les faveurs de mon impresario, lui jouait derrière le dos ce vilain tour de cagot?

L'intolérance de ces gens est au-dessus de toute conception. Quand j'arrivai à Maitland, ville assez importante de la Nouvelle-Galles du Sud, le maire et les membres du conseil municipal eurent l'amabilité de me souhaiter la bienvenue dans la salle de l'Hôtel de Ville en buvant un verre de champagne à ma santé. Parmi les citoyens qui avaient accepté l'invitation de se joindre à ces messieurs se trouvait le vicaire de la paroisse, homme du monde charmant et spirituel.

Le lendemain, plusieurs dissidents de la ville (je ne me rappelle pas si c'était des Wesléyens, des Sociniens, des Méthodistes, des Anabaptistes, des Luthériens, des Presbytériens, des Swedenborgiens, des Sandémaniens, ou des Batraciens, très certainement, ce n'était pas des Chrétiens), plusieurs dissidents, dis-je, attaquèrent le vicaire avec un acharnement de dévots « pour avoir assisté à une réception donnée en l'honneur d'un homme dont les conférences étaient annoncées dans les journaux sous le nom de *Causeries-Comédies* ». *(Textuel)*.

— Ah ! me disait un jour en soupirant un Aus-

tralien appartenant à quelque secte dissidente, vous autres Français, vous ne passez pas le dimanche à prier comme nous le faisons.

— Non, répondis-je, en France, nous n'avons pas à passer le dimanche à nous repentir de ce que nous avons fait pendant la semaine.

Et, pour mot de la fin, comme dirait le chroniqueur, permettez-moi de reproduire ici l'annonce d'un sermon que j'extrais de la colonne des réclames dans un journal de la Nouvelle-Zélande.

A LA DEMANDE GÉNÉRALE

Le révérend pasteur B...fera, dimanche prochain, un sermon sur la folie des plaisirs de la vie.

N. B. — Le public est prié d'arriver de bonne heure pour éviter l'encombrement. Places réservées, porte ouest ; entrée principale, porte de devant.

TABLEAU SYNOPTIQUE

1. La chaire chrétienne renversée.

2. Au secours ou à la mort !

3. Dieu est avec nous.

4. J'ai tout perdu aux courses. Seigneur Dieu, êtes-vous venu pour me délivrer ?

5. Le cadavre sur le lit. L'ange gardien et Satan de chaque coté.

6. Au bal! Elle exhibe ses appas. Où vas-tu, malheureuse? danser ? non, te faire damner.

7. Je suis noir de péché, Dieu, viens me blanchir.

8. Le diable en habit noir et en cravate blanche.

9. A la rescousse ! sauvée, merci, mon Dieu !

Après le sermon, TABLEAUX VIVANTS.

TABLEAU I. *Sauvages avant la conversion (au naturel).*

TABLEAU II. *Sauvages après la conversion* (*habillés*).
TABLEAU III. *Pauvre fille, elle n'a rien sur le corps.*
(Ce dernier tableau suggère l'idée d'une jeune fille maori en costume national, aussi l'impresario avait-il ajouté entre parenthèse *très délicat*).
La représentation se terminera par un chœur d'anthropophages.

Et *zim, boum, boum*, entrrrrez, messieurs et mesdames.

Le révérend, dont il est ici question, m'envoya un billet d'entrée pour assister à sa représentation.

Il crut sans doute me faire une politesse. Que le ciel la lui rende !

Sous le titre de *Signes du temps*, je lis l'entrefilet suivant dans la *Gazette méthodiste* de Sydney : « Il s'est formé dans notre ville une Association chrétienne de banquiers dont le président, un ministre méthodiste, est lui-même ancien gérant de banque. Les directeurs, les gérants et les commis se réunissent deux fois par semaine pour prier et étudier la bible. Une des principales banques de Sydney est si connue par les pieux sentiments de ses directeurs et de ses employés qu'elle est souvent mentionnée par le nom de Banque chrétienne. »

Et l'incorrigible *Bulletin*, pour qui rien n'est sacré, de s'écrier : « Oui, signes du temps ! Nous ne désirons pas nommer la banque en question. Peut-être cependant la nommerons-nous un jour.

Alors on verra le public envahir cette banque pour en retirer son argent au plus vite. »

Le fait est que le banquier chrétien est connu pour diriger ses yeux vers le ciel, et ses pas vers la frontière.

Pauvres banquiers australiens ! Quinze jours après mon départ de l'Australie, toutes les banques, à l'exception de trois, sautaient l'une après l'autre. Jamais pareille panique ne s'était emparée du monde financier. La débâcle était prévue depuis longtemps, mais les plus pessimistes, même parmi les prophètes de malheur, ne s'attendaient à une dégringolade aussi rapide.

Les scènes les plus tragiques, chez les Anglo-Saxons, sont généralement accompagnées des scènes les plus comiques. Comme dans Shakespeare, le sublime et le ridicule, la haute tragédie et la farce, y marchent de pair.

C'est l'évêque anglican de Sydney, primat protestant de l'Australie qui se chargea de donner la note comique. On sait qu'à l'heure d'une calamité publique, en Angleterre ou dans une des colonies, c'est au primat qu'il incombe de rédiger une prière spéciale que les fidèles doivent répéter pour apaiser le courroux du ciel. Le *Common prayer Book*, dont se servent les protestants anglicans, contient déjà une infinité de prières spéciales, pour la pluie, le beau temps, la paix, la récolte, la santé, que sais-je

encore? mais les rédacteurs de ces anciennes prières n'avaient pas prévu la fermeture des banques, et l'évêque de Sydney eut à inventer quelque chose de neuf et de bien senti pour la circonstance.

Voici la prière qu'il rédigea et qui fut débitée dans les églises et dans les familles en l'an de grâce 1893, c'est-à-dire à la fin du xixe siècle :

« Dieu tout-puissant, dont la divine Providence ordonne tout ce qui se passe au ciel et sur la terre, nous te supplions d'avoir pitié de nous pendant la crise financière et commerciale que nous traversons en ce moment. Nous nous humilions devant le trône de Ta Majesté. Nous avouons que nous nous occupons trop des choses de ce monde et que le principal objet de notre existence n'est pas de songer à notre salut. De l'avarice, de l'égoïsme et de l'amour du gain et des richesses, délivre-nous. Répands parmi nous la justice qui exalte une nation. Accorde-nous cela, nous t'en supplions, pour la gloire de ton saint nom, par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur. *Amen*. »

Si la première phrase était omise, vous pourriez lire dans cette prière une invocation à Dieu pour lui demander qu'une crise financière vienne punir les Australiens de leur avarice, de leur égoïsme et de leur amour du gain. Telle qu'elle est, je ne puis lire cette édifiante prière que de la manière suivante :

« Dieu tout-puissant, dont la divine Providence

ordonne à son gré la hausse et la baisse, nous nous approchons humblement du trône de Ta Majesté pour te promettre que, si tu veux bien rétablir la confiance, faire que les banques ouvrent de nouveau leurs portes et que les actionnaires reçoivent de bons dividendes, nous essayerons de nous guérir de l'avarice, de l'égoïsme et de l'amour du gain. »

Quelle religion facile et commode que cette religion des Anglo-Saxons qui, satisfaits que Dieu n'ait autre chose à faire que de s'occuper d'eux, son peuple de prédilection, lui adressent des prières dans lesquelles ils lui font part de tous leurs désirs, de leurs besoins les plus futiles.

« Tout ce que je te demande, ô Seigneur, dit un jour un Anglais en public, c'est quelque chose, entre la richesse et la pauvreté. »

Mais, précisant il ajouta :

« Ce que je te demande, c'est quatre mille livres de rente, une petite maison et point d'impôts à payer. »

Pour un Anglo-Saxon, celui-ci n'était pas très exigeant.

XX

Les Journaux de l'Australie. — Les grands journaux quotidiens. — Les éditions hebdomadaires. — L'*Australasian.* — Les journaux comiques. — Les journaux de société. — Le *Bulletin.*

De tous les hauts faits dont l'Australie peut se vanter avec droit, il n'en est pas qui surpasse ce qu'elle est parvenue à accomplir dans le journalisme.

Je ne connais, ni en Europe ni en Amérique, de journaux qui aient plus de valeur que les journaux quotidiens publiés dans la colonie de Victoria et dans la Nouvelle-Galles du Sud : l'*Argus* et l'*Age* à Melbourne, le *Morning Herald* et le *Daily Telegraph* à Sydney. Ces journaux de huit grandes pages, quelquefois de dix, se vendent pour la modique somme de dix centimes, et sont à tous les points de vue aussi bien rédigés et aussi bien renseignés que le

Daily News, le *Daily Telegraph*, le *Standard* et le *Daily Chronicle* de Londres. Ils n'ont peut-être pas la valeur littéraire du *Journal des Débats* ou du *Figaro* de Paris, mais ils sont beaucoup plus complets au point de vue des nouvelles qu'ils donnent. Ils tiennent un heureux milieu entre les meilleurs journaux quotidiens de l'Angleterre et des États-Unis, d'un style moins bruyant que ceux-ci, d'un style moins sec que ceux-là.

On se demande avec étonnement comment un pays aussi jeune peut faire vivre, voire même enrichir de pareils journaux, publiés tous les matins, indépendamment de nombreux et excellents journaux, publiés dans l'après-midi, tels que l'*Evening News*, l'*Echo*, le *Star* à Sydney, le *Standard* et le *Herald* à Melbourne. L'*Age* de Melbourne tirait à cent mille exemplaires quand j'étais en Australie, et lorsqu'un des associés se retira des affaires, la part qu'on eut à lui payer fut une somme de cent cinquante mille livres sterling, soit trois millions huit cent mille francs. On ne saurait vraiment trop louer cet esprit d'activité qui a rendu de pareils journaux une nécessité absolue.

Adélaïde et Brisbane possèdent aussi de très bons journaux, le *Register* et l'*Advertiser* dans la première, le *Courrier* et le *Telegraph* dans la seconde.

En Nouvelle-Zélande vous trouvez aussi des journaux de premier ordre, en tête le *Herald* d'Auckland,

le *Times*, la *Poste* et la *Presse* de Wellington, la *Presse* et le *Times* de Christchurh et l'*Ottago Times* de Dunedin.

La plupart de ces journaux publient une édition hebdomadaire spéciale qui atteint des proportions colossales, et il faut donner la palme à l'*Australasian*, publié tous les samedis par la compagnie de l'*Argus* de Melbourne. Pour la rédaction, pour l'importance, l'intérêt et la quantité des matières, c'est un tour de force journalistique, ni plus ni moins. Le *Town and Country Journal*, le *Mail*, le *Leader* sont aussi des publications hebdomadaires des plus remarquables.

Journaux scientifiques et littéraires, journaux comiques parmi lesquels il faut citer le *Melbourne Punch*, journaux religieux, journaux agricoles, tous les intérêts de la vie sont représentés.

Pour les nouvelles locales, chaque faubourg, chaque petite ville a son journal. J'ai vu des journaux dans des petits trous de quelques centaines d'habitants. Chacun se fait un devoir de les acheter, et, mieux que cela, il se trouve des gens qui se font un devoir de les lire.

Je passe quantité de journaux, dits *de société*, qui m'intéressent peu. Cependant il faut faire mention du *Bulletin* (prononcez *Boulletine*) de Sydney. C'est, dans le genre, le plus mordant, le plus effronté, le plus spirituel, le plus vulgaire et le

mieux rédigé que je connaisse. Je n'ai jamais vu rien de si audacieux, même en Amérique où se permettent toutes les audacités journalistiques.

Le ton, affecté par ce journal, est national, c'est-à-dire anti-anglais. Sa devise est « l'Australie pour les Australiens ». Toutes les marionnettes politiques, sociales et religieuses y sont traitées avec un sans-gêne qui ne laisse pas que d'être souvent fort piquant. Le *Bulletin* est assez démocratique pour plaire aux masses qui le dévorent, et assez mondain pour plaire à la Société, qui y trouve les détails les plus minutieux sur les toilettes portées au bal du Gouverneur ou au *garden-party* de madame une Telle, et les potins les plus appétissants fournis par la chronique scandaleuse de la semaine.

La circulation de ce journal est énorme. Il est entre les mains de tout le monde, sur la table de tous les clubs et de tous les hôtels, non seulement dans la Nouvelle-Galles du Sud, mais dans toutes les colonies, y compris la Nouvelle-Zélande et la Tasmanie, et si vous entrez dans la cabane du *bushman*, il est cent à parier contre un que vous y trouverez le dernier numéro arrivé.

Ce journal expose souvent bien des folies, bien des impostures, et les coups de verge qu'il administre, sans faire aucune acception de personnes, aux *snobs*, aux cafards, aux hypocrites et aux affectés du pays, rendent service à la société australienne ; mais ce qui contrebalance le bien qu'il peut

faire et tend à le rendre pernicieux, c'est qu'il alimente ce trait si caractéristique du peuple australien, l'irrévérence envers tout ce qui est respectable, et qu'il entretient l'affectation chez une portion de la société en prêtant ses colonnes au rapport des moindres faits et gestes de ses membres. Ce journal est constamment lui-même coupable des travers qu'il prétend corriger chez les autres.

XXI

Les plaisirs aux antipodes. — L'Australien est plus gai que l'Anglais. — Melbourne. — La société. — Lord Hopetoun. — La passion des courses. — Le « Melbourne-Cup ». — Flemington comparé à Longchamp et à Epsom.

L'Australien est encore beaucoup trop jeune pour avoir des traits caractéristiques ; mais de tous les membres de la grande famille anglo-saxonne, je crois qu'il est destiné à être le plus insouciant, le plus sociable et peut-être même le plus gai.

Il n'est pas comme l'Américain de l'est, le Yankee, le descendant d'une race triste et austère. Ses ancêtres étaient des aventuriers à la recherche d'une position sociale, et non pas des puritains fanatiques, ennemis de la joie et du bonheur, à la recherche d'un coin de la terre où ils pussent se vouer librement à leur culte hargneux.

Vous ne trouverez pas chez l'Australien cette per-

sévérance opiniâtre, acharnée, cette ténacité de bouledogue qui a fait faire aux Anglais tant de grandes choses et qui met encore l'Écossais hors concours dans toutes les entreprises qui exigent des privations, des fatigues et une longue persévérance.

Pour lui l'existence a toujours été relativement facile. Il n'a eu ni formidables sauvages à combattre, ni bêtes féroces à abattre. Les rigueurs de l'hiver lui sont inconnues. Le soleil l'éclaire et le chauffe toute l'année au milieu d'un ciel presque toujours sans nuages.

Le vagabond lui-même, qui vit de la générosité des fermiers, à la porte hospitalière desquels il frappe tous les soirs au coucher du soleil, n'a besoin pour toit que d'une couverture, et une petite marmite lui suffit comme ménage. Il vit en plein air. Alors même que de meilleurs jours ne sauraient luire en espérance, il mange, il respire l'air pur, il ne souffre ni de faim ni de froid, il est libre, il voit constamment le soleil, et la nuit des myriades d'étoiles lui sourient. Il peut presque être content de son sort, qui est incontestablement meilleur que celui du mineur et des ouvriers qui gagnent leur vie dans les usines. En Australie, il n'y a de véritable misère qu'à Melbourne et à Sydney. Et encore, je ne connais pas de sot métier qui ne permît, avec quelques mois d'économies, de quitter ces grandes villes et d'aller s'établir fermier-propriétaire dans un

coin du *Bush* à tout homme prêt à être son propre laboureur.

L'Australien a la passion du plaisir. Il n'y a pas de pays où le peuple fréquente en aussi grand nombre les théâtres, les concerts, les expositions, et tous les lieux où l'on s'amuse; il n'y a pas de peuple qui prenne autant de vacances et qui se livre avec autant d'entrain aux jeux nationaux; il n'y a pas de société qui dîne et danse autant que la société australienne.

Les plaisirs du peuple sont bruyants et souvent grossiers; mais l'Australien s'y livre avec plus de gaieté que l'Anglais dont la figure renfrognée, presque féroce, vous ferait croire, par exemple, que lorsqu'il joue au ballon ou au cricket, il défend l'honneur de son pays contre un ennemi qui a juré de l'anéantir. L'Anglais s'amuse tristement; il entre au théâtre ou au bal avec la figure que nous faisons en France quand nous allons à l'enterrement d'un ami ou d'un oncle qui ne nous a pas mis sur son testament. Aux bals du *Government-House*, à Melbourne et à Sydney, les visages souriaient et respiraient le plaisir; ce n'était pas un devoir, une fonction, comme disent les Anglais, qui se remplissait; les hommes et les femmes dansaient avec entrain, jasaient gaiement. Ils s'amusaient vraiment.

Et comment ne pas s'amuser au *Government-House* de Melbourne quand l'hôte est le comte de

Hopetoun ? Ce jeune diplomate a trente ans environ, la figure souriante et gaie, le front intelligent, le nez fin, la bouche délicate. Il est spirituel et aimable, plein d'entrain, grand seigneur jusqu'au bout des ongles, colossalement riche, et généreux en proportion. Non seulement tout son traitement passe en actes d'hospitalité et de générosité, mais tous ses énormes revenus. Quand il aura été cinq ans gouverneur et qu'il s'en retournera en Europe, les Victoriens feront bien de se mettre en deuil, ils n'auront jamais le pareil de Lord Hopetoun.

Mais de tous les plaisirs auxquels se livrent les Australiens il faut donner la palme aux courses de chevaux. C'est la passion dominante, c'est la rage.

L'instinct batailleur de l'Anglo-Saxon, l'amour de la concurrence, de la lutte, de la chance, de l'aventure, du gain facile, la passion du cheval qui, en Australie, est le compagnon de l'homme depuis sa première enfance, tout cela explique cette fièvre qui s'empare de l'Australien quand plusieurs chevaux, montés de jockeys aux blouses bariolées, sont là frémissants d'impatience sur le point de s'élancer sur la piste.

Ce n'est pas ici, comme en Europe, une partie de la société qui s'occupe de courses, c'est la population tout entière. Les hommes, les femmes, les enfants de la meilleure société coloniale ont engagé des paris : les négociants, les marchands, les commis,

les domestiques, les affamés, tous sont intéressés au résultat. Il n'est pas un coin du pays, du *Bush*, où la conversation ne roule sur l'événement du jour.

Le plus grand événement de l'année dans la vie coloniale, c'est le « Melbourne-Cup ». Le prix à gagner est de dix mille livres sterling, soit plus de deux cent cinquante mille francs. Les paris sont tels que, lorsque le cheval gagnant est connu, de douze à quinze millions changent de poche.

Les banques sont fermées, le commerce est arrêté, tout est suspendu, et la colonie est haletante d'impatience et de fièvre jusqu'à ce que dans tous les coins du pays soit arrivée la grande nouvelle : « C'est tel cheval qui a gagné le *cup*. » L'Amérique n'est pas plus surexcitée le jour où elle proclame le résultat de l'élection présidentielle.

J'ai assisté au Melbourne-Cup. Il faisait un temps épouvantable. Malgré la pluie battante, il y avait près de cent mille spectateurs, un dixième de la population entière de la colonie. S'il avait fait beau, le concours eût été beaucoup plus nombreux. Par un temps pareil, les Parisiens auraient hésité à se rendre à Auteuil ou à Longchamp; ici on était venu de la Nouvelle-Zélande, à cinq jours de voyage, de la Nouvelle-Galles du Sud, de la Tasmanie, de toutes les colonies.

Les gouverneurs de la Nouvelle-Galles du Sud, de l'Australie du Sud, et plusieurs autres encore

étaient venus à Melbourne pour assister aux courses.

— Quelque importante affaire d'État, dis-je à un ami, est, je suppose, la cause de ce rendez-vous.

— Certainement, répondit-il, la course du *Cup* est l'événement le plus important de l'année.

Les courses ont lieu à Flemington, village situé à quelques kilomètres de Melbourne. Le champ de courses est vaste, et l'installation des tribunes et de tout ce qui peut contribuer au bien-être et au plaisir du public est étudié avec un soin prodigieux. Sous ce rapport-là, on ne saurait comparer à Flemington ni Longchamp ni Epsom. Quant aux courses qui se tiennent respectivement dans ces trois endroits, c'est-à-dire le Melbourne-Cup, le Grand Prix de Paris et le Derby, si l'on faisait une comparaison entre elles, le résultat serait tout à l'avantage de la France.

A Flemington, vous avez une foule respectable composée pour la plupart de gens qui sont venus dans l'espoir de gagner de l'argent. A Epsom, vous avez le contraste britannique; le luxe effréné des riches et l'orgie immonde des gens de basse condition. A Longchamp, vous avez un rendez-vous pour la haute société, une fête de famille pour la petite bourgeoisie, et un joli sujet de promenade pour le peuple.

XXII

Le Théâtre aux colonies. — Madame Sarah Bernhardt en Australie. — Théâtres anglo-saxons comparés aux théâtres de Paris. — Théâtres de variétés. — Le pourvoyeur des plaisirs intellectuels. — Un important acteur. — Les théâtres des petites villes.

Les Australiens sont très amateurs de théâtre. Des troupes anglaises, composées de soixante à quatre-vingts artistes, ne regardent pas aux frais immenses d'un pareil voyage. Ils emportent leurs costumes et leurs décors et, après six mois de séjour, reviennent à Londres généralement enrichis.

Madame Sarah Bernhardt elle-même n'a pas eu à regretter sa visite aux colonies. A Sydney, à Melbourne et à Adélaïde, elle fit, il y a trois ans, une ample récolte d'applaudissements et de guinées. Je ne voudrais pas affirmer que les spectateurs savaient assez de français pour comprendre et apprécier la finesse, la subtilité et la puissance de la grande tragé-

dienne française; mais ils se pressèrent en foule pour aller la voir, et la remercier en personne d'avoir bien voulu considérer les colonies comme un champ d'opération digne d'être exploité par la plus grande actrice des temps modernes.

Melbourne et Sydney possèdent des théâtres superbes tout aussi bien installés que ceux d'Angleterre et d'Amérique, et le bien-être du public y est étudié avec beaucoup plus de soin qu'à Paris. Quand vous avez acheté un billet, vous êtes au bout de vos peines et vous n'avez plus qu'à vous amuser. A Paris, quand vous avez acheté votre billet, qui n'est point numéroté, les ennuis commencent et ce billet ne sert qu'à vous faire passer de tyrannies en tyrannies : au monsieur du contrôle, en habit noir et cravate blanche, aux appointements de quatre francs cinquante centimes, qui vous traite du haut de sa grandeur; à la harpie, « dont la barbe fleurit et le nez trognonne », qui vous fourre où bon lui semble, si vous ne graissez pas sa patte de duègne, qui vous ennuie avec un petit banc dont vous n'avez que faire, qui vous harcèle jusqu'à ce qu'il vous prenne des envies de lui dire : « Va-t'en au diable, toi et ton petit banc et tes minauderies de vieille-garde en retraite qui se rend toujours et ne meurt jamais. » Est-il au monde un public plus parfaitement tyrannisé que ce bon public de Paris? Est-il une ville où l'on soit plus routinier? N'est-il donc pas possible d'avoir dans les théâtres de Paris,

comme dans ceux de l'Angleterre et des États-Unis, des billets numérotés qui permettent au spectateur d'aller s'asseoir en paix dans le fauteuil portant le numéro du billet qu'il a acheté, sans être obligé d'avoir à faire des bassesses pour obtenir la place qui lui appartient?

Dans les théâtres de tous les pays anglo-saxons, c'est-à-dire de tous les pays libres où règne le bon sens, où le public est le maître, un billet de théâtre acheté donne droit à une place marquée, à un programme qui est aussi indispensable au théâtre que la carte du jour au restaurant, et à un clou au vestiaire pour y pendre son pardessus, sans que le spectateur ait à être obsédé par une bande de mendiants abjects qui n'ont d'autre affaire au théâtre que d'être les serviteurs obligeants du public.

Les théâtres dont je parle font encore mieux que cela. Tous sont pourvus de buvettes, de fumoirs, de lavabos, de salons-vestiaires pour les dames, et enfin de toutes les commodités que l'administration du théâtre croit son devoir de mettre à la disposition du public qui lui apporte son argent.

Si les théâtres australiens sont confortables et luxueux, les plats qu'on y sert sont de tristes productions.

J'y ai vu quelques excellents acteurs, devenus pour ainsi dire Australiens, MM. Brough et Boucicault (ce dernier est fils du fameux acteur américain), M. Tetheridge dans la bonne comédie, et M. Walter

Bentley dans le drame et la tragédie; mais les pièces qui ont le plus de succès avec la masse du public sont des coq-à-l'âne idiots que le théâtre de Montmartre rejetterait avec dédain, des successions de chansons et de danses en costume, que les Anglais appellent *Variety-Show :* figurez-vous un programme de *Folies-Bergère* du dernier vulgaire et du dernier bête. C'est un bonhomme au nez rouge, avec un crâne chauve de six pouces de hauteur surmonté d'un chapeau dérisoirement petit qui ne saurait rester en équilibre. Le bonhomme est saoul à rouler; il chante, danse et tombe; il se relève, rechante, redanse et retombe, et cela amuse les badauds pendant un quart d'heure. Ensuite arrivent une douzaines de filles, généralement jolies, et fort légèrement habillées. Elles chantent en dansant, puis font place à quelque autre cabotin qui lui aussi va danser. Un acteur australien qui ne sait pas danser une gigue est un meuble inutile dans l'établissement.

Pour ses plaisirs intellectuels l'Australie s'adresse à MM. Smythe et fils qui ne lui font jamais faux bond. Ces fameux impresarios lui font entendre les plus grands artistes et les conférenciers les plus connus de l'Europe. Sous sa direction ont paru madame Arabella Goddard, la plus grande pianiste que l'Angleterre ait produite; M. Santley, le fameux baryton anglais; Sir Charles Hallé, le pianiste, et madame Neruda, la grande violoniste; M. Archibald

Forbes, le fameux correspondant dont les souvenirs de guerre ont fait courir l'Angleterre, l'Amérique et les colonies ; M. Georges-Auguste Sala, le plus spirituel des journalistes anglais ; M. Henry-M. Stanley, l'explorateur de l'Afrique centrale qui est allé raconter ses aventures et ses découvertes. J'en passe et des moins bons, parmi lesquels se trouve votre humble serviteur.

Rien n'est plus amusant, aux colonies, que d'entendre les discours que le public force le principal acteur de leur faire quand la représentation est finie. En Amérique, j'ai vu l'auditoire insister pour que l'acteur fît un discours à chaque entr'acte. A l'avant-dernier il dut s'excuser, « car, dit-il, j'ai à mettre pour le dernier acte un costume qui me prendra au moins dix minutes ».

Ces discours sont généralement des flatteries adressées aux spectateurs. L'acteur s'avance vers la rampe, remercie le public de vouloir bien l'honorer de sa confiance et promet que, à l'avenir, il continuera à faire tous ses efforts pour mériter l'approbation qu'on lui a accordée dans le passé. Puis il parle de son art, de ses recettes, de ses affaires privées.

J'ai un jour entendu à Melbourne un acteur, dont la réputation s'est faite à chanter des gaudrioles et à danser des gigues, faire les remarques suivantes:

« Mesdames et messieurs, j'ai lu dans un des journaux de la ville, que Dan G. (le nom d'un

confrère) et moi nous étions brouillés. Je désire donner à cette assertion le démenti le plus formel. Dan et moi nous avons toujours été les meilleurs amis. Nous avons tous les deux assez de succès pour n'être point jaloux l'un de l'autre, et je vous prie de bien croire que nos relations sont toujours des plus cordiales ».

Et le public d'applaudir.

Bismarck, réfutant au parlement la rumeur qu'il s'était querellé avec l'empereur d'Allemagne, n'eût pas pris la chose plus au sérieux. C'était du dernier comique.

Mais ce qu'il faut voir ce sont les mélodrames qui se jouent dans les petites villes ; ce qu'il faut admirer, c'est la vaillance du public qui gobe ces pilules ; et ce qu'il faut plaindre, c'est le sort des pauvres cabotins roulant leur bosse de ville en ville, heureux quand les recettes leur permettent de payer la note d'hôtel et de prendre un billet de chemin de fer pour la destination suivante.

Ces pièces sont une succession de quinze, vingt tableaux dans chacun desquels l'héroïne est sur le point de succomber aux machinations infernales d'un misérable, le *villain* traditionnel, quand le héros, qui se trouve là par hasard arrive à son secours. La toile tombe et les quelques braves gens qui sont dans la salle reprennent haleine. Le rideau se lève de nouveau. Le *villain* a réussi à séduire la jeune fille. Il lui annonce qu'il va l'abandonner.

— Mais je t'aime ! s'écrie la malheureuse.

— Qu'est-ce que cela me fait ? répond le *villain*, crois-tu que je puisse continuer à avoir des relations avec une créature aussi dégradée que tu l'es ? Pars, ou je te tue.

Mais le héros est encore là, par hasard. Il saisit le *villain* qui, pour s'entetenir la main, a tué le père de la jeune fille. Le pauvre père ne lui avait rien fait, mais quand on est *villain* on a une réputation à soutenir. Le héros saisit donc le misérable, lui passe des cordes autour des bras et l'attache à une chaise. Le *villain* pourrait s'en aller emportant le meuble avec lui, mais il accepte sa position comme inévitable. Il ne bouge pas, il attend. Il n'attend pas en vain. A peine le héros est-il sorti pour aller chercher la police qu'un ami du *villain*, qui se trouve là par hasard, le délie et le met en liberté ; mais, au moment où il va sortir, un ami de la jeune fille, qui se trouve là par hasard, ressaisit le misérable, lui repasse les cordes autour des bras et le relie à la chaise. Il est très fort, cet ami de la jeune fille, aussi le *villain* et son complice se contentent-ils de surveiller l'opération sans broncher, et de regarder faire.

Dans le tableau suivant, la malheureuse jeune fille abandonnée erre à travers le pays à la recherche d'un asile. Elle tombe évanouie de défaillance. Arrive le *villain* qui la secoue.

— Toujours sur mes pas, dit-il ; il vaut mieux en finir.

— Ne me tue pas ! s'écrie-t-elle.

Heureusement un ami qui se trouve là par hasard...

A la fin du vingtième tableau, le *villain* est empoigné. Personne ne se trouve là par hasard pour le délivrer, et la pièce est finie.

Ces fumisteries sont arrangées par l'acteur qui dirige la bande, sont annoncées comme faisant fureur aux colonies, et sont souvent signées des noms les plus célèbres du jour, surtout de ceux dont le public s'entretient au moment.

Ainsi la production dont je viens de faire mention était signée C.-H. Spurgeon. C'était au moment où le grand prédicateur philanthrope anglais venait de mourir et que son nom était sur toutes les lèvres.

Quand M. Henry-M. Stanley retourna en Europe après avoir achevé sa brillante tournée de conférences en Australie, les pièces de ce genre furent signées Stanley pendant plusieurs mois.

XXIII

Les Chemins de fer aux colonies. — On part, mais on n'arrive pas. — Une femme pressée. — Trains mixtes. — Respect humain. — Curieux compagnons de voyage. — Ces dames sont traitées de poseuses.

Aujourd'hui, a dit je ne me rappelle plus quel écrivain français, on ne voyage plus, on part et l'on arrive.

Dans les colonies, on part mais on n'arrive pas.

A l'exception des trains express entre Sydney, Melbourne et Adélaïde, les convois ne font guère plus de dix milles à l'heure. Ce sont bien des convois, et j'en étais tellement convaincu que lorsque j'en voyais passer un, je me découvrais instinctivement.

Il n'y a point d'endroit au monde où vous vous sentiez plus en sécurité que dans un train aux colonies. Il n'y a qu'une voie et par conséquent aucune collision à craindre. Vous êtes sûr

d'arriver sain et sauf. Seulement, si vous êtes pressé, allez à pied ou en voiture.

C'est avec toutes les peines du monde que le mécanicien parvient à ne pas arriver avant l'heure marquée sur l'indicateur. Il fait ce qu'il peut. Il s'arrête à des stations où personne ne désire monter ou descendre ; il s'arrête devant chaque cabane qui se trouve sur la route dans l'espoir qu'on lui remettra une lettre ou un paquet ; s'il voit dans quelque champ plusieurs garçons faire une partie de ballon ou de cricket, je crois, ma parole d'honneur, qu'il arrête son train pour les regarder. Malgré tout son bon vouloir, il est rare qu'il n'arrive pas à sa destination avant son heure. J'ai vu des gens arrêter le train en route comme on arrête un omnibus dans la rue.

Les colons sont les premiers à prendre la chose de bonne humeur et à raconter d'amusantes histoires sur le sujet.

En voici une qui court les rues.

Le mécanicien d'un train aperçoit sur le petit chemin qui longe la voie une pauvre femme au pas lourd et fatigué. Frappé de compassion pour elle, il arrête le train et lui dit :

— Montez, ma brave femme, je vais vous mener jusqu'à la station voisine.

— Merci bien, répond-elle, ce serait avec plaisir. mais je suis pressée.

La chose, cependant, s'explique facilement.

Les chemins de fer, aux colonies, sont construits

par le gouvernement et lui appartiennent. Par économie, on a fait les voies étroites et il y aurait du danger à faire courir un train à grande vitesse. En allant doucement, on économise aussi le charbon, et comme la population, en dehors des capitales, n'est pas assez importante pour se payer le luxe de trains express, le gouvernement se trouve obligé de n'avoir que des trains omnibus qui, une fois par jour seulement, desservent toutes les stations, y compris certaines localités inhabitées où l'on a placé une cabane, de manière à permettre ainsi à quelque *squatter* des environs de venir faire signe au mécanicien d'arrêter le train.

Indépendamment de ce train omnibus, il y a aussi un train, celui-là de marchandises, auquel on attache un wagon pour les voyageurs qui sont trop paresseux pour faire la route à pied. Ce genre de train s'appelle, aux colonies, train mixte. On le trouve aussi aux Etat-Unis. Les Américains, qui ont toujours le mot pour rire, lui ont donné le nom de *train-accommodation*.

Donnez aux colonies le temps de se développer et je vous garantis qu'un de ces jours leurs chemins de fer feront honte à la Compagnie du Sud-Est de l'Angleterre. Les trains express qui desservent les capitales sont déjà aussi confortables et aussi rapides que les meilleurs de l'Europe.

Dans la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, les

chemins de fer ont des compartiments de troisième classe pour les indigènes. L'Australie n'a plus, pour ainsi dire, d'indigènes, et la société n'y est divisée qu'en deux classes, première et seconde. Cependant, dans un pays où chacun a peur de faire croire à l'autre qu'il ne vaut pas autant que lui, je n'étais pas étonné de voir les compartiments de seconde classe vides et ceux de première encombrés, malgré la stagnation des affaires et la crainte que les trois quarts des Australiens avaient de se trouver le lendemain en faillite.

Si, en Angleterre, vous demandez un billet sans nommer la classe, on vous donne un billet de troisième. En Australie, on vous donne un billet de première.

Bien souvent j'aurais voulu me faufiler dans une voiture de seconde pour éviter la foule et m'étaler à mon aise sur les coussins. Impossible, si jamais je m'étais permis pareil luxe et qu'on m'eût découvert en seconde, la nouvelle se serait répandue et toutes mes chances de succès se seraient évanouies. Les Australiens n'ont de respect que pour fort peu de choses, mais ils ont enraciné le respect humain.

Quels drôles de compagnons de voyage il vous faut souvent subir !

D'abord il y a l'animal qui vous réveillera d'un sommeil régénérateur pour vous donner le nom du *squatter* qui possède les terrains au milieu desquels

vous passez, vous expliquer comment le père est venu s'établir là, vous dire la fortune qu'il y a faite, vous raconter en détails l'histoire de la famille.

Ce que je craignais le plus, c'était celui qui me reconnaissait, et qui, ayant entendu une ou plusieurs de mes conférences, me les racontait en les entrelardant de commentaires et m'en expliquant les passages les plus subtils.

Un autre, un peu plus sans-gêne, mais dont j'admirais la franchise, m'éreintait à plate couture.

Plusieurs fois des chefs de gare obligeants réservèrent un compartiment pour mon impresario et pour moi. A ceux-là je dois une reconnaissance éternelle.

Bien souvent, cependant, ces fâcheux avaient les meilleures intentions du monde ; mais, hélas ! l'enfer en est pavé et n'en est probablement pas plus agréable. On me tapait sur l'épaule :

— Allons, Max, me disait un brave garçon à l'allure franche et honnête, où est ton compartiment ? Je vais voyager avec toi. Allons donc boire un verre !

Ces braves gens m'offraient des cigares et faisaient de leur mieux pour me faire comprendre qu'ils éprouvaient du plaisir à faire compagnie avec moi. Il eût été de mauvais goût de faire le difficile. J'aurais voulu pouvoir dire à tous ces gens-là : « Un homme qui, pendant deux ans, voyage tous les jours, six, sept et huit heures, et parle tous les soirs

deux heures, a besoin de repos et le silence lui est presque imposé. »

A l'époque des courses, la chose était intolérable. Les compartiments étaient bondés d'individus de toutes les classes possibles et de toutes les manières impossibles, qui faisaient de vingt à cinquante lieues pour aller voir une course. Et quel monde ! ivres à rouler, jurant, crachant, hurlant.

Dans l'une de ces occasions, j'étais malheureusement accompagné de ces dames. A l'une des stations où, pendant vingt minutes d'arrêt, nous allâmes prendre un repas, au buffet; nous nous trouvâmes à table à côté de ces turfistes du *Bush*. Je vous fais grâce de la conversation. Entre le rôti et le fromage, un individu qui s'était enfourné son dîner dans la bouche avec son couteau, prit l'assiette au beurre, s'en servit un morceau avec *son* couteau et passa obligeamment l'assiette à ma femme. Ma femme, qui est voyageuse aguerrie et prête à tous les incidents qui peuvent survenir, remercia poliment son voisin, appela la fille de service et la pria de lui apporter du beurre... qui n'avait pas encore servi.

Le voisin comprit qu'on l'avait remis à sa place, aussi crut-il devoir prendre sa revanche. De manière à être entendu de tout le monde, il dit à ses compagnons :

— As-tu jamais vu ! En v'là t'y une poseuse !

XXIV

L'Esprit de nationalité et d'indépendance. — Patriotisme local. — Chacun pour soi et les colonies pour les colons.

De toutes les colonies anglaises, je crois que c'est le Canada qui est la plus fidèle à l'Angleterre. La proximité des États-Unis en est la cause. Si le Canada était isolé ou situé aux antipodes, l'esprit d'indépendance nationale y serait aussi fort que chez la nouvelle génération de l'Australie ou de l'Afrique du Sud. La crainte d'être confondus avec les États-Unis conserve les Canadiens à l'Angleterre. S'ils doivent appartenir à quelqu'un, ils trouvent qu'il y a plus de prestige à appartenir à l'Angleterre qu'à l'Amérique. C'est ainsi du moins que pense la bonne société canadienne. Ceux qui ne songent qu'au traité de commerce avec les États-Unis, qui leur impose des droits d'entrée de trente pour cent sur toutes les marchandises passant la frontière

d'un côté ou de l'autre, ceux-là se feraient annexer séance tenante. Quant à la masse du peuple, je l'ai dit au deuxième chapitre, elle est divisée en quatre camps.

En Australie, les aspirations nationales sont très prononcées, surtout chez ceux qui, nés aux colonies, ne connaissent pas d'autre patrie. Certes, les Australiens sont aussi libres chez eux que les Anglais : ils se gouvernent comme ils l'entendent et n'ont aucun tribut à payer à l'Angleterre qui, au contraire, lui confie ses capitaux ; mais le gouverneur leur rappelle qu'ils ne sont pas nation, mais seulement dépendance, et cela agace les Anglo-Saxons qui, élevés dans la pépinière de la liberté, ne comprennent pas qu'on puisse dépendre de quelqu'un. Ce gouverneur gouverne beaucoup moins qu'un roi soliveau, mais enfin il est là, et pour bien des Australiens cela est de trop. Personne ne songe encore à demander l'autonomie des colonies australiennes, mais l'idée germe dans les esprits. Pour le moment les Australiens prient la mère patrie de vouloir bien les consulter sur le choix d'un gouverneur. Bientôt ils l'exigeront. Ensuite ils le choisiront eux-mêmes, puis ils s'en passeront.

Aux colonies de l'Afrique méridionale, où l'élément hollandais est hostile à l'Angleterre, ce sentiment est encore beaucoup plus fort.

L'amour de la liberté et de l'indépendance est

tellement enraciné chez l'Anglais que, lorsqu'il s'est établi aux colonies, il peut à peine comprendre que sa nouvelle patrie ne soit pas parfaitement libre et indépendante. Son patriotisme devient local, tous ses intérêts se concentrent sur le nouveau pays, et, c'est là un fait bien curieux, la génération suivante, née aux colonies, éprouve presque de la haine pour l'Angleterre qui a fondé sa patrie, mais qui, en lui envoyant un gouverneur, lui rappelle qu'elle n'appartient pas à une nation libre. Et la preuve de ce que j'avance, c'est que le politicien de l'Australie ou de l'Afrique du Sud n'a aucune chance de succès à moins qu'il ne pose devant les électeurs pour le patriote qui saura défendre lès intérêts de la colonie contre tout empiètement tenté par l'Angleterre.

L'Angleterre sera impuissante, le jour où les colonies seront décidées à proclamer leur indépendance. Ce sera sa faute de leur en avoir donné les raisons; mais ce sera sa gloire de leur en avoir donné les moyens.

En jetant des mondes nouveaux dans les océans lointains, et en apprenant à ses enfants à y fonder des nations libres, l'Angleterre mérite bien du genre humain. Il est plus glorieux d'avoir fondé les États-Unis que d'avoir conquis les Indes. Les États-Unis offrent l'existence à soixante-dix millions de créatures humaines, les Indes offrent des places à quelques milliers d'Anglais.

Quand les colonies déclareront leur indépendance, le prestige de l'Angleterre en souffrira, mais le mal n'ira pas plus loin. John Bull est si peu chez lui dans ces colonies que ses produits y sont taxés comme s'ils entraient dans un pays étranger. Le service de paquebots entre Londres et Sydney, ou entre Londres et Cape-Town, ne sera point interrompu. La seule différence est qu'il y aura probablement plus de passagers à bord.

John Bull est si peu chez lui dans l'Afrique du Sud que, lorsque la *Chartered Company* prit, il y a de cela quelques mois seulement, la résolution d'exterminer les Matabélés et de s'emparer de leur territoire, territoire dont la superficie est à peu près égale à celle de la France, les Anglais ne furent même point consultés. « Reste chez toi, dit la Compagnie à John Bull, nous sommes assez forts pour faire le coup nous-mêmes. »

Quelques Anglais protestèrent, et le gouvernement de Sa Majesté britannique ordonna au gouverneur de l'Afrique méridionale de demander des explications M. Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie, répondit dans les termes les plus clairs qu'il priait les Anglais de vouloir bien se mêler de leurs affaires, que les siennes le regardaient, et qu'il n'avait de compte à rendre qu'aux habitants de la colonie. Le gouverneur empocha la réponse, la transmit à John Bull qui, lui aussi, l'empocha, et se consola du coup de pied qu'il avait reçu en ordonnant à ses fabri-

cants de cartes géographiques de marquer en rouge Matabeleland, la nouvelle possession acquise par la maison John Bull et Cie.

John Bull fit encore mieux.

Les journaux publièrent le nombre de Matabélés *tués* et le nombre de volontaires anglo-africains *massacrés* dans les divers engagements qui furent livrés sur le territoire de Lobengula. Et ce qui ajoute du piquant aux expressions choisies, c'est que les soldats de la Compagnie *tuaient* les Matabélés avec des mitrailleuses, alors que les pauvres sauvages n'avaient que des bâtons et des javelines pour *massacrer* les envahisseurs de leur patrie.

Si les Matabélés avaient été armés de mitrailleuses, de canons et de fusils, M. Rhodes aurait fait comprendre à John Bull la nécessité d'envoyer en Afrique plusieurs régiments d'habits rouges ; mais comme ils ne l'étaient pas, M. Rhodes et le peuple qu'il gouverne par la grâce de Dieu et la bonne volonté de M. Hofmeyr [1], peuvent s'écrier que la gloire d'avoir exterminé les Matabélés leur revient à eux seuls. »

1. Chef du parti hollandais et de l'Union Africaine, Association dont l'objet est d'obtenir l'indépendance de l'Afrique méridionale.

XXV

La Tasmanie. — Le pays. — Les habitants d'autrefois et les habitants d'aujourd'hui. — Visite aux dépôts. — Les survivants de l'ancien régime. — Une vieille Écossaise récalcitrante. — Scène touchante. — Launceston et Hobart.

La Tasmanie a un cachet tout à fait européen. C'est un brin de Normandie ou de Devonshire avec ses bois, ses collines, ses fleurs et ses buissons de rosiers et d'églantiers sauvages. Rien n'est grandiose, mais tout est joli et pittoresque. C'est le paysage anglais dans le plus parfait climat qu'il soit possible d'imaginer.

Mais faut-il qu'un pays si privilégié par la nature soit habité par un peuple si peu intéressant! Jamais je n'ai vu population plus paisible, plus ordinaire, plus respectable, plus arriérée, plus rococo. C'est le monde que l'on rencontre le dimanche à Brixton

et à Clapham [1] à l'heure des offices. Vous voyez en Tasmanie la vieille Anglaise aux longues papillotes, coiffée d'un chapeau en forme d'abat-jour, la vieille Anglaise classique telle que la dessinait Georges Cruikshank pour les illustrations des romans de Charles Dickens. Elle est là, longue et maigre, avec sa figure de carême, vivant de thé et de beurrées. Cependant, vous voyez aussi beaucoup de jolies femmes, d'une fraîcheur remarquable; mais l'absence d'activité intellectuelle est écrite sur les visages dont les yeux sont sans lustre et l'expression sans piquant.

Est-il possible que ce soit là ce pays tranquille, respirant partout la paix et la prospérité qui, naguère, résonnait du bruit de chaînes, d'imprécations et de cris de douleur? Est-ce bien ici que se passaient ces scènes d'enfer décrites avec tant de force dramatique par Marcus Clarke dans son fameux livre : *Aux Travaux forcés à perpétuité!*

La Tasmanie était autrefois la Nouvelle-Calédonie de l'Angleterre, auprès de laquelle la Nouvelle-Calédonie moderne est un jardin d'Éden. L'Angleterre y châtiait ses forçats comme au temps du moyen âge ou de l'Inquisition. La plus petite infraction à la discipline était punie de cinquante coups de fouet

1. Quartiers de Londres habités par la petite bourgeoisie bien pensante et appartenant, pour la plupart, aux chapelles dissidentes.

administrés à nu sur le dos des malheureux réfractaires. Ce fouet se composait de neuf cordes serrées et nouées en plusieurs endroits. La punition allait souvent jusqu'à cent coups. Après les cinquante premiers coups, la chair se détachait du corps qui passait ensuite à l'état d'éponge ruisselante de sang. Un clergyman assistait au supplice pour exhorter la victime à la patience. Dieu merci, après cinquante coups, le malheureux prisonnier était sans connaissance. On peut encore voir à Port-Arthur la scène où se passaient ces atrocités légales, sanctionnées par une Chambre des lords, où siégeaient deux archevêques et vingt-quatre évêques qui jamais n'élevèrent la voix contre pareille infamie.

La première fournée de forçats arriva d'Angleterre en Tasmanie en 1817, la dernière en 1853. En tout soixante-six mille deux cent quarante-trois.

Curieux contraste. De tous les pays du monde, c'est en Tasmanie que, toutes proportions gardées, il se commet aujourd'hui le moins de crimes.

La Tasmanie a encore d'anciens forçats qu'elle entretient dans des dépôts où la vie leur est rendue aussi douce que possible. Le directeur, qui m'y a piloté, est pour ces pauvres diables d'une bonté à toute épreuve. Les souffrances ont rendu les uns idiots, les autres estropiés. Il y en a qui sont courbés en deux presque à angle droit. Cependant aucun visage ne respire la vengeance ou la rage. Aucun n'est empreint d'angoisse ou même de tristesse. Les yeux

sont éteints, hagards, et n'indiquent que la résignation et l'indifférence. Ils sont libres dans les dépôts, circulent librement dans leurs jardins qui sont publics, et sortent en ville quand bon leur semble. Ils sont bien nourris et bien logés, bien soignés. Les habitants viennent se promener dans leurs jardins et les enfants jouent autour d'eux. Ils ont même un théâtre où les bons cœurs de la ville viennent leur jouer la comédie ou leur donner des concerts.

Ces malheureux, avec lesquels je me suis entretenu, semblent, pour la plupart, avoir oublié d'où ils viennent, à qui ils appartiennent. Ils ne sont plus de ce monde. Il y en a même beaucoup qui ne se rappellent pas ce qu'ils ont fait pour avoir mérité la transportation. C'est l'oubli complet de l'existence, l'hébétude que créent les grandes souffrances. Il y en avait un, entre autres, connu sous le nom de Bill, qui était à Launceston depuis quarante-sept ans. Il est idiot et passe son temps à rire. Demandez-lui ce qui l'a amené en Tasmanie, il vous répondra en riant :

— Mouchoir, monsieur.

— Volé?

— Oui, monsieur.

— Où?

— Bethnal-Green.

Ne lui demandez pas autre chose. *Mouchoir*, *volé*, *Bethnal-Green*, telle est la somme de son vocabulaire. Le voyage, l'arrivée en Tasmanie, les travaux, les punitions, les chaînes de cinquante-six livres

qu'on lui a attachées aux pieds, les coups de fouet, il ne se rappelle rien, pas même ses parents : *mouchoir, volé, Bethnal-Green;* quand il ne dit pas ces trois mots, il rit.

J'étais allé au Dépôt, muni de tabac pour les hommes et de bonbons pour les femmes.

J'avais fait diviser mon tabac en quatre-vingts paquets d'une once chacun. Je distribuai ces petites douceurs avec quelque menue monnaie à ces pauvres diables à mesure que je les rencontrais dans les bâtiments et les jardins. Sur un banc étaient assis deux hommes. J'allai prendre place à côté d'eux et j'offris à mon voisin la part qui lui revenait.

— Merci bien, monsieur, me dit-il; mais vous ne me reconnaissez pas. Vous m'avez déjà donné du tabac et de l'argent. Donnez cela à Jack, qui est à côté de moi, il n'a rien eu.

Où l'honnêteté va-t-elle se nicher? pensai-je. Ce brave homme avait une bonne figure bête, résignée. Je lui demandai quel crime il avait commis pour être où il était. Il n'en savait rien. Le directeur lui-même ne put m'éclairer à ce sujet.

Ce qui me frappait le plus, en examinant tous les visages autour de moi, c'était l'absence d'intelligence. Peu de figures étaient mauvaises, mais toutes exprimaient la stupidité. Et je songeai à la fameuse phrase de notre grand jurisconsulte : « Il n'y a que les imbéciles qui vont en prison. Les malfaiteurs intelligents sont rarement découverts. »

Je quittai le Dépôt des hommes pour aller voir les femmes. Quel hideux spectacle! De vieilles femmes, véritables sorcières dignes de figurer dans *Macbeth*, la bouche démesurée, édentée, la figure bourgeonnée, le nez en trognon, l'air abject. Un vrai cauchemar. Je leur donnai des bonbons; la plupart me demandèrent du tabac. Elles acceptèrent les bonbons en murmurant. « Les femmes, me dit le directeur, me donnent beaucoup plus d'ennuis que les hommes. Elles sont moins résignées, elles passent leur temps à se plaindre, et, quand elles sortent, elles vont se soûler avec les aumônes qu'on leur donne dans la ville ».

J'en vis une qui sonna la note comique dans ce concert de grognements et de murmures. C'était une vieille Écossaise à qui le magistrat venait de donner six mois de prison, ce qui signifiait pour elle que, pendant six mois, elle ne pourrait pas sortir et aller se soûler en ville. « *Yes, sir, sax months for a wee drap of drrrink. The blackguard!* » (Oui, monsieur, six mois de prison pour avoir bu un petit coup. Oh, le gredin!) Celle-là, rien ne la subjugue. Quand ses six mois seront finis, elle ira rouler dans le ruisseau. En attendant, elle fait des harangues et des menaces.

Scène touchante. Dans la cour du Dépôt, je vois une jeune mère qui fait un mois de prison. Ses mioches sont avec elles. Les dames de la ville apportent des jouets et des bonbons et s'occupent

des pauvres petits qui, ignorants de ce qui les entoure, ont l'air heureux et se portent comme de vrais petits charmes.

Détail curieux. Le directeur, en m'indiquant une des femmes, m'apprend que son mari et elle sont en Tasmanie depuis plus de quarante ans, et qu'ils se sont vus plusieurs fois sans jamais se reconnaître.

Je veux bien le croire ; mais, en regardant la femme, horrible mégère à la figure hargneuse et repoussante, je crois que son mari doit se louer de ce que les Dépôts soient comme les bains publics, côté des hommes, côté des dames. Quant à reconnaître sa femme, lui, pas si bête !

La Tasmanie ne possède que deux villes importantes, Launceston et Hobart, la capitale. La première n'a de remarquable qu'une gorge superbe, située à l'entrée de la ville, et un bureau de poste, dont l'architecture grotesque, moitié flamande, moitié mauresque, devrait maintenir les habitants dans un état d'hilarité constante. La gorge, au fond de laquelle coule un torrent rapide, entre deux collines boisées des plus pittoresques, mérite qu'on s'arrête à Launceston.

Hobart est sans contredit une des plus jolies villes que j'aie vues. Sa rade est, selon moi, aussi belle que celle de Sydney à cause des montagnes qui l'entourent. Le jardin botanique sur le versant de

la colline est de toute beauté. Les environs sont des plus pittoresques. J'aurais facilement passé un mois à flâner à Hobart.

Sir Robert Hamilton, gouverneur de la Tasmanie, et son aimable femme lady Hamilton, venaient de rentrer en Europe. Je le regrettai d'autant plus que j'avais eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer lady Hamilton en Angleterre et en Irlande, et que j'aurais été heureux de passer quelques instants dans la compagnie de cette dame aussi connue pour ses talents que pour son amabilité.

XXV

La Nouvelle-Zélande. — La Norvège et la Suisse aux antipodes. — Le point de la terre le plus éloigné de Paris. — Les villes. — Pas de serpents, mais beaucoup d'Écossais. Les petites villes. — Inscription curieuse.

De toutes les colonies anglaises la Nouvelle-Zélande est une des plus prospères et sans contredit la plus pittoresque.

Le paysage est superbe, une heureuse combinaison de ce que la Norvège et la Suisse ont de plus beau à montrer en fait de gorges, de lacs et de montagnes. Ajoutez à cela un climat tempéré, une contrée fertile, une population bien répartie, intelligente et laborieuse, une société distinguée, aimable et hospitalière, des naturels agréables, intelligents et artistes, et vous conviendrez que voilà un pays habité par des gens privilégiés qui devraient être contents de leur sort.

Ils le sont, du reste. On pourrait l'être à moins.

Le pittoresque ne se fait pas longtemps attendre en Nouvelle-Zélande, car avant de vous débarquer à Bluff, à la pointe méridionale de l'île, le vapeur, par pure amabilité, se détourne de la ligne directe pour entrer dans les deux plus beaux *fiords* de la côte occidentale, Milford-Sound et George-Sound.

L'entrée du Milford-Sound est juste assez large pour laisser passer à son aise le vaisseau qui, pendant près d'une heure, suit un étroit chenal entre des rochers à pic d'une hauteur prodigieuse. A chaque tournant le coup d'œil change comme par enchantement. A peine vous êtes-vous mis à regarder des rochers arides et abrupts que vous avez devant les yeux une montagne gigantesque couverte de fougères aussi hautes que des palmiers et d'une verdure éclatante. Bientôt le passage s'élargit et devient une succession de petits lacs autour desquels la nature se surpasse, chaînes de montagnes couvertes de neiges éternelles, gorges, cascades ; puis le *Bush*, tel qu'on ne le voit qu'en Nouvelle-Zélande, d'une fraîcheur éblouissante, une impénétrable masse de fougères, de plantes grasses, le tout enfoui sous les lianes. Je n'avais jamais rien vu d'aussi sauvage, d'aussi pittoresque, d'aussi grandiose. J'aurais voulu être seul à contempler ce spectacle unique.

Le George-Sound, à quelques kilomètres plus au sud, est presque aussi beau que le Milford-Sound.

Détail intéressant. Si vous faites partir une ligne

droite au George-Sound, que vous fassiez passer cette ligne par le centre de la terre, et que vous la prolongiez jusqu'à la surface, elle sortira à quelques lieues de Paris. Il est donc impossible, sur terre, pour un Parisien d'être plus loin de sa chère ville qu'au George-Sound.

La Nouvelle-Zélande possède quatre villes importantes de trente-cinq à soixante mille habitants, Dunedin, Christ-Church, Wellington et Auckland. Avant peu l'énergique population d'Invercargill atteindra l'un de ces chiffres.

Les heureux habitants de ce joli pays ont tout en leur faveur pour réussir, climat parfait, sol fertile, point d'animaux féroces, point de serpents et beaucoup d'Écossais.

Dunedin, capitale de la province d'Otago, est une ville aussi écossaise qu'Édimbourg [1] et, toutes proportions gardées, plus écossaise que Glasgow. Les Chinois qui sont établis à Dunedin se voient même obligés, pour avoir chance de gagner leur vie, de s'appeler, non pas Li-Wang ou Chi-Wang, mais Mac-Wang.

Christchurch, au contraire, est une ville éminemment anglaise, une fondation anglicane. On y trouve une société des plus choisies. Ce n'est pas, comme Dunedin, un centre d'activité commerciale.

1. Édimbourg et Dunedin signifient le Fort d'Edwin.

C'est le rendez-vous de l'aristocratie coloniale, c'est le faubourg Saint-Germain des colonies.

Wellington, au midi de l'île du Nord, est le siège du gouvernement. La ville est admirablement située et ressemble, par la position qu'elle occupe, à Hobart, la capitale de la Tasmanie. La plus grande construction en bois qui existe au monde est le parlement de Nouvelle-Zélande à Wellington. Ses énormes dimensions ne l'empêchent pas d'être gracieux. J'ai trouvé à Wellington une société d'élite, d'une amabilité charmante, et, comme dans la bonne société des grandes villes australiennes, des portes hospitalières grandes ouvertes.

Auckland, ville de plus de soixante mille âmes, bâtie au fond d'une jolie rade sur des collines pittoresques d'où l'on obtient des points de vue de toute beauté, est destinée par sa position exceptionnelle et l'énergie de ses habitants à atteindre l'importance de Melbourne et de Sydney.

La rapidité avec laquelle ces villes croissent est prodigieuse. Un entrepôt commercial s'établit. Au bout de quelques semaines une taverne s'établit, une banque ouvre ses portes, un journal s'installe et voilà la population qui arrive et se groupe. Au bout de quelques années, il y a là une ville prospère. Pas un soldat, pas un fonctionnaire. Voilà ce qui frappe un Français dont le pays est rongé par la bureaucratie.

Un spirituel voyageur français, M. Georges Kohn,

dans son *Voyage autour du Monde*, volume d'une observation très fine et d'une verve intarissable, s'écrie : « Dans nos colonies, la première maison est un poste de gendarmes ; la deuxième, celle d'un percepteur ou d'un substitut ; la troisième un bureau de statistique, et l'on attend encore les colons à surveiller, à taxer, à juger et surtout à recenser. »

Dans les colonies anglaises la population d'abord, l'intervention du gouvernement après. Chez nous le gouvernement d'abord, la population... va-t'en voir si elle vient. La population reste chez elle, en France ; et quand nos soldats ont assuré la tranquillité et la sécurité d'un pays, les Anglais, les Allemands, les Danois, les Suédois, les Chinois et autres gens en *ois* vont s'y installer, et les bons contribuables français se demandent, en payant la note, ce qu'on est allé faire dans cette galère.

Je garantis que, sur nos trente-six millions d'habitants, il n'y en pas cinq cent mille qui sachent exactement où se trouvent les colonies françaises. Je garantis qu'il n'y a pas, en France, une seule mère (cette femme dont l'empire est suprême dans la famille) qui ne s'oppose à l'émigration de ses fils et qui ne préfère pour eux des places de plumitifs à dix-huit cents francs d'appointements. Allez donc faire des colonies avec des sentiments pareils ! L'Empire britannique a été fondé par l'esprit d'indépendance inculqué et alimenté chez l'Anglais depuis

sa plus tendre enfance, non seulement à l'école, mais dans la famille.

Indépendamment des quatre grandes villes, il faut nommer Invercargill, Oamaru, Timaru, Nelson, Napier, Wanganui, Palmerston, villes de trois à six mille âmes ; Nelson, un bijou de ville, une idylle, une Arcadie en miniature, une Belle-au-Bois-Dormant; Oamaru, avec sa rue de palais ; Wanganui, avec un monument dont l'inscription est un chef-d'œuvre d'humour :

« *A la mémoire des braves tombés glorieusement en défendant les lois et la cause de l'ordre contre le fanatisme des barbares* ».

Vous croyez peut-être que *ces braves* sont es pauvres Maoris qui furent tués en défendant leur territoire. Pas du tout : ce sont les Anglais qui étaient venus s'emparer de leur patrie et les priver de leurs libertés.

Les villes de la Nouvelle-Zélande sont coquettement bâties, les rues bien entretenues, larges et bien alignées. Les grandes villes possèdent toutes d'excellents musées et des jardins publics superbes.

Les Australiens, pour qui un voyage en mer de cinq jours est une plaisanterie, vont passer l'été en Nouvelle-Zélande où la chaleur est beaucoup plus supportable que chez eux. Si la Nouvelle-Zélande n'était qu'à cinq jours de l'Europe, nos touristes s'y rendraient en foule.

XXVII

Les Maoris. — Les types. — Le tatouage. — Les mœurs des Maoris. — Chevalerie naturelle. — Les légendes du pays. — Sir Georges Grey. — Heureux propriétaires. — Le « haka ». — La belle Victoria. — Les villages maoris. — La Nouvelle-Zélande est le plus joli pays du monde.

Les Maoris, ou naturels de la Nouvelle-Zélande, sont des hommes superbes accouplés à d'horribles guenons. A l'exception des jeunes filles et de quelques femmes au type juif ou italien, que l'on rencontre çà et là et qui sont passables, le beau sexe en Nouvelle-Zélande est le sexe mâle.

Les types d'hommes sont à peu près tous les mêmes. Grands, bien faits, ils ont le regard ferme mais aimable. On devine une race guerrière mais chevaleresque.

Les types de femmes sont de toutes sortes. J'ai vu, parmi les Maories, des Juives, des Espagnoles,

des Italiennes, des négresses de l'Afrique et même des Australiennes. La peau est bronze foncé, la bouche énorme et la chevelure courte, épaisse et mal entretenue. Le sein est très développé et pendant, les hanches proéminentes. Quand elles sont mariées, elles se noircissent les lèvres et le menton. Voilà certes des femmes fort peu appétissantes.

Rien n'est plus comique que de voir dans certaines villes ces formes étranges affublées de grands sarraux blancs ou roses, soulevés par des tournures et des crinolines (indépendamment de celles dont la nature les a amplement pourvues), et de chapeaux de feutre à larges bords, ornés de plumes, et, pour compléter le tableau, à la bouche une pipe courte, vrai brûle-gueule de barrière. Ces grosses créatures ont de la coquetterie. Il y en a qui vont jusqu'à se faire tatouer le dos « afin d'être belle » en nageant, et j'ai eu un jour toutes les peines du monde à persuader à l'une d'elles que je la croyais sur parole.

Les hommes ne se tatouent plus depuis longtemps, mais, parmi les plus âgés, j'en ai vu de merveilleusement tatoués. Le front, le nez et les joues sont couverts de lignes symétriques bleu foncé, très serrées, qui rendent ces figures repoussantes mais fort pittoresques.

Les Maoris sont de grands seigneurs qui se font servir par les femmes, mais qui ne les maltraitent jamais. Ils adorent les enfants et font d'excellents pères.

Quant les Maoris se rencontrent, ils se font toutes sortes d'amitiés. Ils se pressent les mains et restent quelques instants le nez collé l'un contre l'autre, sans se le frotter, sans bouger, sans parler; quelques instants de recueillement, d'extase amicale.

Leur langage est des plus doux. Comme celui des Samoens et des Hawaïens, il ne contient, me dit-on, que treize lettres. C'est *k*, *p*, *l* et *m* qu'il me semble toujours entendre. Voici du maori, c'est l'avis affiché dans les gares de la Nouvelle-Zélande: *kaua e kai paipa ki konei* (il est défendu de fumer). Cela sonne à l'oreille comme du grec, n'est-il pas vrai?

La volubilité des femmes est prodigieuse. C'est un torrent, une avalanche de mots. Jamais portières de la rue Quincampoix n'ont pu se dire tant de choses en si peu de temps. Il faut voir ces femmes, assises en cercle, au soleil, la pipe à la bouche, il faut les entendre surtout! Pour le ramage, figurez-vous une bande de moineaux autour d'une poignée de miettes. La conversation ne semble pas se composer de questions et de réponses, ou de remarques suggérées les unes par les autres. Elles parlent toutes en même temps, sans se regarder, sans avoir l'air de s'écouter, et assez haut pour s'étourdir en quelques minutes. Elles ne prennent point haleine. Pendant que l'une crie à tue-tête: *kolomokalolulu*, *tarakiti*, *pikimolukararapa*, une autre hurle *kikiriki*, *ratatata*, *molokolululu*, les autres accompagnent de *karawera*, *ratapuni*, *kololulu*, *molokulo*, puis toutes

reprennent en chœur. C'est vertigineux. La figure reste impassible et un peu souriante. Quel dommage que la jalousie soit inconnue chez ces femmes-là ! Une scène de jalousie, une prise de becs entre deux commères pareilles, serait quelque chose à ne jamais oublier de la vie. J'ai vu des hommes chercher à se mêler à la conversation. Ils se hasardaient à dire quelque *kolokulu*, qui signifiait probablement « Avez-vous un moment ? » Puis ils s'asseyaient et, ayant renoncé à l'espoir de fourrer un mot, ils écoutaient ou s'endormaient.

Les Maoris regardent la femme mariée d'un œil plutôt français qu'anglais, quand il s'est donné un coup de canif dans le contrat.

Il est vrai que la femme doit obéissance à son mari, qu'elle le sert et travaille pour lui, mais, en revanche, il est tenu d'être bon pour elle. La femme est servante, mais non pas esclave, et sa bonne conduite dépendra des bons traitements qu'elle recevra de son mari.

L'Anglais, trompé par sa femme, se dit : « Si l'on m'avait volé mon cheval, j'aurais droit à une compensation, à plus forte raison j'ai droit à des dommages-intérêts, puisque c'est ma femme que l'on m'a volée ». Il plaide devant le tribunal civil et demande à l'amant de sa femme des dommages-intérêts pour « l'aliénation des affections » de son épouse, c'est-à-dire la perte de son cœur et de ses dépendances. L'Anglais ne se dit pas : « Ma femme

diffère de mon cheval en ce sens qu'elle pense et que, si elle m'a été infidèle, il n'y a pas vol puisqu'elle n'a pas été prise de force, mais a fort bien agi de son propre consentement. »

En France, une épouse infidèle couvre plus son mari de ridicule qu'elle ne se couvre de honte, et, pour expliquer son erreur de conduite, on se met à chercher des défauts chez lui et des excuses chez elle.

Chez les Maoris, quand une femme trompe son mari, on dit : « S'il avait bien traité sa femme, cela ne serait pas arrivé », et, jusqu'à ce qu'on sache les détails de l'affaire, on donne tort à l'homme. Si l'on découvre qu'il n'a pas été bon mari et que sa femme avait des raisons de se considérer maltraitée, la tribu à laquelle appartient la femme se venge souvent en pillant la tribu à laquelle appartient le mari trompé, et ceux-ci reconnaissent la justice des représailles à ce point qu'ils se laissent voler sans chercher à défendre leurs biens et même sans se plaindre.

Le Maori n'exige pas que sa fiancée soit vertueuse, et elle ne l'est presque jamais ; mais, quand il l'a épousée, il exige qu'elle lui soit fidèle, et il est rare que sa conduite envers sa femme fournisse à celle-ci une excuse pour faire des cascades.

Quand deux Maoris sont pris en flagrant délit d'adultère, ils sont liés ensemble et exposés pendant trois jours aux insultes des habitants de la tribu, qui

crachent sur eux et leur infligent toutes sortes d'ignominies. Au bout des trois jours, ils sont chassés de la tribu, et les représailles dont j'ai parlé plus haut ont lieu si, je le répète, la conduite du mari envers sa femme a pu servir à celle-ci d'excuses pour être infidèle.

L'adultère est un affront vivement ressenti par les Maoris, et il a souvent été la cause de guerres acharnées entre différentes tribus.

Les Maoris sont un peuple à l'imagination vive et poétique.

Voici les réflexions d'un Maori sur la beauté des Anglaises : « La beauté chez nos femmes est comme un beau jour de printemps. Arrive une bourrasque et tout a disparu. La beauté des Anglaises dure plus longtemps. Elles sont belles comme le matin. Les roses s'étalent sur leur visage et l'azur du firmament se reflète dans leurs yeux ».

Leurs légendes sont exquises de poésie. Les Maoris racontent à leurs enfants que, au commencement du monde, le ciel et la terre étaient mariés, mais qu'ils ont été séparés par les ouragans, leurs enfants. Mais ils continuent à s'aimer. Les soupirs doux et chauds de la terre s'élèvent de son sein vers le ciel, sous forme de vapeurs brumeuses, et le ciel répand ses larmes sur la terre toutes les nuits, et les hommes ont donné à ces larmes le nom de rosée.

La mythologie des Maoris, pleine des légendes les

plus poétiques et les plus fantastiques, montre combien la race a toujours eu l'esprit imaginatif. Sir Georges Grey [1] a recueilli toutes ces légendes et les a publiées en anglais et en maori.

Les Maoris sont fiers et paresseux. Ils passent leur temps à dormir, à fumer et à bâiller au soleil dans un délicieux *otium cum dignitate*. En Afrique, les nègres sont domestiques, charretiers, garçons de magasin, hommes de charge à tout faire; ils travaillent pour les blancs. Le Maori ne travaille point pour les blancs, ce sont les blancs qui travaillent pour lui. Les femmes seules ne croient pas déroger en travaillant.

Ces Maoris, il faut le reconnaître, sont admirablement traités par les Anglais, qui leur ont laissé, au centre de l'Ile du Nord, un vaste territoire [2] qu'ils

1. Sir Georges Grey, ancien gouverneur en chef de la Nouvelle-Zélande, et le plus grand administrateur que l'Angleterre ait jamais envoyé dans ses colonies. Son nom est encore vénéré dans l'Afrique du Sud comme il l'est dans la Nouvelle-Zélande. Partout il a su gouverner par la conciliation. Les Maoris jurent par lui et se feraient tous tuer pour lui. Il s'est montré l'ami des races conquises par sa modération, sa philanthropie, sa générosité et sa justice. L'Angleterre serait vénérée aux quatre coins du monde si ses représentants étaient tous des diplomates du calibre de Sir Georges Grey. La reine vient de le nommer membre du Conseil privé de l'Empire. Sir Georges Grey a quatre-vingt-deux ans.

2. Ce territoire porte le nom de Pays du Roi, *King's Country*.

sont encore seuls à posséder. Ils louent leurs terres aux Anglais et vivent de leurs rentes, et c'est fort piquant de voir des Anglais ayant pour propriétaires des Maoris. Quelques-uns se font ainsi d'énormes revenus. Il y en a un qui jouit d'une fortune de trois cent quatre-vingt mille livres de rente. Dans les environs de Wanganui, j'ai vu des ouvriers anglais en train de faire des pirogues pour des Maoris qui les regardaient travailler et qui, couchés voluptueusement sur l'herbe et fumant leurs pipes, leur donnaient leurs instructions sans même se donner la peine de se lever.

Les Maoris sont très licencieux. Leurs danses sont obscènes, les sculptures dont ils ornent leurs habitations sont d'une indécence grossière, leur dieu est Priape et leurs actions comme leurs paroles tournent autour d'une idée fixe : *phallus*.

Le *haka*, sorte de danse échevelée, est une sarabande où hommes et femmes se démènent et se déhanchent en faisant des gestes et des mouvements d'un réalisme épouvantable. Je n'ai vu qu'un semblant de *haka*, un *haka* des plus bienséants comparé au véritable *haka* dont je me suis fait grâce. La nature humaine m'intéresse partout, et je suis résigné à presque tout voir, entendre, et même souvent sentir, pour mieux m'initier aux mœurs des peuples au milieu desquels je me trouve; mais il y a des moments où il serait par trop malséant de pousser à l'extrême, et s'il y a un extrême en ce monde, c'est

le *haka* maori, du reste défendu aujourd'hui par les Anglais. Dans cette danse, les Maoris perdent toute réserve et s'abandonnent sans vergogne aux actes les plus révoltants. C'est une saturnale effroyable qui a pour eux un attrait tellement irrésistible, que, lorsqu'elle a commencé, les voisins arrivent de toutes parts, se mêlent à la danse et ne s'arrêtent qu'épuisés de fatigue.

Dans la cabane d'un village maori, situé à quelques kilomètres de Wanganui, j'ai eu l'honneur d'être présenté à Wic [1], dont la beauté faisait autrefois fureur. Wic était couchée et fumait sa pipe. Elle se leva et vint me serrer la main. La belle Maorie a aujourd'hui quarante ans et possède encore de fort beaux restes. Autrefois elle était superbe et se faisait entretenir par les plus riches Anglais de la Nouvelle-Zélande ; mais elle est rentrée au bercail, et aujourd'hui elle est la femme docile et fidèle d'un Maori, aussi paisible qu'une petite bourgeoise des Batignolles. Elle fume sa pipe et songe aux gloires du passé. Son mari est si fier d'elle et de son passé qu'il l'exempte de tout travail pénible. On raconte que, un jour, son amant, colonel de l'armée anglaise, la mena voir au théâtre une troupe de Maoris. Elle était habillée à l'européenne, en toilette de bal, et occupait une loge. Bientôt le *haka* commence, mais naturellement fort anodin, de manière à ne pas trop

1. Abréviation de Victoria.

choquer l'auditoire britannique. Wic trouve que ce *haka* manque d'entrain ; de plus, elle rougit de colère et de honte à l'idée qu'on danse un *haka* devant elle et qu'elle n'est pas de la partie. La danse, tout en restant dans les bornes de la bienséance, l'électrise. Elle n'y tient plus. Au diable la robe, le corset et le reste ! Tout cela disparaît en un clin d'œil. Elle saute de la loge sur la scène, mène le branle, pousse des cris, hurle, se livre à ce délire effrayant qui s'empare des Maoris en pareille occasion, et bientôt l'auditoire, frappé d'une horreur profonde, quitte la place et laisse Wic et les Maoris continuer leur sabbat jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

Le *Pah*, ou village maori, est un ensemble de cabanes en bois entouré de palissades, dont chaque pieu est surmonté d'un bonhomme en bois sculpté qui tire la langue, a les jambes cagneuses, les mains croisées sur le ventre, de grands yeux obliques formés d'écailles irisées, et fait une grimace épouvantable. Cet horrible bonhomme se retrouve sculpté sur les charpentes de chaque cabane et au-dessus de la porte d'entrée.

La cabane est une grande pièce carrée dont les murs et le plancher sont couverts de nattes tressées. Le toit descend de chaque côté jusqu'à terre et se retrousse au-dessus de la porte en forme de chapeau chinois. L'intérieur est un dortoir où les sexes sont

séparés comme aux bains publics : côté des hommes, côté des dames, mais sans cloison.

Les Maoris étaient, il y a une trentaine d'années, pas davantage, de voraces anthropophages ; mais voyez si les temps ont changé! aujourd'hui quatre Maoris, qui naguère déjeunaient d'un bifteck humain ou d'une cervelle de missionnaire, siègent au parlement de la Nouvelle-Zélande, députés par leurs concitoyens pour y défendre les droits et les intérêts des naturels.

Ne voilà-t-il pas encore là un fait qui aidera à nous faire comprendre le succès des entreprises de la maison John Bull et Cie ?

Partout les jeunes Maoris vont à l'école, même dans la « contrée du roi », et partout ils s'y font remarquer par leur intelligence, et il y en a qui occupent aujourd'hui les premiers postes dans l'Administration. Mais tel est l'instinct nomade et sauvage de la race que chaque fois qu'il leur a pris l'envie irrésistible de quitter les villes pour aller revoir leurs *pahs*, ils ne sont point revenus.

La civilisation les étiole et partout en Nouvelle-Zélande, excepté dans la « contrée du roi » où ils vivent au naturel, leur nombre décroît tous les jours.

Adieu, jolie Nouvelle-Zélande, probablement le plus joli pays de la terre. Que je voudrais encore entendre tes poétiques légendes et repaître mes

yeux de tes superbes paysages ! Que je voudrais encore jouir de l'hospitalité de tes aimables habitants et écouter la douce musique de tes naturels ! J'entends encore leurs *mokoloulou*, *kiripitata*, *warakewera*, *waramanatikipou*.

Adieu. *Ta-ta !*

XXVIII

De Melbourne au Cap de Bonne-Espérance. — L'*Australasian*. — Le dimanche à bord. — Conversions. — Mort d'une pauvre mère. — Cérémonie. — La baie de la Table. — Le couvert est mis. — Arrivée à Cape-Town.

Plusieurs Compagnies expédient de Londres en Australie des bateaux qui touchent au Cap de Bonne-Espérance ; mais il n'y a que la ligne d'Aberdeen qui fasse le service de l'Australie au Cap ; les autres continuent leur route autour du monde par le cap Horn et Rio de Janeiro. Il n'y a donc pas à choisir.

Je me rappelai avoir lu dans l'intéressant volume *Oceana*, de M. Froude, que le grand historien anglais avait fait tout le voyage de Londres à Melbourne à bord de l'*Australasian*. Voyant dans les journaux que ce vapeur était en partance, je me dis : Si l'*Australasian* est assez bon pour M. Froude, bien

certainement il est assez bon pour moi, et, séance tenante, j'allai engager mes cabines.

La distance de Melbourne au Cap de Bonne-Espérance est d'environ deux mille lieues. L'*Australasian* fait le voyage en vingt-deux jours. Vingt-deux jours de perdus dans l'existence, à ne rien faire, sans une seule fois voir la terre, le voyage le plus monotone, le plus ennuyeux qu'il soit possible d'imaginer.

Bah! pensai-je, j'emploierai ces vingt-deux jours-là à travailler.

Travailler! hélas, l'homme propose et la mer... indispose.

Et les dimanches, oh, les dimanches! Même les jeux innocents auxquels on se livre pendant la semaine sont suspendus. Il serait malséant de faire une partie d'échecs ou de dames. Une partie de whist serait criminelle. Si vous proposiez de jouer aux cartes, fût-ce une innocente partie de bataille, les passagers se voileraient la face. On ne peut pas non plus faire de musique. On peut chanter des psaumes, si cela vous sourit: plus on les chante faux, plus l'œuvre est pieuse. On se couche, on lit, on bâille. Nous sommes trente-deux passagers en première classe. Il n'y en a pas un seul qui n'exprime ses regrets qu'il faille ainsi passer le dimanche, et remarquez bien qu'il n'y en a pas un seul qui ose s'aventurer à être franc et sincère, et à agir selon sa conscience. C'est le respect humain dans tout son idiotisme, c'est le crétinisme achevé.

Il est impossible de voyager sur un bateau anglais quelconque sans avoir à bord le crampon qui cherche à vous convertir, et cela avant de savoir ou même de s'enquérir si vous n'êtes pas aussi bon chrétien que lui. C'est le médecin qui, faute d'avoir des malades à soigner, remplissait ce rôle-là. Tous les dimanches il tenait classe au salon. Il avait réussi à persuader une demi-douzaine de passagers à venir lui entendre lire un chapitre de la bible et en discuter le contenu. Il avait ses vues à lui? Quel est l'Anglais qui n'a pas sur la théologie ses vues à lui. C'est une manie. Je connais peu d'Anglais qui ne soient capables de faire un sermon à leurs semblables et de fonder une religion nouvelle.

Cet excellent médecin déclarait que la musique était l'œuvre de Satan, et, chaque fois que nous faisions un peu de musique pour nous égayer le soir sur le pont, il se tenait à l'écart. La race anglaise seule peut se vanter de produire cette espèce-là et aucune nation au monde ne songe à en être jalouse.

Et les jours se suivaient et se ressemblaient tous: *How do you do!* d'un ton hargneur le matin, et *good night* d'un ton hargneux le soir, et puis *allez vous coucher*.

Pas un seul incident à relever pendant ces vingt-deux mortels jours de traversée.

Ou plutôt si, un incident, et des plus pathétiques.

Nous avions à bord, parmi les passagers de l'entrepont, une bonne vieille dame qui avait deux filles mariées, l'une en Australie, l'autre au Cap de Bonne-Espérance. Ayant perdu son mari en Angleterre, elle avait réalisé le quelque argent qu'elle possédait, et était partie en Australie pour chercher asile chez sa fille et la prier de lui permettre de finir ses jours auprès des siens. La pauvre mère fut reçue à rebrousse-poil, et ses enfants lui firent comprendre qu'on n'en voulait pas. Elle était maintenant à bord de l'*Australasian*, se dirigeant vers l'Afrique, où elle espérait que peut-être elle serait mieux accueillie chez son autre fille.

Frappée d'apoplexie, elle mourut à mi-chemin. Le dimanche précédent, je l'avais vu au service divin tenu sur le pont. Elle était parée de sa plus belle robe et semblait heureuse.

On enferma son corps dans un morceau de toile, on le couvrit d'un drapeau anglais et on l'apporta sur le pont. Entouré des passagers et de l'équipage, le capitaine lut l'office des morts et, au moment où il remplaça les mots « Je confie ce corps aux entrailles de la terre » par « je confie ce corps aux profondeurs de l'océan », le navire stoppa et les matelots, qui retenaient les dépouilles mortelles par des cordes, laissèrent glisser le corps dans l'eau par la coupée de bâbord. Le navire, après avoir déposé son fardeau, reprit sa marche.

La pauvre mère avait trouvé le repos, et ses

enfants n'avaient plus d'inquiétude à avoir, ils étaient débarrassés de ce meuble inutile qui, chez les Anglais de basse condition, s'appelle une mère.

Quelques poissons-volants, de temps en temps une troupe de marsouins, une ou deux fois une baleine au loin, puis rien : le ciel bleu sur la mer bleue.

Enfin, le 2 avril 1893, nous aperçûmes les côtes de l'Afrique, et bientôt nous les longeâmes de la baie d'Algoa jusqu'à la baie de la Table au fond de laquelle se trouve Cape-Town, capitale de la colonie du Cap de Bonne-Espérance.

Avant d'entrer dans cette dernière baie, nous passâmes devant la Pointe Dangereuse où, en 1852, le vaisseau-transport *Birkenhead* vint échouer et coula, tandis que les soldats à bord, réunis sur le pont et voyant la mort inévitable, dirent adieu au monde en chantant en chœur le *God save the Queen*.

Je ne connais pas de ville située plus pittoresquement que Cape-Town. Les maisons sont éparpillées sur une largeur de cinq à six kilomètres au pied de trois montagnes, dont celle du milieu se dresse haute de quatre mille pieds sur une largeur de deux kilomètres. Le sommet de cette montagne, appelée Montagne-Table, est un plateau immense qui, vu de la mer, est parfaitement horizontal. Souvent il se

couvre de nuages qui s'étalent sur la surface et retombent de chaque côté comme la nappe d'une table. Vous croiriez que le couvert est mis pour quelque géant, Titan du voisinage.

Bientôt ces nuages se dissipèrent, le soleil se coucha dans un lit d'or en jetant ses feux sur tous les coins du panorama. Quelques heures plus tard la lune inondait la scène de sa lumière bleue. Le navire jeta l'ancre pour la nuit, et, ayant à continuer son voyage le lendemain, n'entra pas dans le port.

Pas un son n'arrive à nos oreilles au milieu de la baie. Les milliers de lumières qui étincellent dans la ville nous apprennent seules que nous sommes en pays habité.

Nous débarquerons demain matin.

XXIX

Anglo-Hollandais. — John Bull, chargé de prendre soin du Cap pour le prince d'Orange, le garde pour soi. — Mélange de races. — Cape-Town. — La ville et ses environs. — Paarl. — Les Huguenots. — Stellenbosch. — Gens heureux. — Le commis de nouveautés. — L'indépendance est un trait caractéristique dans l'Afrique du Sud.

L'Afrique du Sud se compose de deux colonies anglaises, dont l'une, le Cap de Bonne-Espérance, est très hollandaise ; de deux républiques hollandaises indépendantes, qui sont parfaitement anglaises; puis de plusieurs territoires, tels que Bechuanaland, Mashonaland, Zululand, Pondoland, Basutoland, Nyassaland, Matabeleland, et encore bien d'autres *lands*, protégés par la Maison John Bull et Compagnie.

Au commencement du siècle, le Cap était encore une colonie hollandaise ; mais les Anglais, craignant que Napoléon, qui venait de placer son frère Louis

sur le trône de Hollande, ne se servît du Cap pour s'emparer des Indes, s'y installèrent eux-mêmes en 1806, *pour en prendre soin* dans les intérêts du prince d'Orange, détrôné par Bonaparte.

Or, la devise de John Bull est celle du feu maréchal de Mac-Mahon, *J'y suis, j'y reste*. Il était au Cap et il y est resté. Vous retireriez un morceau de beurre fondu de la gueule d'un chien beaucoup plus facilement que John Bull d'un territoire où il s'est installé.

La colonie fut définitivement cédée aux Anglais en 1815 par le Traité de Paris.

De vieilles familles hollandaises sont encore établies dans les principales villes du midi de la colonie, mais l'élément hollandais actif, les fermiers, a dû constamment reculer vers le nord à mesure que les Anglais se sont avancés. Ces Hollandais, connus aujourd'hui sous le nom de Boërs, sont allés fonder l'Etat libre d'Orange et le Transvaal ou République de l'Afrique australe ; mais aujourd'hui ils ne sauraient aller plus loin, car l'Angleterre vient de s'emparer du Matabeleland et le cercle est fait : les Boërs sont maintenant complètement entourés, au midi par le Cap, à l'ouest par le Bechuanaland, au nord par le Mashonaland et le Matabeleland, et à l'est par le Natal, le Zululand et un territoire portugais que les Anglais ne leur permettront jamais d'acquérir, quand même les Portugais seraient prêts à le vendre, car ce territoire comprend la baie de Delagoa, le seul port naturel de l'Afrique du Sud.

Quel est l'avenir politique de ces Boërs, ce petit peuple entêté et arriéré, mais brave et patriote, qui occupe une contrée dont le sein est de l'or? Nous pourrons peut-être bientôt répondre à la question. Une intéressante entrevue avec le président Krüger nous y aidera. Mais n'anticipons pas. Restons un instant au Cap.

Les colonies de l'Afrique du Sud diffèrent essentiellement des colonies de l'Australasie. Celles-ci sont purement britanniques, c'est-à-dire anglaises, écossaises et irlandaises, et, à l'exception des Maoris de la Nouvelle-Zélande, la population indigène n'y est plus visible que sous forme de squelettes dans les musées des principales villes. Dans l'Afrique du Sud la population blanche est mixte, britannique et hollandaise, et la population de couleur, loin d'être éteinte, semble partout pleine de vie, population africaine et asiatique, variant du noir ébène des Zoulous au teint olivâtre clair des Malais : Hottentots, Cafres, Zoulous, Fingos, Pondos, Basutos, etc.

J'aime Cape-Town avec ses vieilles maisons hollandaises, l'animation de ses rues, la splendeur de ses bâtiments publics, son parlement, ses jardins, ses environs pittoresques, sa société d'élite, sa population malaise dont les femmes ressemblent à des madones ornées de leurs plus beaux atours pour quelque procession de Fête-Dieu ou d'Assomption.

Très comiques les grosses matrones malaises portant sur la tête des paquets de linge d'un mètre de haut et de deux mètres de large, avec leurs crinolines, leurs gros ventres et leurs immenses poitrines, arrière-train ballottant de droite à gauche, avant-train sautant de haut en bas.

Tous les jours je me régalais d'un point de vue superbe. J'allais me poster au bout d'Adderley-Street. A ma droite, j'avais le musée et le jardin botanique ; en face, une immense avenue de chênes centenaires ; à ma gauche le parlement, et, comme fond de tableau, la Montagne-Table qui semblait presque surplomber le paysage. Je ne pouvais rassasier mes yeux de ce magnifique spectacle.

Une promenade que je n'oublierai jamais est celle que je fis un jour en voiture autour de la grande montagne en compagnie de M. Joseph Perrette [1], consul de France au Cap, et de plusieurs amis. Nous passâmes d'abord à travers les faubourgs fashionables de Newland et de Claremont où s'étalent de superbes villas de plaisance enfouies au milieu d'une véritable forêt de chênes et d'eucalyptus ; puis nous vîmes les riantes prairies de Constantia, célèbres pour

1. J'apprends à l'instant que M. Perrette vient de mourir. Les Français de l'Afrique du Sud n'oublieront pas de sitôt cet aimable compatriote, cet homme de bien, cet ami à toute épreuve qui était toujours prêt à aider un Français de ses conseils et de sa bourse. J'ai été plusieurs fois témoin de sa bienfaisance, et je n'ai pas à craindre d'en faire mention puisqu'il n'est plus là pour m'entendre.

les bons vins qu'elles produisent; de là nous allâmes, à travers une contrée délicieusement accidentée, jusqu'à la baie de Houts où, sous un ciel bleu et un soleil généreux, nous déjeunâmes dans le jardin d'une brave famille de Cafres. Puis, suivant le contour de la montagne, nous rentrâmes à Cape-Town par la Victoria Road. Je ne connais pas Sorrento, mais j'ai peine à croire qu'il soit possible de faire une plus jolie promenade que celle de la montagne de Cape-Town.

A quelques lieues de Cape-Town se trouvent deux petites villes parfaitement hollandaises des plus intéressantes et des plus pittoresques, Paarl et Stellenbosch.

Paarl *(la Perle)* se compose d'une seule rue d'environ dix kilomètres de longueur au pied d'une montagne qui lui sert de mur. Cette ville est le berceau de l'*Afrikander-Bond*, association patriotique qui a pour objet l'émancipation future de l'Afrique du Sud. C'est aussi là que se sont établis quantité de Huguenots au commencement du siècle dernier. Les de Villiers, les Duplessis, les Du Toit, les Leroux sont partout occupant les postes les plus élevés comme les positions les plus humbles, population pieuse, paisible, intelligente et travailleuse. Ces descendants des Huguenots, victimes de la révocation de l'Edit de Nantes, je les ai vus en Angleterre, en Hollande, en Amérique, partout les mêmes. C'est

la crème de la France qui a dû s'expatrier en 1685 pour que madame de Maintenon pût légitimer sa couche. Ces Huguenots sont complètement perdus pour la France. Ceux que j'ai rencontrés en Afrique, non seulement ne parlent pas un mot de français, mais ils ne savent même plus prononcer leurs noms.

Je déjeunais un jour à bord du *Scot*, le plus beau et le plus rapide paquebot qui fasse service entre l'Angleterre et l'Afrique du Sud. Plusieurs notables de la ville étaient invités. Le directeur de la Compagnie me dit à l'oreille :

— Voilà le *chief justice* (le premier juge) de la colonie, je vais vous présenter à lui, c'est Sir Henry di Filchi.

— Di Filchi, répondis-je, comment épelez-vous ce nom-là?

— V-i-l-l-i-e-r-s, dit-il.

— Ah! bah m'écriai-je, cela fait *Filchi;* mon Dieu, cela est-il possible?

Voici comment cela se fait.

Quand ces Huguenots se réfugièrent en Hollande et de là vinrent s'établir dans la colonie alors hollandaise du Cap, ils trouvèrent un gouvernement tyrannique qui leur défendit de parler entre eux la langue française et de la parler à leurs enfants. Au bout de cinquante ans, ils étaient devenus hollandais. Aujourd'hui ils sont sujets britanniques; mais le cœur est plus à la Hollande qu'à l'Angleterre. Quant

à la France ils l'ont complètement oubliée. Hélas ! que lui doivent ils à cette France qui les a ignominieusement chassés !

Si vous allez au Canada, vous y trouverez une population française qui depuis cent cinquante ans est sujette à l'Angleterre ; mais ces Français ont conservé leur cœur à la France. Non seulement ils continuent à parler français, mais ils ne parlent pas et ne veulent pas parler autre chose. J'entends le peuple, bien entendu. John Bull les laisse tranquilles. Il leur dit : « Parlez ce que vous voudrez ; adorez Dieu comme vous voudrez », et ces Français catholiques du siècle dernier sont restés Français et catholiques, images vivantes de ce qu'était la France il y a deux cents ans.

Voilà un fait qui, entre mille autres, m'a démontré la cause du succès des Anglais. Ils sont passés maîtres en diplomatie, la main qui gouverne est ferme mais gantée de velours. Ils ont l'air de dire aux gens : « Ne faites pas attention à nous, c'est à peine si nous sommes ici. » Et Dieu sait, cependant, s'ils y sont !

La ville de Paarl a reçu son nom d'un rocher, situé au sommet de la montagne, qui, dit-on, ressemble à de la nacre quand le soleil tape dessus. J'ai bien voulu le croire et j'ai même bien voulu le voir, et si vous voulez vous rendre agréable à Paarl, je vous conseille d'en faire autant. Comme pour la Croix du Sud, c'est la foi qui aide.

Il y a des gens sceptiques qui croient parce qu'ils voient; il y a des gens d'une humeur plus accommodante qui voient parce qu'ils croient.

Si toutes les villes du monde sont destinées à assister à une révolution, les deux dernières seront Paarl et sa voisine Stellenbosch. Rien de plus paisible à concevoir que ces deux jolies petites villes. Pas un chat dans les rues. Vers trois heures quelques habitants circulent à pas lents.

Stellenbosch est enfoui sous les chênes qui, importés d'Europe, se portent ici comme des charmes. Chaque rue est une avenue, une nef de cathédrale. Le soleil n'y pénètre point. Le long des rues, et de chaque côté, coulent de gros ruisseaux où les ménagères font leur lessive. Les maisons blanches comme de la neige, aux persiennes orange foncé, sont pittoresques. Comme en Hollande on doit enlever ses souliers avant d'en franchir le seuil. Ces couleurs vives, ces chênes luxuriants de vie, cet éternel ciel bleu, tout cela fait un effet délicieux, un tableau de repos, de paix.

De midi à deux heures, les boutiques de Paarl et de Stellenbosch sont fermées. Les braves gens dînent et font la sieste, et comme les chalands en font autant, le commerce n'en souffre point. Quel contraste avec ces fiévreux Américains qui, à une heure, mettent sur leur porte : « Parti pour dîner, serai de retour dans cinq minutes. » Ah! mes bons de Villiers, Duplessis et Du Toit, que vous avez donc

raison! Cinq minutes pour dîner, c'est de la folie! Prenez votre temps, laissez la digestion se faire, et vous mourrez de vieillesse. Et vivre heureux et longtemps, n'est-ce pas là le but de la vie? Vivre, cela n'arrive qu'une fois, profitons-en de notre mieux.

J'admire l'indépendance des boutiquiers de l'Afrique du Sud.

Le lendemain de mon arrivée à Cape-Town, je m'aperçus que ma provision de mouchoirs s'épuisait. J'allai dans un magasin de nouveautés et, aussi poliment que je le pus, je priai un commis de me vendre une douzaine de mouchoirs. Quand l'achat fut fait, je dis au jeune commis :

— Voulez-vous, je vous prie, faire marquer ces mouchoirs?

— Pour qui me prenez-vous? répondit-il, est-ce que vous ne pouvez pas acheter de l'encre et les marquer vous-même?

Il n'y avait malhonnêteté ni dans l'expression de sa figure ni dans le ton de sa voix. Il avait raison. Ne pouvais-je point acheter de l'encre et marquer moi-même ces mouchoirs-là?

— Ce n'est pas un service que je vous demande, repris-je, vous me direz ce que je vous dois.

— Cela ne se fait nulle part, monsieur.

— Je vous demande pardon, lui dis-je, cela se fait en France et en Angleterre, par exemple; mais

vous n'avez peut-être jamais entendu parler de ces pays-là.

— Si, j'en ai entendu parler, mais je ne saurais vous dire exactement où ils se trouvent.

J'eus le tort de me trouver offensé. Il n'y avait pas de quoi. J'aurais dû récompenser l'indépendance de ce jeune commis en lui achetant ses mouchoirs. J'allai en acheter dans un magasin du voisinage.

Je racontai l'incident à un journaliste qui vint m'*interviewer* dans l'après-midi. Le lendemain, je vis mon histoire commentée par la presse. Dans un entrefilet, je lus, entre autres choses, la remarque suivante : « Le commis, en répondant comme il le fit, se doutait peu qu'il donnait à l'auteur de *John Bull et son île* le texte d'un traité complet sur le caractère du colon africain. »

L'indépendance est donc ici un trait caractéristique. J'en suis enchanté, c'est un trait fort louable. Je hais la servilité... mais j'aime la politesse.

XXX

Les puritains hollandais. — Les *doppers*. — Un cas de conscience. — L'Union africaine. — Ses relations avec John Bull. — Billets à prix réduits. — John Bull n'a pas l'air d'y toucher. — *God save the Queen* dans la république de l'Afrique du Sud.

Les peuples que John Bull a conquis ont généralement reçu la bible en échange de leur territoire. Les Hollandais n'ont rien reçu en échange de l'Afrique du Sud. Ils étaient plus religieux, plus protestants que les Anglais, et ils le sont encore. Comme puritains, ils peuvent rendre des points aux Écossais, et l'Église de John Knox elle-même ne saurait comparer son austérité à celle de l'Église hollandaise réformée. Non contents de cette Église réformée, les Hollandais de l'Afrique et les Boërs de l'intérieur ont lancé une Église dissidente encore plus stricte et plus austère, dont les partisans ont

reçu le nom de *doppers*. Pour ces excellentes gens la musique est coupable et leurs chants monotones à l'église ne sont point accompagnés. Ils n'admettent ni hymnes ni cantiques. Ils chantent les versets de la bible à la vitesse d'un mot par minute, chaque mot se mourant comme la note d'un corbeau en détresse. Ces églises hollandaises réformées dominent les églises anglaises dans toute l'Afrique du Sud, et la population anglaise, pour éviter que les Hollandais lui dament le pion en matière de piété, y va souvent faire ses dévotions.

Les *doppers* sont des gens aussi pratiques que dévots, et quand ils ont à décider un cas de conscience, ils le font d'une manière favorable à leurs intérêts. Pour eux, la danse, par exemple, est un péché mortel; mais s'ils louent leurs salles pour des conférences et des concerts, ils ne les louent jamais pour des bals... sans doubler le prix de la location. Tant pour la salle, tant pour apaiser leur conscience. C'est ce que font les cochers de voitures publiques en Ecosse qui, le dimanche, doublent le prix de la course. John Bull n'a rien eu à apprendre aux Hollandais.

Les Anglais et les Hollandais du Cap se passeraient fort bien les uns des autres ; mais ils vivent en paix et coopèrent honorablement au développement de la colonie. Il est vrai que le parlement est ouvert par le haut commissaire au nom de la reine d'Angleterre qu'il représente, mais l'autonomie est tellement

complète que les Hollandais se sentent aussi libres que s'ils jouissaient de l'indépendance parfaite qu'ils espèrent obtenir un jour, et cela par des moyens purement constitutionnels. Aujourd'hui ils forment en politique l'élément conservateur et supportent l'*Afrikander Bond.* Cette Association poursuit tranquillement son but, et pas un seul de ses membres ne songerait à prendre un fusil pour en hâter la réalisation. Elle réussit à faire faire aux ministres plus ou moins ce qu'elle veut, sans donner ombrage au représentant de la reine. Son chef, M. J.-H. Hofmeyr, joue au parlement de la colonie le rôle que jouait M. Parnell dans la Chambre des communes, l'ami ou l'ennemi avec lequel il faut toujours compter.

Les membres de l'*Afrikander Bond*, ou Union africaine, tiennent avec la plus grande impunité des réunions où ils expriment leurs espérances dans les termes les plus francs. Que fait le gouvernement ? Ce qu'il fait ? Il envoie des policemen à ces meetings. Pour arrêter les orateurs et les traîner devant les tribunaux pour haute trahison ? Pas du tout : pour protéger orateurs et auditeurs, et leur assurer le droit d'émettre en public leurs opinions, alors même qu'une de ces opinions serait « qu'il faut mettre John Bull à la porte et proclamer l'indépendance des colonies de l'Afrique du Sud ». Et ce qui montre le mieux combien la poigne de John Bull se fait peu sentir au Cap, c'est peut-être l'incident suivant qui m'a toujours paru des plus piquants

et étonnant d'*humour* britannique. Quand les délégués de l'*Afrikander Bond* désirent voyager pour aller assister à quelque réunion tenue en province par une des branches de cette Association patriotique mais révolutionnaire, le ministre des chemins de fer[1] leur donne des billets à prix réduits. En présence de faits pareils, les Hollandais ont le droit de s'appeler parfaitement indépendants.

Ainsi vous voyez si John Bull a l'air d'y toucher! Et cependant il est bien là, il s'avance à petits pas, mais à pas sûrs, et la langue anglaise fait tant de progrès que, dans la bibliothèque populaire de Burghersdorp, l'une des villes les plus hollandaises du Cap, j'ai trouvé deux mille volumes anglais et environ quarante livres hollandais.

Il y a quelque chose de si séduisant dans l'éducation anglaise que la jeunesse, qui s'y nourrit de liberté, s'anglicise à l'école, quelle que soit sa nationalité. L'éducation anglaise, voilà ce qui fait des prosélytes à l'Angleterre. Combien de Français à Londres m'ont dit d'un air triste : « Ces écoles anglaises *corrompent* mes fils, et je ne sais comment je pourrai les conserver à la France ».

Les jeunes Hollandais du Cap jouent au ballon et au cricket et s'anglicisent à l'école.

Mais ce que j'ai vu de plus frappant à ce sujet-là, c'est

1. Les chemins de fer, au Cap comme en Australie, appartiennent au gouvernement, et sont administrés par un ministre.

à Johannesberg, la ville la plus importante du Transvaal, cette république parfaitement indépendante de l'Afrique du Sud. Lorsque, à la fin d'un concert, l'orchestre joue le chant national du Transvaal, personne n'y fait attention et l'auditoire continue à causer et à rester assis ; mais aussitôt qu'il se met à jouer la première mesure du *God save the Queen*, tout le monde se lève et toutes les têtes se découvrent, et vous vous demandez franchement si, là encore, vous n'êtes pas dans une des succursales de la Maison John Bull et Cie.

XXXI

M. Cecil Rhodes, premier ministre de la colonie du Cap. — L'homme — Son œuvre. — Son rêve.

Il y a vingt-cinq ans environ, un jeune garçon de quinze ans, condamné comme phtisique par les médecins anglais, partait au Cap de Bonne-Espérance, non pas pour se guérir, mais pour prolonger son existence de quelques mois. Le climat unique de l'Afrique australe le remit.

Ce jeune garçon est aujourd'hui un homme de quarante ans, d'une santé parfaite, cinquante fois millionnaire, premier ministre de la colonie, l'homme indispensable de l'Afrique du Sud, et s'appelle Cecil John Rhodes.

M. Rhodes est un homme de six pieds. La tête est forte et intelligente, l'œil rêveur mais scrutateur. Il a le regard narquois d'un cynique et le front large d'un enthousiaste. Quand il rit, ce qui est

rare, la joue gauche dessine une fossette que vous trouveriez charmante sur la figure d'un enfant ou d'une jeune femme. La figure est placide, celle du diplomate qui sait attendre ce que vous allez dire ou ce que vous allez faire. Tout d'un coup cette figure s'illumine et le regard devient résolu : c'est la figure de l'homme qui sait agir et saisir l'occasion aux cheveux. Sa mise est négligée et son chapeau impossible. Je l'ai vu se rendre au parlement en pet-en-l'air gris et entrer dans son cabinet mettre le paletot noir qui est de rigueur pour les députés de la colonie. La séance terminée, le paletot noir fut replacé dans l'armoire. Les collets-montés s'offusquent de son sans-gêne. On raconte qu'il assistait un jour à la cérémonie d'ouverture d'une nouvelle ligne de chemin de fer. La station se trouvait près de la mer. Au beau milieu de la cérémonie, M. Rhodes n'est plus là. On se demande ce qu'il est devenu. A une centaine de mètres on aperçoit alors le premier ministre, en Apollon, sortant de l'eau et se dirigeant vers ses vètements qu'il avait laissés sur la plage pour aller prendre un bain.

Opportuniste par excellence, M. Rhodes sert John Bull et l'Union africaine et se sert de l'un et de l'autre. Son rêve est d'acquérir pour la maison mère toute l'Afrique du Sud jusqu'au Zambèze. Si John Bull lui donne carte blanche, son rêve se réalisera et M. Rhodes sera le premier ministre d'une colonie anglaise plus grande que l'Europe tout entière. Si

John Bull met des bâtons dans les roues et s'occupe trop de ce qui, aux yeux de M. Rhodes, ne le concerne que peu, vous entendrez parler un jour d'une Confédération africaine indépendante, ayant pour président M. Rhodes et pour vice-président M. Hofmeyr.

Quoi qu'il arrive, vous entendrez parler de M. Rhodes.

XXXII

Les villes de l'Afrique australe. — Les hôtels. — Utilité de la lune. — La cafrerie. — Kimberley. — Les mines de diamants. — La compagnie de Beers. — La trouvaille d'une semaine. — La vie dans les « Compounds ». — Une semaine désagréable avant d'aller s'acheter des épouses.

Comme en Amérique, comme en Australie, comme dans tous les pays nouveaux, tout se ressemble en Afrique, tout est bâti, tout est fait sur le même modèle. Décrivez une des petites villes et vous les avez toutes décrites. Vous n'y trouverez pas, comme en Australie, l'argent gaspillé en bâtiments publics; c'est qu'ici l'élément hollandais sert de frein à l'activité et à l'imprévoyance anglaise. Chaque ville a sa place du marché, comme en Hollande, immense square où s'élève généralement l'église réformée et où viennent faire halte les longues charrettes, véritables maisons ambulantes, traînées par des bœufs et

conduites par des Cafres armés d'un fouet de dix mètres de longueur. Point de promenades et peu de promeneurs. Quelques négresses ramassent la bouse des bœufs avec leurs mains et l'entassent sur un plateau qu'elles portent sur la tête. Cette bouse. elles la feront sécher pour se chauffer dans leur hutte ou y faire cuire leur bouillie de maïs. Quelque vieux *dopper* qui vient de faire sa sieste marche à pas lents et se déraidit au soleil.

A l'exception de Kimberley, qui est éclairé à l'électricité, de Cape-Town et de Port-Elizabeth qui sont éclairés au gaz, les villes sont éclairées par des quinquets. Quelques villes, comme Worcester, Georgetown, endroits fort jolis et fort pittoresques, s'en rapportent à la lune. Pas de lune, pas d'éclairage et l'on reste chez soi. Comme en Australie encore, point de drainage.

Tout cela frappe d'étonnement quand on a vu l'Amérique où le plus petit trou de quelques centaines d'habitants est éclairé à l'électricité.

Et cependant le pays n'est point endormi. Il avance à pas rapides et fait des affaires.

Les hôtels se ressemblent tous et les menus aussi. Quelques-uns sont pires que les autres.

Partout la même routine. A six heures du matin. le nègre frappe à votre porte. Vous avez à vous réveiller, à vous lever et à lui ouvrir la porte. Il met sur votre table de nuit une tasse de café atroce que je vous conseille de prendre comme on prend

une dose d'huile de ricin, vite et sans goûter. Après cela vous vous replacez sous les couvertures. Vous croyez être tranquille maintenant. L'illusion est douce mais de courte durée. A six heures et demie le nègre revient. Vous êtes obligés de vous relever et de lui rouvrir la porte. Il vient chercher la tasse. Inutile de lui dire la veille que vous ne prenez pas de café au lit. Cela n'est pas son affaire. Il a sa consigne, et il a la fidélité et l'intelligence d'une sentinelle française.

Comme en Amérique et en Australasie, si votre voisin de table vous suppose étranger, il ne pourra résister à la tentation de s'approcher de vous et de vous faire l'éternelle question : « Eh bien, monsieur, qu'est-ce que vous pensez de l'Afrique du Sud ? »

Ici, comme en Australie et en Nouvelle-Zélande, les villes importantes sont au bord de la mer : Cape-Town, Port-Elizabeth, East-London, Durban. Port-Elizabeth est d'une très grande importance commerciale, et l'avenir d'East-London est assuré. Toutes ces villes sont maintenant en communication directe par le chemin de fer avec les mines de diamants de Kimberley et les mines d'or de Johannesberg. Dans quelques mois Durban le sera aussi.

Il y a deux villes que je conseille au voyageur de ne point manquer : Kingwilliams-Town, jolie ville enfouie sous la verdure et véritable petite ruche d'activité, et Grahamstown, la ville des saints,

habitée par seize mille créatures humaines parfaitement empaillées et éclairée par quelques quinquets aussi peu éveillés que les habitants. Mais c'est le voyage que je recommande tout particulièrement : environ cent kilomètres à faire en voiture à travers une contrée des plus intéressantes, le centre de la Cafrerie. Vous passez au milieu des kraals où les naturels continuent à vivre comme si aucun blanc n'avait encore mis pied sur le sol de l'Afrique.

Les vingt derniers kilomètres à faire avant d'arriver à Grahamstown sont une série d'enchantements. Le pays devient sauvage et accidenté. Vous entrez dans la vallée de Pluton au fond de laquelle vous passez entre des rochers escarpés et boisés, peuplés de gros singes qui gambadent autour de vous et qui, perchés sur un arbre ou au bord d'un rocher, vous regardent tranquillement du haut de leur grandeur. Ajoutez à tout cela, vers six heures du soir, un coucher de soleil merveilleux, et vous arriverez en ville harassé, brisé, moulu, affamé, et enchanté de votre journée.

Il n'entre pas dans le cadre de ce volume de faire la description des villes. Le lecteur qui désire obtenir des renseignements précis sur la population, le commerce, les ressources de telle ou telle ville de l'Afrique du Sud, les trouvera dans les nombreux guides à sa disposition. Nous étudions partout la vie et le caractère et nous ne faisons point de statisti-

ques. Il faut cependant rester quelque temps à Kimberley dont l'industrie a sauvé la colonie du Cap.

A l'exception de quelques rues, où s'élèvent de jolies maisons de plaisance, Kimberley est une ville bâtie en boue brune, située au milieu du désert. La place du Marché est la plus vaste de la colonie, mais elle est entourée de baraques délabrées qui lui donnent un air piteux et désolé. Vous chercheriez en vain à Kimberley autre chose que des diamants ; mais ces recherches sont tellement fructueuses qu'on a dû amalgamer toutes les Compagnies afin de régler la production et d'empêcher ainsi ces pierres précieuses, de devenir trop communes, Kimberley mérite une visite, et j'y ai rencontré des gens heureux.

Avant d'aller aux mines, et pour vous montrer que Kimberley n'est pas un camp d'aventurier, mais une ville habitée par des gens intelligents qui lisent et s'instruisent, je dois faire mention de la bibliothèque publique, une des plus considérables et des mieux fournies que j'aie vues aux colonies et qui possède environ quinze cents volumes français, représentant tout ce que notre littérature a de meilleur depuis les poésies de Malherbe jusqu'aux romans de M. Alphonse Daudet.

Il y a une vingtaine d'années, un jeune nègre, employé dans une ferme située entre le Vaal et l'Orange-River, trouva un petit caillou blanc qu'il

montra un jour à un voyageur qui passait dans ces parages. Le voyageur acheta le petit caillou et le revendit 12.500 francs. C'est le premier diamant de Kimberley. A cette nouvelle, on se rendit en foule sur les bords du Vaal. On fouilla et l'on trouva. En vingt-trois ans Kimberley a vomi de son flanc des diamants qui se sont vendus en gros pour la somme fabuleuse de huit cent soixante-quinze millions. La belle comtesse de Dudley possède un diamant, appelé l'*Étoile de l'Afrique du Sud*, évalué à six cent trente mille francs. Quelques semaines avant ma visite à Kimberley on trouvait un diamant de quatre cent vingt-huit carats que la Compagnie de Beers a vendu à un prince indien pour la jolie somme de trois cent quatre-vingt mille francs.

Des Compagnies se sont établies dans tous les alentours, la richesse s'est répandue, et la colonie du Cap qui, il y a vingt ans, tirait la langue d'un pied de long, est aujourd'hui dans l'opulence. Quelques années plus tard. Johannesberg, avec ses mines d'or, achevait la fortune de ce pays qui rachète l'aridité de sa surface par la richesse de ses entrailles. L'Afrique du Sud manquera d'eau et de pain avant de manquer d'or et de diamants.

Sous la conduite de l'aimable directeur en chef, un Américain, M. Gardner. F. Williams, j'ai visité les mines souterraines de De Beers et de Kimberley, et plus loin j'ai plongé mes yeux dans le fond d'un trou dont la surface est de vingt hectares et la profon-

deur de trois cents pieds. Là une véritable fourmilière de nègres piochaient et jetaient la boue précieuse dans des tombereaux qui s'en allaient déverser leur contenu dans les machines. Quand le sable est passé au tamis, il est envoyé dans des hangars et placé sur des tables où des ouvriers, sous la surveillance de plusieurs yeux de lynx, cherchent les diamants avec de petits râteaux et les jettent dans des boîtes en fer-blanc construites comme des troncs d'église. Ces boîtes sont envoyées sous escorte aux bureaux de la Compagnie, et là les diamants sont triés et classés par des experts selon leur grosseur, leur couleur et leur pureté. Ces différents groupes sont déposés sur du papier de soie et exposés sur une table où j'en ai vu pour six millions. C'était la trouvaille des quatre jours précédents. Il y en avait de toutes les couleurs, des blancs, des jaunes, des bruns, d'autres d'un blanc rougeâtre, d'autres opaques, d'autres encore d'un gris bleuâtre. Les jaunes, paraît-il, sont fort recherchés par les Turcs et les rajahs des Indes, tandis que les Américains sont les meilleurs clients de la Compagnie pour les diamants blancs.

Mais ce qui m'a le plus intéressé à Kimberley c'est la vie que mènent les mineurs représentant ici toutes les tribus de l'Afrique du Sud, Cafres, Zoulous, Pondos, Fingos, Basutos, Hottentots, etc.

Le nègre qui travaille dans les mines accepte un contrat qui le constitue pendant le temps de son

engagement le prisonnier de la Compagnie ; mais le bon nègre est enchanté de son sort. Il a de l'air, de la nourriture, de la compagnie et des amusements. S'il est malade, il est bien soigné, et, au bout d'un an, il a, dans la ceinture de cuir qui lui sert de bourse, de quinze cents à deux mille francs avec lesquels il pourra acheter des bœufs et, avec ces bœufs, des épouses qui travailleront pour lui et lui permettront de passer la vie dans le plus doux des *far niente*. Aussi, pour arriver à ce but, accepte-t-il avec joie un an d'emprisonnement. Il fera même peut-être cinq cents milles à pied pour se rendre à Kimberley et tâcher de se faire embaucher. Combien je connais de blancs qui consentiraient à faire un an de prison sans déshonneur pour vivre de leurs rentes pendant le reste de leurs jours !

Les mineurs sont logés, ou plutôt casernés, dans de grands enclos, appelés *compounds*, qui communiquent avec l'entrée des mines. Le *compound* est un immense carré entouré de casernements en fer où les mineurs vivent en chambrées. Ils sont groupés selon la tribu à laquelle ils appartiennent. Le milieu forme une vaste cour de plusieurs hectares de superficie où ils se divertissent pendant le jour. Ils ne peuvent avoir de communication avec personne, et, pour empêcher même qu'ils ne jettent des diamants par-dessus le toit, un grillage en fil de fer s'étend d'un bout à l'autre de la cour.

Accompagné du directeur et de plusieurs employés

de la Compagnie De Beers, je suis entré dans la cour, j'ai visité les chambrées, l'hôpital, et je puis dire que, en voyant partout cette foule de nègres, riant, s'amusant, l'air resplendissant de santé, je suis sorti du *compound* avec la conviction que j'avais vu des gens heureux et parfaitement satisfaits de leur sort.

L'un des *compounds* est occupé par deux mille individus, l'autre par près de trois mille.

La tranquillité et le bon ordre règnent dans les deux grands *compounds* de Kimberley. Les seules querelles qui s'élèvent quelquefois sont des querelles de tribu, véritables querelles d'écoliers qui s'apaisent au moindre geste du surintendant.

Quand les mineurs ne sont pas de service, ils sont libres de faire ce que bon leur semble. Ils jouent aux cartes, dansent, chantent, se livrent aux ébats de leur tribu, font leur petite popote en famille, et, je le répète, passent leur temps le plus joyeusement du monde.

Comme on le voit, toutes les précautions sont prises pour qu'aucun diamant trouvé n'échappe à la Compagnie.

Le seul semblant de cruauté qui soit exercé sur ces braves gens qui sont de véritables enfants, c'est le régime auquel ils ont à se soumettre pendant les huit derniers jours de leur engagement. Mais ils sont prévenus : un article du contrat, qu'ils acceptent avant d'entrer au service de la Compagnie, leur

donne en détail la description du traitement auquel ils seront soumis avant d'être mis en liberté.

Pendant huit jours ils ont à vivre tout nus parfaitement emprisonnés dans un enclos à part où ils ne peuvent plus communiquer avec leurs camarades du *compound*. Ils ont à mettre des gants de cuir dur, sans doigts et d'une dimension énorme, qui les empêchent de se servir de leurs mains et les forcent de prendre leur nourriture dans des écuelles plates, comme des animaux, à quatre pattes. Leurs effets sont supprimés et examinés et, pendant les huit jours, ils n'ont pour se couvrir qu'une couverture appartenant à la Compagnie. Leur corps est examiné de fond en comble, et jamais l'expression n'a eu d'emploi plus strictement exact. Leurs dents mêmes sont visitées, et, s'ils ont avalé quelque pierre précieuse, les gants les empêchent de s'en ressaisir pour les avaler de nouveau. Leurs selles sont comptées et examinées tous les jours par des détenus, et quand les huit jours de pareille incarcération sont terminés, et que les nègres ont quitté le *compound* pour s'en retourner chez eux, la Compagnie est à peu près certaine qu'aucun diamant n'est sorti de son domaine.

XXXIII

La contrée. — Le *Veld*. — Les plateaux. — Le climat. — Les animaux de l'Afrique du Sud. — Les fourmilières. — Le paysage sur la côte du sud. — Le Natal. — Durban, la plus jolie ville de l'Afrique australe.

L'Afrique du Sud ne porte guère plus de vêtements que les naturels qui l'habitent. Quand vous avez voyagé pendant quelques heures vers le nord, toute végétation disparaît : plus un arbre, plus un arbuste. L'herbe pousse sur la terre et sur le versant des montagnes comme les cheveux et la barbe poussent sur la tête des Cafres, en petites touffes éparpillées çà et là.

Malgré cette nudité, le paysage a, dans sa désolation, de la beauté et de la grandeur. Grâce au ciel bleu, il n'est point triste. C'est une beauté originale; et si vous voulez bien partir de ce principe qu'il n'est pas absolument nécessaire qu'un paysage, pour être beau, ressemble à la Normandie, vous

arriverez facilement à admirer celui que vous offre l'Afrique australe. Du sommet des plus hauts plateaux, j'ai obtenu des coups d'œil qui m'ont cloué sur place d'admiration. Rien de plus grandiose à concevoir dans son genre que cette étendue infinie de *veld* [1], parsemée de montagnes à larges plateaux de différentes hauteurs qui donnent à la scène l'apparence d'un immense océan en furie.

Et quel climat pendant l'hiver! J'ai vu quatre mois de ciel bleu, d'air pur et vif, d'atmosphère sèche, chargée d'ozone : un climat où la poitrine la plus délabrée permet à son propriétaire de mourir de vieillesse. Aussi voyez-vous quantité d'Anglais qui sont venus s'enterrer dans de petits villages où ils meurent d'ennui, mais qui aiment mieux mourir d'ennui que de la poitrine. Ils ont raison, être enterré dans un village de l'Afrique est bien préférable à être enterré en Europe, vous savez où. Vivre n'importe où, à n'importe quel prix, mais vivre, c'est la devise des hommes. Le climat idéal de l'Afrique du Sud vous permet d'entreprendre ce que vous ne songeriez à entreprendre dans aucun autre pays. Des voyages interminables en chemin de fer, dans des charrettes traînées par des bœufs ou des mulets, des voyages d'une lenteur mortelle ne sauront nous enlever ni la santé ni la bonne humeur.

1. Nom hollandais donné à la campagne, ou plutôt au désert de l'Afrique du Sud.

Une nuit de sommeil continu vous remettra invariablement de vos fatigues. La veille au soir, ces charrettes sans ressorts vous auront tellement secoué que vous serez tenté de vous tâter partout pour trouver ce que sont devenues les différentes pièces de votre anatomie, mais le lendemain matin, vous serez frais et dispos, tout prêt à recommencer.

Les voyages, dans l'Afrique du Sud, ne présentent plus aucun danger. Les naturels ont accepté leur sort et n'attaquent plus les blancs. Les animaux féroces se sont retirés vers le nord à mesure que la civilisation anglaise s'est avancée, et, aujourd'hui, il faut aller jusqu'au Mashonaland pour trouver des lions, des éléphants, des buffles et tout le gros gibier d'Afrique. Tartarin ne rencontrerait pas plus de lions au Cap, au Natal ou au Transvaal, que dans les faubourgs d'Alger. On y trouve quelques léopards, des singes, des antilopes, des gazelles, et c'est tout. La chasse aux antilopes peut encore se faire aux environs de presque toutes les villes du Cap. Les antilopes sont les plus jolis habitants de l'Afrique du Sud. Ces gracieux animaux, au regard doux, aux cornes les plus fantastiques et d'une symétrie parfaite, se présentent sous les formes les plus variées. Le plus curieux est l'*oryx gazella*, ou gem-bok, dont les cornes parallèles et parfaitement droites atteignent une longueur d'un mètre et demi. L'*oryx gazella* est la seule antilope qui effraye le

lion. Quand elle est attaquée, elle baisse la tête, et son adversaire court le risque de s'enfourcher. Sa Majesté *Leo*, dans sa sagesse, y regarde à deux fois.

Les musées des principales villes contiennent la collection complète des antilopes de l'Afrique. La plus jolie collection privée se trouve au club de Kimberley.

Les autruches n'existent plus guère à l'état sauvage dans l'Afrique du Sud; mais le pays abonde en fermes où l'on élève ces bipèdes en quantités innombrables pour le commerce des plumes.

Mais sur le *veld*, rien : point d'animaux, point de végétation. Pour trouver du bois, il faut aller jusqu'en Bechuanaland. On bâtit en pierre, en brique ou en boue, comme le faisaient les anciens Celtes. On fait les palissades en fil de fer, et l'on se chauffe avec les excréments des bœufs.

Le désert de l'Afrique australe n'est plus guère habité aujourd'hui que par des fourmis.

A une certaine distance, vous apercevez ce que vous croyez être un *kraal* ou village de naturels. Ce sont des fourmilières qui varient en hauteur de trois à dix pieds. Il y en a même qui atteignent jusqu'à douze et quinze pieds.

Ces fourmilières sont hermétiquement fermées avec de la terre et présentent une surface parfaitement unie, couvrant une quantité de cellules et de galeries. Chaque fourmi se rappelle son adresse plus

facilement qu'un Américain de New-York qui demeure dans la 149e rue, au numéro 1934.

Si vous grattez la fourmilière ou que vous y fassiez un trou, ces petites fourmis jaunes sortiront par milliers et se mettront en état d'agression. Les autres iront prévenir les voisines dans les étages inférieurs, et bientôt toute la population apparaîtra, couvrant le monticule de leurs corps.

Elles abandonneront leur logis et partiront à la recherche d'un nouveau site où, en quelques semaines, elles se seront rebâti, avec une activité prodigieuse, une fourmilière pareille à celle que vous aurez démolie ou simplement endommagée.

Il ne faut pas croire que l'Afrique du Sud ne possède pas de jolis paysages. Le littoral du midi est superbe de Cape-Town au Natal. La forêt de Knysna, le district d'Oudtshoorn, avec ses gorges et ses intéressantes fermes d'autruches, la rivière de Buffalo, à East-London, avec ses collines boisées, qui rappellent le Dart en Angleterre ou le Rhin en miniature, et enfin Durban, la plus jolie, la plus coquette des villes du pays, avec son massif mais élégant hôtel de ville, ses beaux jardins publics, ses hauteurs parsemées de gracieuses villas, et sa végétation tropicale. Et quel contraste après l'éternelle monotonie du *veld!* Quelle variété de couleurs! Des Indiens aux costumes pittoresques, des Zoulous revêtus de tuniques blanches bordées de

liséré rouge, et tout cela vivant sous un ciel bleu clair, au bord d'une mer bleu intense entourée de montagnes couvertes de verdure, une délicieuse harmonie de couleurs, un bijou de ville.

Ce qui rend aussi le séjour agréable à Durban est un hôtel excellent, l'hôtel Royal, de beaucoup le meilleur de l'Afrique du Sud, avec sa cour orientale à jets d'eau, sa bonne cuisine et ses obligeants domestiques indiens qui vous font oublier les Allemands grossiers qui servent à table dans les hôtels de l'Amérique et de toutes les colonies anglaises.

Que ces pauvres Indiens décharnés, étriqués font triste mine à côté des Zoulous, resplendissant de santé! Quelle race dégradée, et que l'on conçoit facilement comment les Anglais ont pu se rendre maîtres des Indes!

Dans les faubourgs de Durban, vous voyez des habitations indiennes, bicoques délabrées, sur le seuil desquelles ces malheureux se chauffent au soleil, sales, abjects, les femmes occupées à éplucher la tignasse des hommes sur leurs genoux, à la manière des singes. Les enfants se grattent le dos contre la porte pendant que les parents se grattent la tête. Les moins paresseux travaillent à la terre, sur les plantations de sucre et de thé qui abondent au Natal, d'autres sont domestiques, le reste pourrit.

Quelques Parsis, riches négociants de l'endroit, gros et gras, revêtus de longues robes brodées d'or,

forment un curieux contraste avec ces pauvres *coolies*, à peine couverts de quelques haillons, que l'on rencontre aux gares de chemins de fer où ils vendent des bananes aux Zoulous, installés gaiement dans les voitures de troisième classe réservées aux gens de couleur, dans les colonies comme en Amérique.

XXXIV

Les naturels de l'Afrique du Sud. — Premier désappointement. — Les naturels au naturel. — Scènes de la vie sauvage. — Les *Kraals*. — Les mœurs. — Les femmes. — Les types. — Chez les Cafres et les Zoulous. — Les Zoulous en petite tenue. — J'achète un complet de dame et l'emporte dans ma poche. — Où la vertu va-t-elle se nicher? — Les missionnaires se trompent d'adresse.

Je n'oublierai pas de sitôt le cruel désappointement que j'ai éprouvé en faisant ma première visite à un kraal. C'était à Port-Elizabeth. Je ne m'étais pas encore enfoncé dans l'intérieur et je n'avais encore vu que des sauvages civilisés. J'exprimai à l'aimable M. Chabaud, consul de France à Port-Elizabeth, le désir de voir un kraal. « C'est facile, me dit-il, à trois kilomètres d'ici nous en avons un, et, dimanche prochain, si vous voulez, nous irons ensemble. La plupart des Cafres qui habitent ce kraal travaillent en ville pendant la semaine,

mais le dimanche vous les verrez au naturel. » Avec quelle joie j'acceptai la proposition! J'allais donc voir des sauvages.

Ma visite au kraal dura cinq minutes. Je trouvai les « sauvages » en train de chanter des cantiques wesléyiens, tandis que la marmaille jouait à la balle en sifflant cette obsession, qui pendant deux ans m'avait suivi partout, l'air de *Ta ra ra boom de ay*. Décidément, il faudra aller plus loin.

La plupart des villes de l'Afrique du Sud ont, dans les environs, un kraal, appelé *location*, où vivent dans des huttes les Cafres employés dans la ville comme porteurs, charretiers, domestiques, etc.

Mais dans l'intérieur de la colonie du Cap, du Natal, dans le Transvaal et dans le Zoulouland, j'ai observé les naturels, et, soit à l'aide de Cafres et de Zoulous qui parlaient un peu anglais, ou d'Anglais qui parlaient cafre ou zoulou, j'ai pu aussi récolter quelques renseignements intéressants en causant avec eux.

Un kraal est composé de plusieurs huttes généralement perchées sur une éminence d'où l'on domine la contrée aux alentours.

La hutte est bâtie en forme de ruche : des piquets en cercle et des baguettes flexibles parallèles placées en travers, le tout hermétiquement fermé au moyen de branches et de terre. Une seule ouverture permet à l'air de pénétrer et aux locataires de l'endroit

d'entrer chez eux en se baissant. C'est là qu'ils mangent, qu'ils couchent et passent leur temps à bavarder comme des pies borgnes. J'ai vu jusqu'à vingt personnes dans une hutte dont le diamètre à la base n'atteignait pas trois mètres de longueur. Les vieux, les jeunes, la marmaille, tout cela grouille ensemble, avec des chiens, des poulets et autres animaux encore plus domestiques et plus intimes, aux dimensions beaucoup moindres et dont je fais grâce au lecteur. Une odeur de graisse rance, fade et écœurante, qu'exhale le corps de tous les naturels de l'Afrique du Sud, mêlée à la fumée, au tabac, à la mangeaille, se résout en un composé infect qu'il est au-dessus de mes forces de décrire avec précision. Il y a de ces odeurs qu'il faut sentir soi-même pour s'en faire une idée.

J'ai passé une journée tout entière dans un kraal vivant comme les bons Cafres dont j'étais l'hôte. Je me suis nourri de bouillie de maïs et de fruits. Le menu n'était pas recherché, les convives à table n'étaient pas du dernier distingué, mais c'était, somme toute, plus intéressant qu'un dîner en ville à Londres.

Tout ce monde-là semble heureux. Ces enfants du soleil passent leur vie à gambader et à montrer leurs belles dents blanches. Les femmes, plus graves, vaquent aux besoins du ménage.

De tous les animaux domestiques inventés pour le service de l'homme, le plus utile est la femme dans

l'Afrique du Sud. Elle se multiplie. J'ai vu de ces femmes, sur le point de mettre bas, porter sur la tête un grand seau plein d'eau, sur le dos un bébé emmaillotté dans un châle, à la main droite un autre seau d'eau et à la main gauche une marmite pleine de bouillie. Et, le corps droit, dandinant et dodelinant des hanches, les épaules bien effacées, les reins bien cambrés, elles marchaient d'un pas régulier et ferme, et comme délassement, sans lâcher la longue pipe qu'elles avaient à la bouche, elles crachaient à droite et à gauche en décrivant des paraboles à faire damner d'envie un Américain de l'État de Tenessee. Ces femmes sont des bêtes de somme.

C'est l'habitude, contractée dans l'enfance, de porter des fardeaux sur la tête et de marcher nu-pieds, qui donne aux femmes cette allure franche, un corps toujours en équilibre.

Le prix d'une épouse est de dix à seize bœufs. Elle n'apporte en mariage que sa vertu et son mari ne lui demande pas autre chose. Le but du naturel, dans toute l'Afrique du Sud, est d'être assez riche pour acheter plusieurs épouses. Quand il en a trois, il peut se reposer, fumer sa pipe, bâiller au soleil, se promener dans le kraal d'un pas majestueux et vivre dans du coton.

La femme est d'autant plus fière de son mari qu'il se repose et la fait travailler. Elle l'admire. « Pourquoi travaillerait-il ? me disait un jour l'une des épouses d'un Cafre, puisqu'il est assez

riche pour avoir des femmes qui travaillent pour lui. Si j'étais homme, j'en ferais autant. » Voilà certes de la résignation et de la logique. O Parisiennes et Américaines qui menez l'homme en laisse, que dites-vous de cela?

La jalousie n'est point le fait de la femme en Afrique, et toutes ces épouses vivent en paix. La femme du Cafre, du Pondo, du Basuto, du Zoulou, préfère de beaucoup que son mari ait plusieurs épouses, d'abord parce que la besogne à faire est ainsi partagée, et aussi parce que cela la relève à ses propres yeux de savoir qu'elle appartient à un homme qui est à son aise. Elle est fière de son mari quand elle peut dire en se rengorgeant : « Mon mari a beaucoup de femmes. » Et elle regarde du haut de sa grandeur une femme qui n'a point de compagnes pour partager les caresses de son mari.

Voilà certes de bonnes créatures qui comprennent ce qui est dû au seigneur de la création.

Il faut les voir aller chercher la bière du pays et la rapporter sur leur tête dans de larges cruches énormes, puis aller se tenir respectueusement à l'écart, en rang, debout, silencieuses, tandis que les hommes, assis à la turque ou accroupis, boivent à même les cruches. Voilà de la galanterie à peu près égale à celle que montrent les Anglais quand, à leurs grands banquets, ils invitent les dames à venir les regarder du haut de quelque galerie.

Voyez une famille en marche: l'homme devant,

puis la femme suivie des marmots. J'ai vu marcher ainsi tous les habitants d'un village : les hommes, derrière eux les femmes portant les fardeaux, puis les enfants, tous en file indienne.

Les enfants sont gentils. Quels sont les enfants qui ne le sont pas ?

J'ai vu, parmi les différentes races de l'Afrique du Sud, des jeunes filles de douze à quinze ans superbes de formes, de vrais *barbediennes*. La peau est douce comme du velours, les épaules et les attaches du bras des rêves de sculpteur. Mais cette peau n'a pas d'élasticité et se relâche facilement. Aussitôt que ces jeunes filles aux formes admirablement modelées se sont mariées et ont un enfant, le sein tombe et s'aplatit sur la poitrine. Quand le deuxième bébé est arrivé et qu'elles le portent sur le dos, elles peuvent lui jeter le sein par-dessus l'épaule.

Au point de vue européen, elles sont généralement laides de figure. J'en ai cependant vu de jolies. Je me rappelle, entre autres, une jeune femme cafre, qui avait apporté son bébé au médecin du district pour le faire vacciner. Elle avait le visage mutin d'une Parisienne, et son foulard rouge, coquettement placé sur l'oreille, en tapageur, lui donnait un air des plus agaçants.

Quand ils quittent leur hutte, les Cafres, hommes et femmes, portent une couverture teinte avec de la terre rouge qui leur donne un air très pittoresque. Chez eux les hommes sont revêtus de l'air du temps,

et les femmes s'affublent de mille petits objets dont elles se couvrent le cou et le bas des jambes. Du poignet au coude, le bras est généralement couvert de bracelets en cuivre superposés.

De tous les naturels que j'ai vus dans l'Afrique du Sud, les Zoulous sont de beaucoup les plus beaux. Quels hommes superbes que ces gaillards-là! Quel mélange de fermeté et d'amabilité dans le regard, quelle dignité dans le port! Des hommes de plus de six pieds, admirablement proportionnés, aux mouvements simples, dignes, naturels et gracieux. La nature n'a point fait de plus beaux torses que ceux-là.

Les Zoulous sont un peuple brave, intelligent, moral et honnête, et ce qui entretient la race belle et saine est que les hommes et les femmes ne se marient qu'à l'âge mûr, tandis que les Cafres épousent souvent de véritables enfants.

Dans un kraal, situé à quelques kilomètres de l'endroit où le malheureux prince impérial tomba victime de la lâcheté d'un officier anglais qui le laissa seul à la merci d'une vingtaine de Zoulous, j'ai vu neuf cents naturels du pays, hommes, femmes et enfants qui étaient sortis de leurs huttes pour passer la visite du médecin.

Quels types intéressants à étudier dans cet assemblage!

La jeune fille porte sur la tête des perles enfilées

qui lui tombent gracieusement sur les oreilles, sur le cou un collier de perles, aux bras et aux jambes des bracelets de cuivre et de perles, et autour des reins une ceinture de cuir d'où pend, sur le devant, un rabat de perles et de passementeries, petit carré de dix centimètres environ qui couvre ce qu'il serait malséant d'exposer aux regards. Quand la femme est mariée, elle porte un petit jupon de vingt centimètres de longueur. Les cheveux courts sont graissés et rejetés en arrière en forme de fez allongé! Les femmes sont généralement beaucoup plus petites que les hommes, trapues, grasses, avec des seins et des hanches plantureusement développés.

Pour vingt-cinq francs j'ai un jour acheté à une jeune femme toute sa défroque, un « complet », que j'ai pu emporter dans la poche de côté de mon paletot. Après avoir enlevé le dernier objet, elle resta quelques instants devant moi, souriante, heureuse, l'argent dans la main, aussi innocente de sa nudité qu'un nouveau-né, et je l'ai regardée avec autant d'admiration et de respect que si j'avais été placé en présence d'une belle statue ou d'un modèle aux lignes sculpturales les plus pures et revêtu d'un maillot de bronze.

Chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande, la jeune fille n'est pas vertueuse avant le mariage. Une fois mariée, au contraire, elle est fidèle à son mari qui ne s'inquiète nullement des petites fredaines que sa femme a pu commettre avant de l'épouser.

Chez les Zoulous, la jeune fille est d'une vertu exemplaire. Elle jettera tout ce que vous voudrez par-dessus les moulins, excepté son bonnet, c'est-à-dire sa vertu. Si quelquefois elle joue à l'amour, c'est en tout bien tout honneur. Elle va jusqu'au bord du précipice, mais elle ne s'y laisse jamais tomber. Elle a le pied sûr. Elle sait que, vertueuse, elle vaut seize bœufs et que si son mari, après l'avoir épousée, découvrait qu'elle n'est pas *virgo intacta*, il la rendrait à son père et réclamerait ses bœufs. Sa fidélité est filiale. Son père compte sur sa vertu, l'engraisse, la choie, la chaponne et fait de son mieux pour que, à l'âge de puberté, elle excite l'appétit d'un homme qui la recherchera en mariage, c'est-à-dire l'achètera.

La femme est fière de sentir qu'elle a de la valeur, et une femme qui a été vendue à son mari pour seize bœufs regarde avec mépris une femme qui a été vendue pour dix.

J'ai une fois bien amusé une femme cafre en lui disant que, souvent en France, une femme sans dot ne trouvait point de mari.

— C'est donc la femme qui achète un mari dans votre pays ? me dit-elle.

— Oui, répondis-je, quelquefois même ce qui reste d'un homme.

Elle était ébahie.

Son raisonnement n'était pas si mauvais qu'on pourrait le croire. Elle trouvait qu'il était plus

flatteur pour une femme de se faire acheter par un mari que d'avoir à en acheter un. La femme vaut quelque chose en Afrique, pensait-elle. Que vaut-elle donc en France que souvent un vieux notaire exige deux cent mille francs d'indemnité quand il épouse une jeune femme ?

Un Zoulou me confiait un jour les réflexions suivantes sur la polygamie dans son pays : « La polygamie, *boss* [1], me dit-il, est la cause de notre prospérité. Aussitôt qu'un Zoulou arrive à être homme, il se met à travailler pour amasser de quoi acheter une femme. Quand il l'a obtenue et qu'il en est fatigué, il se remet à l'ouvrage pour amasser de quoi en acheter une autre, et ainsi de suite. »

De vieux Zoulous, frisant leurs quatre-vingts ans, songent encore au mariage. Ils sont plus ambitieux et plus portés pour les femmes que les Cafres. Le mariage est aussi un commerce. Ces braves gens achètent des femmes comme on achète des bestiaux, pour augmenter leur avoir. En effet, quand le Zoulou se marie, il espère avoir des filles qui un jour se vendront et lui rapporteront du bétail, et, à la naissance d'un fils, il fait la grimace.

Les Zoulous sont vertueux, moraux et d'une hon-

1. Mot qui signifie « chef ». J'étais toujours présenté aux naturels comme chef de quelque tribu dans un pays lointain appelé la France.

nêteté à toute épreuve, et les missionnaires qui sont venus s'établir chez eux pour les convertir se sont trompés d'adresse. Si vous perdez quoi que ce soit dans un kraal et qu'un Zoulou s'en aperçoive, il courra après vous. Or, le Zoulou peut faire plusieurs kilomètres à la course sans être hors d'haleine, et vous pouvez être sûr qu'il ne s'arrêtera que lorsqu'il vous aura rattrapé et remis l'objet que vous avez perdu chez lui. Je ne parle ici que des Zoulous au naturel. Les Zoulous convertis, c'est une autre affaire.

J'admirais un jour, dans un hôtel de Maritzburg, (Natal), trois jeunes Zoulous superbes qui faisaient le service des chambres, et je demandai à la propriétaire où elle était allée chercher ces braves garçons-là.

— Loin d'ici, dit-elle, dans un kraal. Je n'engage jamais que des naturels à l'état sauvage, *in the raw state*.

— Pourquoi, lui demandai-je, ne les prenez-vous pas dans les écoles de missionnaires qui abondent dans le voisinage ?

— Oh ! fit-elle en hochant la tête, ceux-là, il n'en faut pas.

Voilà qui me donna à réfléchir. Après tout, me dis-je, ce n'est là qu'une opinion personnelle. La propriétaire a probablement des préjugés contre les missionnaires. Je n'osai rien conclure, mais je pris la résolution de faire la même question à tous les propriétaires d'hôtel dont je ferais la connaissance.

Partout la réponse fut la même : des Zoulous convertis, il n'en faut pas.

Pour bien des Anglais, ce sera du nouveau, mais j'affirme que personne aux colonies n'ignore le fait. Au naturel, les Zoulous sont honnêtes et leurs femmes sont vertueuses. Quand ils ont fait l'apprentissage de la vie civilisée dans les missions, les femmes font le trottoir et les hommes mentent et trichent comme les chrétiens les plus fieffés.

Les Zoulous sont vertueux et honnêtes *par instinct* et je ne vois pas que ces âmes simples puissent profiter d'une théorie qui, en définitive, se résout en ces quelques mots : « Ne péchez pas ; mais, si vous péchez, soyez sans inquiétude, vous n'avez qu'à croire et vous serez blancs comme neige. » Péchons, se disent trop souvent les Zoulous convertis, plus nous pécherons, plus il nous sera pardonné. Ce n'est pas la semence qui est mauvaise, c'est le terrain qui ne vaut rien.

Cela n'empêchera pas les vieilles Anglaises des deux sexes de continuer à envoyer des missionnaires en Afrique et à faire des quêtes pour en augmenter le nombre ; mais le fait est là et je le leur donne avec l'autorité de tous les gens qui engagent des naturels au Cap et au Natal.

Les missionnaires ne m'ont jamais rien fait, et dans ce volume je n'ai, Dieu merci, ni à plaire ni à déplaire à qui que ce soit. Je dis ce que je pense, je répète ce que tout le monde sait aux colonies, et si,

en agissant ainsi, j'ai le malheur d'offenser certaines gens qui croient devoir se sentir offensés, c'est là le moindre de mes soucis.

Si les missionnaires ne blanchissent pas l'âme des Zoulous, le corps des générations suivantes montre quelquefois, par une teinte d'un clair plus prononcé, que les missionnaires ont passé par là.

XXXV

L'État libre d'Orange. — Le Transvaal. — Une page ou deux d'histoire. — Les Boërs chez eux. — Mœurs et coutumes. — Les Boërs et les sauterelles. — Les Boërs auront à se dégourdir ou à déguerpir. — Bloemfontein, Pretoria et Johannesburg.

L'État libre d'Orange ou République des Boërs, et le Transvaal ou République de l'Afrique du Sud, aujourd'hui Etats indépendants, étaient il y a quelques années encore deux succursales de la Maison John Bull et Cie.

L'État libre d'Orange est un vaste désert situé, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un plateau dont la superficie est à peu près égale à celle de la France. Le climat dont jouit ce pays est le plus sec et le plus salubre qui soit au monde. La contrée est une succession, une superposition de plateaux, de collines et de montagnes couronnées d'énormes pierres arides. C'est la désolation, l'iso-

19.

lation, l'immensité. Ce n'est que depuis que j'ai vu ces étendues de terrain en Afrique que je puis me faire une idée exacte de l'espace.

Vers le milieu du siècle, un grand nombre de Boërs, afin d'échapper aux empiètements continuels des Anglais, quittèrent le Cap et allèrent s'établir avec leurs troupeaux dans un immense district situé entre les deux rivières du Vaal et de l'Orange. Bientôt ils s'organisèrent en république, et se prirent à espérer qu'ils étaient maintenant pour jamais à l'abri des Anglais.

Ils se trompaient. On n'est jamais à l'abri des Anglais.

Les Boërs ont une mauvaise habitude qui a constamment permis aux Anglais de leur chercher querelle. Pour les Boërs, les naturels de l'Afrique du Sud ne sont pas des êtres humains qu'il faut chercher à se concilier, mais des bêtes fauves qu'ils n'ont jamais manqué de traquer et d'exterminer chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Quand ils ne les tuaient pas, ils les emmenaient chez eux en esclavage, et les conduisaient à la corvée avec des fouets de cuir qu'ils n'auraient jamais osé employer pour conduire les bœufs qui traînent leurs charrettes. Ils ne cherchaient ni à les civiliser ni à les instruire, pas même à les convertir, car ils ne reconnaissaient pas qu'un nègre pût avoir une âme. Cela ne faisait pas l'affaire des Anglais qui, eux aussi, se débarrassent bien des naturels qui les

gênent dans les pays qu'ils envahissent, mais par des moyens beaucoup plus diplomatiques : la conversion et la diversion, ou, si vous préférez, la bible et l'eau-de-vie.

En 1845, les Boërs de la République d'Orange se ruèrent sur les Griquas, tribu importante établie à l'ouest de leur république. Ils allaient les exterminer, quand les Anglais accoururent au secours des sauvages, battirent les Boërs et annexèrent leur territoire sous le prétexte, assez plausible du reste, que leur indépendance était une menace continuelle à la tranquillité de l'Afrique du Sud.

Quantité de Boërs, furieux de se revoir sous la domination des Anglais, plièrent bagage, traversèrent le Vaal et allèrent s'établir dans une nouvelle contrée qu'ils appelèrent Transvaal et où bientôt ils fondèrent une nouvelle république.

Quelques années plus tard, l'Angleterre, craignant de ne pouvoir contrôler des territoires dont les dimensions prenaient des proportions inquiétantes, permit aux Boërs de la République d'Orange de proclamer de nouveau leur indépendance (1853), indépendance dont ils jouissent encore ; mais quand les mines de diamant furent découvertes en 1870, aux environs du lieu où s'élève aujourd'hui Kimberley, tout ce district fut enlevé aux Boërs et rebaptisé britannique.

Les Boërs, établis au Transvaal, répétèrent en 1877 la faute qui avait coûté l'indépendance de la

République d'Orange en 1845. Ils résolurent d'exterminer les naturels du territoire qu'ils avaient envahi, et allaient mettre leur projet à exécution quand les Anglais les battirent et les annexèrent. Tout semblait perdu pour eux, car il ne fallait pas songer à s'avancer davantage vers le nord. Le seul espoir était de reconquérir l'indépendance, et cela à la pointe de l'épée. En 1880, ils se soulevèrent et défirent les Anglais au mont Majuba, après avoir tué le général qui les commandait, sir Pomeroy Colley. Le Transvaal fut déclaré libre, mais sous la protection de l'Angleterre, le 25 octobre 1881. Trois ans plus tard, l'Angleterre se retirait complètement du Transvaal.

Le monde sait aujourd'hui que le Transvaal et les territoires qui l'environnent reposent sur des mines d'or [1], mais bien certainement ce ne sont pas les Boërs qui les exploiteront. Dans peu d'années le pays sera envahi par les aventuriers du monde entier. Les Boërs continueront à s'occuper de la surface de la terre, mais ils ne mettront pas le pied dans les mines. Ils occupent des terrains immenses qu'ils ne cultivent pas, et entre leurs mains le pays ne fait pas de progrès. J'ai vu des fermiers dont les propriétés s'étendaient sur une superficie plus grande que celle de nos départements les plus importants,

1. On croit que c'est de là que Salomon tira l'or qu'il fit venir à Jérusalem. Des fouilles récemment faites prouvent qu'il existait autrefois une civilisation dans ces parages.

et qui se contentaient de faire paître des bestiaux sur quelques centaines d'hectares tout au plus. Ils sont ignorants, arriérés, entêtés et paresseux. Ils refusent de labourer la terre avec les instruments aratoires qu'on leur montre, et ils sont fermiers comme on l'était au temps d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Leurs fermes sont des soues à pourceaux. Avant de se coucher, ils tirent leurs bottes et appellent cela *se déshabiller*. Leur lit est le plancher, et toute la famille, hommes, femmes et enfants, est là pêle-mêle. Une ou deux fois par an, ils partent à la ville la plus proche pour y faire deux ou trois jours de dévotions. Les plus riches vont à l'hôtel, les autres vivent sous des tentes ou sur leurs charrettes. Quand ces Boërs s'en retournent, les habitants de la ville font des fumigations.

Prenez ce qu'il y a de plus sale, de plus brave, de plus arriéré, de plus entêté chez le Breton, ce qu'il y a de plus soupçonneux, de plus matois et de plus ladre chez le Normand, ce qu'il y a de plus rusé, de plus hospitalier et de plus bigot puritain chez l'Écossais, mélangez, remuez et servez, vous avez un Boër (prononcez *Bour*, ou, si vous voulez être plus exact, *Bourru*). Non, le monde aujourd'hui marche trop vite pour permettre aux Boërs de marquer le pas. Ils auront à se dégourdir ou à déguerpir.

Pendant longtemps, les Boërs ont refusé de construire des chemins de fer dans le Transvaal, parce qu'il n'est pas fait mention de ce genre de locomotion

dans la bible, et ce n'est qu'en appelant les chemins de fer *voitures rapides* qu'on est arrivé à leur faire surmonter la difficulté. Le parlement du Transvaal a refusé de faire assurer les bâtiments publics contre l'incendie, parce que « si c'est la volonté de Dieu qu'ils brûlent, on ne saurait aller contre ».

Mais ce qu'il y a de plus sublime dans le genre c'est la discussion qui eut lieu au parlement (première chambre) sur l'extermination des sauterelles (session de 1893).

J'extrais des journaux le compte rendu d'une partie de la séance.

« Le docteur Leyds, secrétaire d'État, lit une communication dans laquelle les gouvernements du Cap et de l'État libre d'Orange prient le gouvernement du Transvaal de coopérer avec eux à la destruction des sauterelles.

» M. Roos se lève et déclare que les sauterelles sont, comme aux jours de Pharaon, une plaie qui leur a été envoyée par Dieu. Bien certainement il serait honteux au peuple du Transvaal de chercher à combattre les décrets de la Providence.

» M. Declercq et M. Steenkamp parlent dans le même sens. Il faut accepter avec résignation les volontés du Seigneur.

» M. Wolmarans propose que toute l'Afrique du Sud consacre une journée entière à prier et à s'humilier.

» Le président raconte l'histoire d'un Boër dont la ferme n'avait jamais été attaquée par les sauterelles jus-

qu'au jour où il en détruisit quelques-unes sur le *veld*. Ses propriétés furent dévastées en quelques heures.

» M. Stoop implore les membres du parlement de ne pas se constituer critiques des actes de Dieu.

» M. Lucas Meyer soulève des indignations violentes en tournant en ridicule les orateurs qui viennent de parler, et surtout en comparant les sauterelles à des bêtes nuisibles qu'il est de leur devoir de détruire comme ils ont détruit les lions, les panthères et autres animaux malfaisants qui infestaient autrefois leur pays.

» M. Labuschagne s'emporte. Les sauterelles, dit-il, ne sont pas des animaux nuisibles. La sauterelle est un animal sacré, envoyé par Dieu pour l'expiation de leurs péchés. »

Voilà où en sont les Boërs à la fin du XIXe siècle.

Et, en regardant l'Assemblée, plus rien ne vous étonne. Quelques têtes intelligentes certainement; mais la grande majorité composée de gros paysans à peine décrassés, des têtes énormes, carrées, avec de petits yeux endormis, qui cependant ne laissent pas que de bien voir, au besoin.

Les Boërs sont des tireurs de première force. Ils ne visent pas dans le tas : ils choisissent leur homme et son affaire est faite. Comme à la foire aux macarons, à tous les coups ils gagnent. Quand ils visent dans le tas, ils vous descendent leurs ennemis treize à la douzaine. Ils comptent sur leur œil sûr pour conserver leur indépendance.

Les deux républiques de l'Afrique du Sud possèdent trois villes qu'il faut nommer, Bloemfontein dans la première, Pretoria et Johannesburg dans le Transvaal.

Bloemfontein est une ville de cinq à six mille âmes qui ressemble aux villes les plus modernes du Cap : place du Marché, un club confortable, des nègres, de la poussière jusqu'aux chevilles et de l'air pur. Le parlement et la maison du président sont d'assez jolies constructions. Au bout de la ville se trouve un fort gardé par l'armée régulière de la république qui se compose d'une quarantaine de soldats déguisés en Prussiens. Mais s'il y a peu de soldats dans les deux républiques, tous les citoyens sont braves et bons tireurs, et vingt mille hommes sont prêts à faire le coup de fusil pour défendre leur liberté.

Autour de la ville, le désert jaune, poudreux, brûlé jusqu'à l'horizon.

La capitale du Transvaal, Pretoria, est plus intéressante. On y a apporté de la verdure, bâti de jolies maisons, et le *Government Building*, qui a coûté plus de cinq millions, est ce que j'ai vu de plus solide et de plus imposant comme bâtiment public dans l'Afrique du Sud.

Quant à Johannesburg, il faut lui consacrer un chapitre.

XXXVI

Johannesburg, la cité d'Or. — Encore les Boërs. — L'avenir du Transvaal. — Miraculeux développement de Johannesburg. — Drôle de monde. — Femmes peu gênées et maris peu gênants. — Un obligeant compatriote. — L'aristocratie dans le pétrin. — Le capitaine et le magistrat.

Ce que j'ai vu de plus merveilleux encore comme monument de l'activité et de la persévérance britanniques, c'est Johannesburg, la Cité d'Or.

Johannesburg, qui date de sept ans, pas un jour de plus, est aujourd'hui une ville de soixante mille âmes, solidement bâtie, possédant des hôtels de premier ordre, des magasins aussi importants que ceux des grandes villes européennes, des faubourgs élégants où se voient de jolies villas de plaisance, et, bien qu'il ne pousse pas un arbre à plus de cinq cents milles à la ronde, un parc plein d'espérance. Et veuillez bien songer que le chemin de fer ne

pénètre à Johannesburg que depuis un an [1], de sorte que chaque pierre, chaque planche, chaque clou qui a servi à faire sortir la ville du désert, pour ainsi dire par enchantement, a dû être apporté par de lourdes charrettes traînées par des bœufs à la vitesse de deux kilomètres à l'heure à peine.

Johannesburg n'est pas seulement la ville la plus importante du Transvaal, c'est la ville la plus importante de l'Afrique du Sud.

Les Boërs ne peuvent se vanter d'avoir contribué ni à sa naissance ni à sa croissance. Johannesburg est une ville cosmopolite où toutes les nations m'ont semblé être représentées excepté le Transvaal.

Les Boërs sont fermiers et chasseurs, rien de plus. Leurs ancêtres étaient fermiers et ils ne comprennent pas qu'ils puissent être autre chose. Ignorants, bigots, arriérés, ces Bretons de la Hollande, aujourd'hui implantés en Afrique, ne changent pas plus d'idées qu'ils ne changent de linge. Ils sont hospitaliers, routiniers, sales, braves et paresseux ; ils ont beaucoup de religion et fort peu de scrupules ; ils sont satisfaits de vivre comme leurs ancêtres ont vécu et prêts à mourir le jour où l'indépendance de leur pays sera menacée.

Le Transvaal ne sera jamais une colonie anglaise. Les Anglais du Transvaal, aussi bien que ceux des

1. A l'époque où j'écris ces lignes (décembre 1893).

colonies du Cap et du Natal, s'y opposeraient aussi fermement que les Boërs, car ils n'ont jamais pardonné à l'Angleterre de s'être laissé battre par les Boërs à Majuba Hill et surtout d'avoir accepté sa défaite, ce qui les a rendus ridicules aux yeux de la population hollandaise de l'Afrique du Sud. Johannesburg absorbera le Transvaal ; l'apathie des Boërs aura à faire place à l'activité toujours croissante des Anglais; mais le prestige de l'Angleterre n'en profitera pas. Le Transvaal est destiné à devenir une république anglo-saxonne qui fera un jour partie des États-Unis libres de l'Afrique du Sud. Ce n'est pas là une simple impression de voyage, c'est une conviction bien arrêtée.

Pour se faire une idée de ce que signifie cette ville aujourd'hui si florissante, il faut se reporter au début.

Johannesburg s'élève en plein désert. Point de rivières, point de routes, point d'arbres, c'est-à-dire aucun moyen de transport, aucun moyen de construction. Il a sept ans, l'emplacement était occupé par quelques tentes servant d'abri aux pionniers téméraires qui s'étaient aventurés jusque-là à la recherche de l'or, au risque de se voir décimés par la faim et par les sauvages. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on put se procurer assez de bois et de briques pour commencer un semblant de ville. La plus grande difficulté était le manque d'eau et ceux qui voulaient pousser le luxe jusqu'à se payer,

je ne dis pas un bain, mais une simple ablution, avaient à le faire avec de l'eau de Seltz à cinq francs la bouteille. Aujourd'hui on a fait des travaux d'irrigation et la ville possède des réservoirs, et heureusement, car le prix de l'eau de Seltz n'a guère changé. A Johannesburg un verre de bière se paye deux francs cinquante, un cigare deux francs, et le reste à l'avenant ; mais les habitants gagnent facilement leur argent et personne ne se plaint.

Les rues de Johannesburg sont larges et bien alignées ; la ville possède de jolis théâtres, d'excellents hôtels, et, je le répète, tout ce que peut exiger la civilisation moderne.

Les experts assurent que les mines d'or à Johannesburg sont inépuisables. Si cela est vrai, et je n'en doute pas, Johannesburg sera, avant dix ans, un des plus grands centres commerciaux du monde.

Aujourd'hui c'est un tripot où vous êtes aveuglé de poussière et de poudre aux yeux. A côté de gens distingués, sérieux et honorables, une société mélangée, quelque peu interlope, millionnaires, chambreurs, décavés, maîtres-chanteurs, barons et financiers en goguette, aventuriers de tous les pays, Allemands, Anglais, Français, Italiens, Grecs, Levantins, Juifs de naissance et de profession, vivant au jour le jour, passant la vie entre l'espoir de faire fortune et le risque de faire banqueroute. Des femmes jolies, peintes, teintes, le nez au vent, se mourant d'ennui ; femmes peu

gênées à maris peu gênants, passant leur vie à jouer aux cartes, à dîner et à danser, tandis que les hommes sont à la Bourse, au Club, ou à boire et à jaser avec des filles de taverne, couvertes de diamants, dont les gages sont de six cent cinquante francs par mois sans parler des extras de la vie privée.

A côté de cela, je le répète, une société distinguée qui se tient un peu à l'écart et fait bande à part, une aristocratie de bonnes manières, des financiers, des négociants, des ingénieurs, des gens tel que l'on en rencontre dans la meilleure société européenne.

L'histoire de Johannesburg est celle de San Francisco, de Denver, et de toutes les villes du monde où la découverte d'un métal précieux a soudainement attiré une population aventurière à la recherche de gains faciles. Les villes de ce genre, et les plus florissantes, sont comme les révolutions, elles ont été commencées par des aventuriers. Je n'attache pas nécessairement à ce mot son sens péjoratif. Il y a les hommes d'action à l'esprit d'aventure, les pionniers de la civilisation, comme il y a les hommes qui cherchent les aventures sans avoir d'attache nulle part.

Quel drôle de monde on rencontre tout de même à Johannesburg !

J'étais un soir entrain de me raser, dans le déshabillé que vous savez, quand on frappa à ma porte.

— Entrez, criai-je.

Un monsieur, jeune et fort distingué, le monocle planté dans l'œil, entra.

— Monsieur, dit-il, je suis Français, le marquis de N..., et je suis venu pour vous serrer la main.

— Charmé de faire votre connaissance, répondis-je, seulement je vous prie de m'excuser. Vous voyez dans quel état je suis, je n'ai que vingt minutes pour m'habiller avant d'aller au théâtre où j'ai à faire une conférence.

— Continuez, je vous en prie, ne vous arrêtez pas pour moi, vous ne me gênez pas.

Et sans plus de façon il s'installa dans un fauteuil. Je continuai à me raser.

— Je dois vous dire que votre causerie d'hier au soir m'a un peu agacé. J'appartiens à l'ancien régime, je suis royaliste et je vois que vous êtes républicain. Oh, qu'à cela ne tienne, je ne fais pas de politique à l'étranger, ce n'est pas cela qui m'empêche de vous serrer la main.

— Vous êtes bien aimable.

— Puis-je faire quelque chose pour vous pendant votre séjour à Johannesburg ?

— Rien, merci... excusez-moi, vous voyez que je...

— Continuez donc, je vous en prie, vous ne me gênez pas.

— C'est possible, mais, pour être franc avec vous, vous me gênez un peu, vous seriez bien aimable de revenir demain.

— Donc, je ne puis rien faire pour vous ?

— Rien, merci.

— Rien ! voyons, voulez-vous que je vous fasse faire la connaissance d'une gentille petite femme ?

— Ah çà ! cher monsieur, lui dis-je, voulez-vous bien me faire le plaisir de vous en aller, vous m'ennuyez.

Et, le prenant doucement et poliment par le bras, je le conduisis à la porte.

C'était bien un marquis, un marquis de la plus vieille roche, noble comme Charlemagne, perdu dans le désert, décavé, attendant qu'un coup de la fortune lui permît de rentrer en France et d'y remener pendant quelque temps la vie à grandes guides.

Mais quel aimable marquis de ménager ainsi des surprises galantes à ses compatriotes ! on n'est pas plus régence, on n'est pas plus marquis.

Ah ! j'en ai vu des aristocrates dans le pétrin en Amérique et aux colonies !

Dans un hôtel d'une ville australienne, j'ai vu un Anglais d'éducation parfaite, aux manières les plus distinguées, remplir les fonctions de factotum. Il tenait les livres, arrosait le jardin et, à l'occasion, époussetait les meubles. Il allait sur le quai attendre l'arrivée des bateaux pour inviter les passagers qui débarquaient à venir loger à l'hôtel. Il portait une casquette avec le nom de l'établissement en grosses lettres d'or. Il avait été capitaine dans l'armée

anglaise. Il n'était plus officier, mais il était toujours gentilhomme jusqu'au bout des ongles.

Je me rappelle un lord qui gagnait philosophiquement sa vie à faire des tartes aux pommes dans une petite ville de Californie. Le pâtissier qui l'employait le payait un dollar par jour. Il acceptait la position sans trop murmurer. Il ne se plaignait que d'une chose, c'était des Chinois qui faisaient la cuisine à si bon marché que cette position sociale n'offrait aucun avenir sérieux. « Ah ! ces sacrés Chinois, sans eux ça marcherait encore ! » Quel pathos dans ces quelques mots !

Mais, dans le genre, voici un incident plus piquant encore :

J'avais fait, au Cap de Bonne-Espérance, la connaissance d'un capitaine anglais fort gai, excellent compagnon et bon enfant au possible. Je le rencontrai plus tard dans un club aux environs de Johannesburg. Mon impresario, lui et moi, nous causions au fumoir quand un monsieur vint prendre un journal et s'asseoir près de nous.

— Ah ! fit le capitaine, voilà mon vieil ami Jones, il faut que je vous le présente. C'est un des magistrats de la ville, un homme charmant, il sera enchanté de faire votre connaissance.

Gai comme un pinson, léger comme une plume, il se leva, alla chercher son ami, nous l'amena, et nous le présenta.

— Mon vieil ami Jones, messieurs, fit-il en lui tapant familièrement sur l'épaule.

M. Jones nous salua un peu froidement, échangea avec nous quelques paroles et se replongea dans son journal.

Le capitaine nous quitta. Nous restâmes au fumoir. M. Jones, de l'air le plus aimable revint auprès de nous :

— Quel toupet il a, cet individu, nous dit-il, de me présenter à vous comme un de ses vieux amis ! c'est moi qui, en ma qualité de magistrat, il y a cinq ans, l'ai condamné à trois ans de prison pour escroquerie.

« Mon vieil ami Jones! un charmant garçon! » tout cela vraiment était du dernier drôle.

XXXVI

L'oncle Paul, président du Transvaal. — Le redoutable adversaire de John Bull. — Quelques mots d'entretien avec cet intéressant personnage. — Rencontre amusante. — Des diplomates en costumes pittoresques.

M. Paul Kruger, président du Transvaal, est un homme dont la personnalité est, avec celle de M. Cecil Rhodes, une des plus frappantes de l'Afrique du Sud. On peut dire que sur ces deux figures se concentre tout l'intérêt politique du pays : M. Cecil Rhodes, le pionnier de la civilisation britannique, actif, entreprenant ; M. Paul Kruger, le vieux Boër méfiant, arriéré, patriote, dernier défenseur des intérêts hollandais, fin matois qui, chef d'une petite république composée d'une vingtaine de mille hommes valides, tient tête à la puissance britannique, l'a roulée plus d'une fois par la diplomatie et l'a une fois battue par sa valeur sur les flancs du

mont Majuba ; M. Cecil Rhodes, l'homme qui pousse les roues, M. Paul Kruger, l'homme qui y met des bâtons.

Son Honneur, le président de la République australe ou du Transvaal, surnommé par son peuple l'oncle [1] Paul *(Oom Paul)*, est un homme d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, trapu et portant vaillamment ses soixante-dix ans. Son front est étroit, son nez et sa bouche larges, ses yeux de fauve petits et perçants. Sa voix est rauque et son *ya* est presque un rugissement. Sa main gauche est privée du pouce. C'est lui-même qui, dans son enfance, s'étant un jour meurtri le pouce, se l'enleva net d'un coup de hachette. Il sait à peine écrire, et la langue qu'il parle est la langue primitive, le patois hollandais, que parlent les fermiers de l'Afrique : *Je est, tu est, il est, nous est, vous est, ils est.* L'œil de l'oncle Paul est à demi fermé, mais toujours au guet : c'est l'œil qu'il est obligé d'avoir sur les Anglais. Le vieux finaud prétend qu'il ne parle ni ne comprend un traître mot d'anglais. Je veux bien le croire, quoique la plaisanterie soit difficile à digérer.

J'ai eu le plaisir d'être présenté à l'oncle Paul par M. Aubert, consul de France au Transvaal. C'était au parlement, au *Raad*, pendant les quelques minutes d'intervalle qui permettent au président et

1. Les vieux Boërs sont appelés « oncle » par les jeunes, et les jeunes sont appelés « neveux » par les plus âgés.

aux députés de fumer une pipe entre les débats. Je le priai de m'accorder quelques moments d'entretien chez lui, ce qu'il fit de fort bonne grâce. Je pris rendez-vous à cinq heures du soir, et l'aimable rédacteur en chef de la *Press* de Pretoria voulut bien m'accompagner pour servir d'interprète.

Je ne sais si M. Paul Kruger me prit pour quelque espion à la solde des Anglais, toujours est-il que je parus lui inspirer peu de confiance, et, pendant les vingt minutes que dura l'entretien, il ne me regarda pas une seule fois en face. Chaque fois que je lui posai une question, sa réponse, après s'être longtemps fait attendre, sortit bien pesée, mot à mot, après avoir fait au moins sept fois le tour de sa bouche.

Voici en quelques mots le résumé de l'entretien :

— Je suppose, monsieur le président, que depuis la victoire que votre brave petit peuple a remportée au mont Majuba sur les Anglais, les Boërs n'ont plus conservé d'animosité contre l'Angleterre.

— C'est demain le 24 mai, et, en honneur de la fête de la reine Victoria, le parlement du Transvaal ne siégera pas.

Voilà, pour commencer, une réponse que je trouvai des plus normandes.

— On craint en Angleterre, repris-je, que cette victoire ne vous ait rendus arrogants.

— C'est absurde. Les Anglais auraient pu facilement réparer leur défaite et nous écraser. Ils ont

reculé devant l'annihilation d'un peuple qui leur a montré qu'il était prêt à verser la dernière goutte de son sang pour sauver son indépendance.

— Voilà Johannesburg complètement envahi par les Anglais. Avant dix ans les mines d'or auront attiré chez vous une population anglaise bien supérieure en nombre à la population indigène. Et Johannesburg n'est qu'à cinquante kilomètres de votre capitale.

— Les Anglais sont les bienvenus à Johannesburg. Ils nous aident à développer les ressources du Transvaal et ne menacent en rien l'indépendance du pays.

— Cela est juste, monsieur le président ; mais le Transvaal me semble entouré de tous côtés. J'entends parler de troubles dans le Matabeleland, et si les Anglais s'emparent de ce vaste territoire [1], le cercle est fait autour de vous.

— Voilà pourquoi je réclame le Swaziland [2] qui nous permettra de nous étendre à l'est vers la mer.

— Vers la mer, oui ; mais jusqu'à la mer, non.

— Monsieur, je peux compter sur dix-huit mille hommes qui se feront tuer jusqu'au dernier pour sauver l'indépendance de leur patrie.

Et la seule réponse que je pus obtenir à quelques autres questions sur le danger où se trouvait la

1. Ils s'en sont emparés depuis l'entretien.

2. Il a obtenu ce territoire au mois de septembre 1893.

république qu'il gouverne se résume en ces trois mots : nous mourrons tous.

Mais ils ne mourront pas, car si jamais les Anglais envahissent le Transvaal à la recherche de l'or et qu'ils arrivent à gouverner eux-mêmes le pays, ils conserveront une république indépendante, c'est-à-dire qu'ils prendront en main les guides de l'Oncle Paul et ne changeront que le cocher. La couronne d'Angleterre ne profitera pas du changement. Ce ne sera jamais une colonie anglaise.

Le président est la simplicité même. Il fume une pipe énorme dans le salon où l'entretien se passe et crache sur le tapis sans plus de cérémonie. Ses appointements sont de deux cent mille francs et ses frais de représentation de douze mille cinq cents francs. Comme il ne représente point, il peut mettre de côté tous les ans ses deux cent mille francs d'appointements.

En face de sa maison se trouve une église où s'assemblent le dimanche les *doppers* de Pretoria. C'est souvent l'Oncle Paul qui fait le sermon. Il aime les discussions théologiques. C'est un vieil Ecossais doublé d'un Normand. C'est mieux que cela, c'est un fin et adroit *dopper*.

Une petite scène assez piquante m'a été racontée un jour par Sir Henry Loch, gouverneur général de l'Afrique du Sud.

Quand il fut décidé que Sir Henry Loch et M. Paul Kruger se rencontreraient pour discuter ensemble les détails du traité qui devait donner le Swaziland au Transvaal, ces deux diplomates quittèrent leurs capitales respectives pour se rendre à Colesberg, petite ville du Cap située à moitié chemin entre Cape-Town et Pretoria. Là ils descendirent au même hôtel avec leurs secrétaires.

Le président du Transvaal se lève et se couche avec les poules, qu'il soit chez lui ou chez les autres.

Après une nuit de repos, Sir Henry Loch se leva à six heures du matin et, dans le plus léger des costumes, quitta sa chambre à coucher pour aller dans la salle de bains faire ses ablutions britanniques.

Qui rencontra-t-il dans le corridor ? L'oncle Paul, fumant une pipe énorme, revêtu d'une redingote couverte de décorations, sa grande écharpe en sautoir, un superbe tuyau de poêle sur la tête, et... en pantoufles.

C'est dans ces tenues si différentes que les deux diplomates se rencontrèrent pour la première fois.

XXXVIII

Le succès de la Maison John Bull et Cie. — L'Explication. — Les pays les plus libres du monde. — Preuves à l'appui. — L'avenir de l'empire britannique. — Réflexions d'un critique maussade. — Conseils aux jeunes gens. — Et maintenant, allons voir un vieux mur couvert de lierre.

Ce n'est ni par son intelligence ni par ses talents que John Bull a créé cet empire britannique, dont le présent volume ne peut donner au lecteur qu'une idée très faible, c'est par la force de son caractère.

Thomas Carlyle appelle John Bull l'être le plus sage, le plus plat et le plus stupide au monde[1]. Il est vrai qu'il est lent à concevoir, mais, quand il a pris une résolution, aucun obstacle ne saura l'empêcher de la mettre à exécution. Il y a trois qualités

1. Montesquieu a dit : « Il n'y a que les Anglais qui aient du bon sens en ce monde. » Voltaire a dit à peu près la même chose.

qui assurent le succès à ceux qui les possèdent. John Bull les possède toutes les trois : une audace qui lui fait tout entreprendre, une persévérance acharnée qui le fait aller jusqu'au bout, et une philosophie qui lui fait considérer les défaites qu'il a essuyées comme autant de victoires morales qu'il a remportées. Il ne se tient jamais pour battu; il ne met jamais en doute le succès de ses entreprises, et la bataille n'est-elle pas à moitié gagnée quand on est sûr de la victoire?

Maintenir l'empire britannique, un empire de plus de quatre cents millions d'individus éparpillés sur la surface de la terre, agrandir cet empire tous les jours par la diplomatie, par une discrétion qui semble n'y point toucher, sans fonctionnaires, avec une poignée de soldats et plus souvent de simples volontaires, voilà, certes, il faut le reconnaître, qui est merveilleux. Et, à l'heure qu'il est, je puis affirmer que pas une seule colonie ne cause à la Maison John Bull et Cie la moindre appréhension.

Un magistrat et une douzaine de policemen administrent et tiennent en respect des districts plus étendus que cinq ou six départements français. La justice est faite aux naturels avec autant de partialité qu'aux colons. Point de *lynch law* [1], comme en

1. Quand un nègre, aux États-Unis, est accusé par la population d'avoir commis un meurtre ou un attentat à la pudeur, innocent ou coupable, il est saisi, et, séance tenante, conduit

Amérique. Le nègre, accusé du crime le plus atroce, passe en jugement, et c'est un jury qui décide s'il est innocent ou coupable.

Toutes ces jeunes nationalités du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud jouissent de la liberté la plus complète, liberté politique et liberté sociale. Les Anglais respectent leurs susceptibilités à ce point que, pendant la guerre du Transvaal, le parlement du Cap ayant décidé qu'il serait refusé à l'Angleterre de débarquer ses troupes à Cape-Town, le général Roberts et son armée furent obligés d'aller débarquer à Durban, dans la colonie du Natal, et arrivèrent trop tard pour sauver le général Colley, qui fut tué à Majuba et son armée qui y fut décimée. John Bull ne se considéra pas plus chez lui au Cap en cette occasion qu'un père ne se considérerait chez lui dans la maison de son gendre.

Pendant mon séjour en Afrique, une troupe d'artistes annonça un concert à Bloemfontein, capitale de la république des Boërs. Selon l'habitude anglaise, le programme devait se terminer par le *God save the Queen*.

C'était là, de la part des artistes, un manque de tact.

au supplice le plus horrible. On l'écorche, on le pend ensuite, puis on crible son corps de balles. La justice ferme les yeux et se croise les bras.

Les autorités ordonnèrent aux artistes d'enlever ce numéro du programme.

S'il prenait fantaisie à quelque artiste, en Angleterre, en Australie ou au Cap, de chanter *Dieu protége le président de la république des Boërs*, je garantis que personne n'y verrait d'objection et que personne n'y mettrait obstacle. Au contraire, les Anglais se diraient probablement : « Tiens, voilà une chanson que nous ne connaissons pas, allons donc l'entendre. »

Le premier magistrat, le *chief justice*, de la colonie de Victoria, en 1892, était un républicain, partisan de l'autonomie australienne. Il ne cachait ses opinions à personne ; mais ses talents comme jurisconsulte et sa réputation d'homme intègre étaient si connus et si appréciés, que John Bull n'hésita point un instant à le placer à la tête de la magistrature de la colonie.

Tous ces pays nouveaux, qui sont autant de débouchés pour le commerce du monde, ne sont pas accaparés par les Anglais pour leur propre usage seulement. L'étranger peut y venir et s'y installer sans avoir aucune formalité à remplir, aucune taxe à payer. Il peut continuer à y parler sa langue, y suivre sa religion et y jouir de tous les droits de citoyen. Et, s'il n'est ni trop entêté ni trop âgé pour apprendre, il pourra prendre de bonnes leçons dans ces pépinières de la liberté.

Si je n'ai pas réussi à prouver que, malgré leurs mille et un travers, les Anglo-Saxons sont les seuls peuples de la terre qui soient parfaitement libres, j'ai perdu mon temps, et je vous ai fait perdre le vôtre, chers lecteurs.

Les habitants des colonies sont fiers aujourd'hui de s'appeler Australiens, Canadiens et Africains. L'esprit national s'accentue tous les jours, et c'est John Bull lui-même qui l'alimente. Tout Anglais qui va s'établir aux colonies cesse, après quelques années, d'être Anglais : il est Canadien, Australien ou Africain, et jure par sa nouvelle patrie. Ces Anglo-Saxons ont l'aptitude, la science gouvernementale innée en eux, et c'est par pure politesse envers la vieille Angleterre qu'ils acceptent des gouverneurs, et encore à la condition formelle qu'ils ne s'occuperont pas plus de politique que ne le font la reine et les membres de la famille royale. Si la reine d'Angleterre se permettait de dire en public qu'elle préfère les conservateurs aux libéraux, la monarchie anglaise n'aurait pas dix ans à vivre. Si le gouverneur de quelque colonie se permettait de parler en public autrement que par la bouche des ministres élus par le peuple, la colonie proclamerait son indépendance, la semaine suivante, et le gouverneur aurait à s'embarquer sur le premier paquebot en partance.

Si jamais aucune des colonies, mentionnées dans

ce volume, proclame son indépendance, elle gagnera en prestige à ses propres yeux, mais elle ne secouera aucun joug, elle ne pourra être plus libre qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce sera une succursale assez forte pour faire ses affaires sans le secours de la maison-mère, qui l'avait guidée dans ses premiers pas sans jamais lui demander compte de ses actions.

Il y a beaucoup de gens en Angleterre qui s'imaginent que l'avenir réserve à l'empire britannique une confédération ayant son centre à Londres.

S'il est, dans tous les voyages que j'ai faits chez les Anglo-Saxons du monde entier, une conviction profonde que j'aie acquise, je dis *une conviction* et non pas une *impression de voyage*, c'est que les colonies n'accepteront jamais la réalisation de ce rêve auquel se livrent plusieurs chauvins anglais. D'abord, les colonies sont beaucoup trop jalouses les unes des autres pour accepter l'amalgamation. Chacune voudra conserver son individualité et sa nationalité. De plus, aucune d'elles n'a le moindre désir de se voir compromise dans les querelles que l'Angleterre peut avoir un jour avec quelque nation européenne. John Bull ferait bien de rayer les mots *Confédération britannique* de ses papiers. A l'exception du Canada, qui pourrait bien un jour faire partie des États-Unis, les colonies resteront succursales de la Maison John Bull et Cie, ou elles

seront indépendantes. Pour penser autrement, il faut ne pas avoir tâté le pouls de ces pays-là.

Un critique maussade et malveillant pourrait résumer ainsi son voyage dans tous ces pays d'hier :

« J'ai vu des montagnes sans arbres, des arbres sans ombrage, des plaines sans herbe, des rivières sans eau, des oiseaux sans ramage, des fleurs sans parfum, un soleil sans pitié, une poussière sans miséricorde, des hommes sans intérêt, des femmes sans fraîcheur, etc. »

Un critique plus aimable et plus juste répondrait à cette assertion :

« Il est vrai que les pays qui ont de l'avenir ne présentent pas au voyageur l'intérêt des pays qui ont un passé. L'Amérique et les colonies n'ont ni vieux châteaux, ni cathédrales en ruine. Les habitants de ces pays sont des gens entreprenants qui, en un demi-siècle, ont fondé des villes, je pourrais dire des nations, capables de concourir par leur importance commerciale, avec des villes et des nations, qui ont pris dix siècles à se développer.

« J'ai vu aux colonies des ciels sans nuages, des hivers sans froid, de l'hospitalité sans calcul, une amabilité sans réserve, des millionnaires sans fierté, des pauvres sans tristesse, des oiseaux au plumage superbe. » On pourrait prolonger la liste à l'infini.

Il y a deux sortes de critiques, ceux qui se

plaignent que les roses aient des épines, et ceux qui sont reconnaissants que les épines aient des roses.

Les habitants des colonies possèdent toutes les qualités et tous les petits travers des Anglais, et si l'isolation a intensifié leurs travers, elle a aussi accentué leurs vertus.

Pour tout homme jeune, sobre, travailleur et persévérant, aucun pays ne présente plus d'avantages et plus d'avenir que les colonies.

Ces colonies n'ont que faire de jeunes Européens blasés qui viennent leur offrir des restes.

Les colonies sont comme de belles jeunes filles qui ont la conscience de leur valeur, elles n'ont aucun désir qu'on les épouse pour faire une fin. Elles ont déjà trop de rebut. Ce qu'il leur faut, c'est de la jeunesse fraîche, ardente, des travailleurs de toutes sortes, des artisans intelligents, des viticulteurs, des agriculteurs, des gens sains de corps et d'esprit, intègres, pratiques et laborieux. A ceux-là elles promettent le succès et invariablement tiennent leur promesse.

Si j'avais vingt ans, j'irais peut-être m'établir en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada, ou en Afrique. Mais j'arrive à l'âge où l'on se cramponne au passé, où l'on ne saurait rester encore jeune qu'à l'aide de souvenirs et du même entourage. Je suis trop accoutumé à ma vieille Europe pour pouvoir aujourd'hui m'en passer.

Après avoir été des années à voyager sans cesse à travers tous ces pays nouveaux, il me tarde d'aller revoir quelque ruine qui me rappelle que le monde ne date pas d'hier.

La veille de mon retour en Europe, sir Thomas Upington, l'aimable et spirituel magistrat de Cape-Town, me disait :

— Eh bien, après tous ces voyages, qu'allez-vous faire maintenant ?

— Ce que je vais faire ? lui dis-je, je vais maintenant rentrer en Europe et aller contempler un vieux mur couvert de lierre.

FIN

TABLE

—

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18008-9-94. — (Encre Lorilleux).

